

12240 de 2.

COLLECTION

C O M P L E T E

DES ŒUVRES

D E

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME PREMIER.



Tome I,

A

COLLEGE

LIBRARY

DES



M. DE CH...



TO THE

...

A

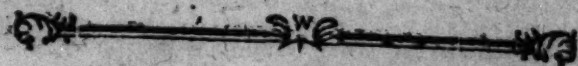
COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME PREMIER.



A LONDRES.



M. DCC. LXXVII.

COLLECTION

COMPTON

DES CHAUVRES



M. DE CHAUVRES, FILS

LIBRARY



N LONDON

80172

LIBRARY





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

LE titre seul de cette Collection doit en assurer le succès. Le public accoutumé, depuis plus de quarante années, à recevoir avec empressement tout ce qui sort de la plume agréable & légère de M. de Crébillon, fils, applaudira certainement au recueil que je donne de tous les ouvrages de cet ingénieux auteur. Il n'en est pas, il s'en faut bien, des écrits de M. de Crébillon, comme de ceux de la plupart de ces romanciers insipides, qui, abusant de la plus étrange manière, des talents très-médiocres qu'ils se sont persuadés avoir reçus de la nature, accablent quelques lecteurs crédules des fruits fastidieux de leur froide imagination. Les riantes allégories de M. de Crébillon n'ont rien de commun avec cette foule de romans éphémères qu'on lit avec ennui, par désœuvrement, & qu'on se hâte d'oublier aussi-tôt qu'on les a parcourus : il a peint les mœurs de son siècle, les vices, les défauts jusqu'aux ridicules, si difficiles à saisir, de ses contemporains ; & le temps, qui voit changer les mœurs,

VI. AVIS DE L'ÉDITEUR.

respecta toujours les ouvrages dans lesquels l'ancienne maxime de penser & d'agir, est fidèlement exprimée. Un autre motif qui, je pense, me donne aussi des droits à l'approbation publique, m'a déterminé à rassembler tous les ouvrages de cet élégant écrivain; c'est de procurer, à un prix très-médiocre, les mêmes productions qui, séparément achetées, montent à une somme considérable. Ces Œuvres qui formoient environ vingt-six volumes, je les ai renfermées en sept; & il n'y a presque aucun de ces ouvrages qui, séparé, ne se vende autant que coûtera cette Collection entière. C'est donc un très-grand service que je crois avoir rendu au public, puisque personne, jusqu'à ce jour, n'a eu l'idée de rassembler en un corps complet les ouvrages agréables de cet auteur.





LE

SYLPHE.

Vous vous plaignez à tort de mon silence, Madame, & ce n'est pas assez pour accuser les gens de paresse, d'être une fois sorti de la sienne. Que je vous ennuierois si mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! à peine avez-vous le temps de penser : considérez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oïiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laisse pas le loisir de former une idée nette : les plaisirs qui se succèdent sans cesse : la compagnie nombreuse dont le mélange amuse toujours, quelque ridicule qu'il puisse être : les façons de nos honnêtes gens : l'impertinence & la fadeur de nos petits-mâtres, tant de cour que de ville, contraste bizarre, qui dans le grand nombre se trouve toujours réuni : les aventures qui arrivent, & qui fournissent perpétuellement des occa-

sions de médifance : les occupations de cœur qui divertissent , même quand elles n'intéressent pas : le temps de la toilette si agréablement rempli par nos jeunes sénateurs : le plaisir toujours varié que donne la coquetterie ; le jeu qui occupe quand la désertion d'un amant ou les égards pour les bienfaisances laissent des moments à perdre. Eh ! comment dans cet embarras pourriez-vous quelquefois songer à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la solitude ; si vous saviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne , vous viendriez avec moi prendre part à mes amusements , quelque peu réels qu'ils soient peut-être. Vous vous moquerez de moi , sans doute , quand je vous avouerai que ces plaisirs que je vous vante tant , ne sont que des songes ; oui , Madame , ce sont des songes ; mais il en est dont l'illusion est pour nous un bonheur réel , & dont le flatteur souvenir contribue plus à notre félicité que ces plaisirs d'habitude qui reviennent sans cesse , & qui nous pèsent au milieu même du desir que nous avons de les bien goûter.

Vous savez que de tout temps j'ai souhaité avec ardeur de voir un de ces esprits élémentaires , connus parmi nous sous le nom de Sylphes ; j'ai toujours cru que ce n'étoit point dans le fracas des villes qu'ils aimoient à se produire ; & , le pourrez-vous croire , voilà l'idée qui m'entraînoit si souvent à la campagne , & me faisoit rejeter si fièrement les conteurs de fleurettes ? Peut-être sans l'envie



que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je succombé ; car il y en a de jolis de ces conteurs-là : je ne me repens point de ma sévérité, puisqu'elle m'a conduite à mon but, c'est un songe, je ne vous donnerai mon aventure que sur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant si c'étoit un songe, je me souviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé ; j'aurois senti mon réveil, & puis quelle apparence qu'un songe eût autant de suite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter ? comment aurois-je si-bien retenu les discours du Sylphe ? Il n'est pas naturel que j'aie pensé ce que vous allez entendre, toutes les idées que vous y trouverez, ne m'ont jamais été familières : Oh ! assurément, je n'ai pas rêvé ; vous en croirez au reste ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me servirai pas de ces mots, il me sembloit, je croyois voir ; je dirai, j'étois, je voyois ; mais finissons ce préambule.

J'étois, un des derniers jours de la semaine passée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude ; j'étois couchée d'une façon modeste, pour quelqu'un qui se croit seul, mais qui ne l'auroit pas été, si j'eusse cru avoir des spectateurs. Ennuyée d'une compagnie provinciale qui m'avoit obsédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un livre de morale, lorsque j'entendis prononcer distinctement, quoiqu'à demi-bas, & avec un soupir : ô dieu ! que

d'appas ! Ces paroles me surprirent , & quittant mon livre , je tâchai , malgré la frayeur qui commençoit à me saisir , de prêter une oreille attentive ; n'entendant plus rien dans ma chambre , je crus m'être trompée , & m'imaginai que mon esprit distrait m'avoit rendu présent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs , dans ce moment je ne révois à rien qui pût y convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions , lorsque j'entendis plus distinctement que la première fois : ô mortels ! êtes-vous faits pour la posséder ? Quelque flatteuse que fût cette exclamation , elle redoubla ma peur , & rentrant précipitamment dans mon lit , je me mis le drap sur la tête , demi-morte , & dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. Ah cruelle ! s'écriait-on alors , pourquoi vous dérober à ma vue ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore , & qui malheureusement pour lui est si respectueux , qu'il n'ose employer la violence pour vous voir ? répondez-moi du moins , ne mettez pas mon amour au désespoir. Hélas ! repris-je d'une voix étouffée , que pourrois-je répondre dans l'état où une aventure si surprenante me réduit ? Mais que pouvez-vous craindre avec moi , répliquet-on ? je vous ai déjà dit que je vous adore , rassurez-vous , je ne me montrerai pas ; & quoique ma vue pût bannir la crainte de votre âme , je ne veux pas vous exposer encore à



la surprise qu'elle vous causeroit. Remise un peu par ces paroles, je relève doucement mon drap, je vis qu'il ne s'agissoit que d'une déclaration d'amour, & je me souvins que j'en avois soutenu plus d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible, & je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une aventure qui commençoit de cette sorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois seule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je supposois plus de force qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le risque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuses occasions où la vertu ne sauve de rien; j'imaginai aussi que c'étoit un esprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet esprit étoit sensible, il m'aimoit: qu'est-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? ces différentes idées me tenoient dans une irrésolution qui ne finissoit pas, lorsque la voix reprenant: je sais tout ce qui se passe dans votre ame, ma belle Comtesse; je serai respectueux, nous ne sommes entreprenants que quand nous sommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de respect. N'en répondez pas, dit la voix, nous sommes des amants un peu dangereux, nous savons tout ce qui se passe dans le cœur d'une femme; elle ne sauroit former de desirs que nous ne

satisfassions , nous entrons dans tous les caprices , nous vieillissons les rivales , & nous augmentons les charmes ; nous connoissons toutes les foiblesses , & quand elle pousse un soupir d'amour , que la nature dans un moment de distraction se trouve la plus forte , nous le saisissons ; en un mot , la plus légère idée de tentation devient par nos soins tentation violente , & bientôt satisfaite ; avouez que si les hommes avoient notre science , il n'y auroit pas une femme qui leur échappât : ajoutez à cela que notre invisibilité est contre les maris jaloux , ou les meres ridicules , d'une ressource merveilleuse ; point de précautions pour prévenir les leurs , point d'yeux surveillants qu'on ne trompe avec ce secret ; mais de grace , ajouta-t-il , cessez de vous cacher à mes yeux , cette complaisance ne vous engage à rien , puisque vous ne me verrez que quand vous le voudrez , & que vos sentiments pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots , je me montrai , & l'esprit , car c'en étoit un , fit à ma vue un cri qui pensa me faire rentrer sous le drap ; je me rassurai pourtant. Ah ! s'écria-t-il , en me voyant , que de beautés ! quel dommage qu'elles fussent destinées à un vil mortel ! il est impossible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez , lui dis-je , que je ne vous échapperai pas ! Oui sans doute , je le crois. Je trouve , repris-je , bien de la présomption dans cette idée. Vous vous trompez , il y en a beaucoup moins que de connoissance de

votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penser , les mêmes mouvements , les mêmes desirs , la même vanité , & , à peu de choses près , les mêmes réflexions , & ces réflexions toujours foibles , quand il s'agit de combattre le penchant. Mais la vertu , lui dis-je , croyez-vous qu'elle soit inutile ? Elle ne devrait pas l'être , reprit-il ; & cependant , j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice. C'est trop mal penser de nous , repris-je , de nous croire incapables de la moindre réflexion. Non , répondit-il , je crois que vous réfléchissez , mais que votre cœur plus vif & plus prompt , échappe à la réflexion , & vous détermine plutôt pour le sentiment que pour la raison. Ce n'est pas que vous ne pensiez assez bien , pour connoître ce qu'il faut éviter ; il s'élève des combats dans votre cœur , vous les soutenez pendant quelque temps , & vous succombez enfin avec cette consolation , que si votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous , vous auriez remporté la victoire. Croyez-vous donc , repris-je , que nous ne puissions jamais vaincre notre penchant ? Sommes-nous si cruellement esclaves de nos passions , que rien ne puisse les réprimer ? Cet article seroit , répondit-il , d'une trop longue discussion , je crois qu'il n'est pas possible de trouver des femmes vertueuses ; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce , la vertu n'est pas ce qui vous amuse le plus : vous savez qu'il en faut avoir , & il me semble

que vous ne cédez à cette nécessité qu'à regret. Une chose qui me paroît autoriser mon sentiment , est la tristesse & la mauvaise humeur qui regnent sur le visage d'une femme vertueuse , d'une prude , de ces personnes qui se sont faites de la vertu par orgueil , pour avoir le plaisir d'insulter aux foiblesses de leur sexe. Il est des temps où elles paient ce plaisir bien chèrement , & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais , comment faire ? c'est une vertu affichée qu'il faut soutenir , elles en gémissent en secret ; toujours tentées , elles se feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente , si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaisirs , prouvent moins la haine qu'elles leur portent , que le regret qu'elles ont de s'en être privées , par une vanité mal entendue : ajoutez à cela , qu'il est rare qu'une jolie femme soit prude , ou qu'une prude soit jolie femme , ce qui la condamne à se tenir justement à cette vertu que personne n'ose attaquer , & qui est sans cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. Mais , pensez-vous , lui dis-je , que toutes les femmes soient prudes. Les hommes , répondit-il , seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractère. Cependant , repris-je , ils veulent que nous soyons vertueuses. C'est , dit-il , un raffinement de goût chez eux de devoir à leurs séductions l'anéantissement d'une chose qui

leur a tant coûté à établir dans votre ame , & qui vous sied bien , quoi que vous en disiez ; non cette vertu farouche qui n'en est que la grimace , mais celle que j'imagine , & que je ne puis vous peindre , parce que je n'en ai point encore trouvé de cette sorte. Qu'est-ce donc , lui demandai-je , que les hommes appellent vertu ? La résistance que vous opposez à leurs desirs , & qui naît de votre attention sur vos devoirs. Et quels sont-ils , repris-je , ces devoirs ? Ils étoient immenses , répliqua-t-il ; mais comme vous les abrégez chaque jour , je crois qu'il ne vous en restera plus à observer ; aujourd'hui ils ne consistent plus que dans la bienfaisance , encore n'est-elle pas exactement suivie. Ce dérangement durera-t-il long-temps , lui demandai-je ? Tant , répondit-il , que les femmes croiront la vertu idéale , & le plaisir réel ; & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penser. D'ailleurs , il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible , & ce foible , quelque bien déguisé qu'il soit , n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuse se rend au plaisir des sens. La délicate , au charme de sentir son cœur occupé. La curieuse , au desir de s'instruire. Il en coûteroit trop à l'indolente pour refuser. La vaine perdrait trop , si ses appas étoient ignorés ; elle veut lire dans la fureur des desirs d'un amant , l'impression qu'elle peut faire sur les hommes. L'avare

cede au vil amour des présents. L'ambitieuse, aux conquêtes éclatantes; & la coquette, à l'habitude de se rendre. Vous êtes bien savant, lui dis-je. C'est, répondit-il, que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir? cette grande envie de philosopher ne sied pas dans cette rencontre, & je suis sûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui fait si mal profiter de moments aussi doux que ceux que je passe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale! en bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir si mal employé mon temps? Je ne fais pas, repris-je, quel autre usage vous en voudriez faire; vous m'avez piquée, & je serai bien aise de vous prouver qu'il y a de la vertu. C'est-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, & si je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que je pense, c'est qu'une aussi belle personne que vous, offre tant de choses à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le temps de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. Ma belle comtesse, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agréments, parce qu'en le lui répétant souvent, c'est une façon polie de l'exhorter à en faire usage; mais ira-t-on la faire souvenir de sa vertu,

quand il est de notre intérêt qu'elle l'oublie ?
 Au reste, point de menaces, toutes ces finesses sont bonnes avec les hommes, mais songez que vous ne pouvez me tromper. Cela est embarrassant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver : un amant qui fait tout ce qu'on pense, qui pénètre tout, avec lequel on n'a aucune ressource, est quelque chose de bien incommode. En ce cas, répondis-je, je puis ne point essuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il ; pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me dissiez bien sérieusement de cesser de vous voir. Qui plus est, il faudroit le vouloir, & c'est ce que vous ne voudrez pas. Curieuse comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette aventure. Vous êtes précisément avec moi, dans le cas où sont toutes les femmes dans les commencements d'une passion. Elles savent que pour ne pas succomber, il faudroit fuir ; mais la passion plaît ; elle échauffe le cœur, éteint les réflexions ; la séduction est continuelle, le retour sur soi-même momentanée, le plaisir redouble, la vertu disparoît, l'amant reste, comment fuir ? & assurément, vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je ; je voudrois un amant plus respectueux, & dont les desirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un temps qui m'est

précieux, je ne fais point fait à cela. Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé ! Non assurément, reprit-il. Et vous avez plu par-tout où vous avez adressé vos vœux ? Par-tout, non, répliqua-t-il ; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer ; la première personne qui me plut, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits ; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit aérien, que nous étions beaux, bien faits, l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualités, ne la rendit que plus craintive, & si je n'avois pris la figure de son maître de musique j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une dame d'une grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas imaginer que je pusse être un corps solide ; cette idée me fit auprès d'elle un tort considérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la ressemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener ; je perdis mon temps. Enfin, ne sachant plus que faire, je me mis à son service, & me travestis si-bien, qu'elle ne m'aurois jamais pris pour un esprit élémentaire ; & voyez la bizarrerie ; je réussis. En Espagne je trouvai une femme qui, après m'avoir vu, ne voulut pas de moi, & me préféra son amant ; je n'ai pas encore eu ce

chagrin en France. Le détail de mes aventures seroit trop long. Je ne dois cependant pas oublier une femme savante, dont les études avoient eu pour principal objet l'astronomie & la physique. Je la vis & lui dis qui j'étois ; je ne l'effrayai pas, mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la persuadai point. Comment, disoit-elle, est-il possible, si vous êtes dans votre région, matière corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en descendant parmi nous ; & si votre être n'est qu'un composé de vapeurs fines qui ne peuvent résister aux impressions de l'air, & que le moindre vent peut diffoudre, à quoi pouvez-vous être bon ici ? Loin de réfuter cet argument par des discours, je la priai de m'admettre aux preuves ; elle y consentit ; déterminée, sans doute, par le peu de risque qu'elle crut y courir, ou, supposé qu'il y en eût, par le plaisir d'avoir trouvé dans la physique élevée, quelque chose d'extraordinaire que tout le monde ne sût pas. J'essayai donc de la convaincre ; mais dans le temps que je devois espérer qu'elle cédoit à la force de mes raisons : ah Dieu ! quel songe ! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vu d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord ; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlasse, elle s'obstinoit, ainsi que vous le ferez, sans doute, à me traiter de chimère & de songe, je m'ennuyai de lui donner matière à rêver, & la quittai.

quoiqu'elle me fit espérer une conversion prochaine : mais, vous, ajouta-t-il, ne seriez-vous pas aussi incrédule ? Je ne serois pas du moins si curieuse, lui répondis-je, je suis persuadée que je rêve ; mais contente du plaisir que ce songe me donne, je ne veux pas savoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'esprit, je sens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'exposer au danger de voir vos charmes, je pars assez malheureux pour n'avoir pu me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigueurs que votre cruauté me prépare. Que vous êtes impatient ! Comment voulez-vous que je vous aime ? Sais-je seulement ce que vous êtes ? Avez-vous eu, répliqua-t-il, la curiosité de le demander ? Hélas ! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant ; cette peur & celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte ; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous ? Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois ? Je vous crois, repris-je, esprit, démon ou magicien. Mais sous quelque espece que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable & de fort singulier. Voudriez-vous me voir, répondit l'esprit ? Non, dis-je, il n'est pas temps ; répondez de grace à mes questions, qu'êtes-vous ? Je suis un Sylphe. Un Sylphe, m'écriai-je avec transport ! un Sylphe ! Oui, charmante comtesse ; les aimeriez-vous ? Si je les aime, grand Dieu ! Mais vous me trompez, il n'en est

point ; ou s'il en est , qu'est-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur , & comment une essence aussi céleste que la vôtre , peut-elle descendre au commerce des hommes ? Notre félicité , dit-il , nous ennuie quand nous ne la partageons avec personne , & tout notre soin est de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais , interrompis-je , j'ai lu que les Sylphides étoient si belles , pourquoi... ? Je vous entends , dit-il , pourquoi ne nous pas attacher constamment à elles ? Nous ne les touchons pas assez , elles nous voient trop , & ce n'est jamais que par raison , & pour ne pas laisser perdre la race des Sylphes , qu'elles nous accordent quelques faveurs ; la même considération nous détermine , & comme vous voyez , cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'est à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie , comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur causons. Toutes ces choses sont réglées entre nous , & nous nous laissons de part & d'autre aller à notre penchant sans jalousie & sans mauvaise humeur. Vous rêvez , ajouta-t-il ; avouez que c'est une chose gracieuse que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'est point , comme je vous l'ai dit , de fantaisie que nous ne satisfassions , de biens dont nous ne comblions ce que

nous aimons ; plus esclaves qu'amants , nous sommes soumis à toutes ses volontés , incommodes dans un point seulement. Quel est-il , demandai-je brusquement ? Nous exigeons de la constance , & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle suit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miséricorde ! m'écriai-je ; je renonce à vous pour jamais. L'esprit à ce discours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la simplicité de ma peur. Vous riez , mon Sylphe , lui dis-je. Je ris , reprit-il , de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne se révoltent sur cet article , & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre possession leur assure , qu'à leur inconstance naturelle. Vous vous trompez , lui dis-je , ne voulant point être inconstante , je n'ai rien à redouter , & cependant l'idée de ne la pouvoir devenir sans risque , m'afflige sensiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtement , vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire , répondit-il : si nous sommes gênés pour les femmes dissimulées , parce que nous faisons tout ce qu'elles pensent , celles qui ont le cœur bon & droit , doivent être charmées que rien ne nous échappe ; nous leur tenons compte de ces délicatesses de l'ame , de ces sentimens fins que la stupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas , & plus nous connoissons leur amour , plus leur bonheur est parfait. Ne croyez cepen-

dant pas que la condition que je propose, soit si terrible. Les Sylphes sont à tous égards si fort au dessus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce soit un supplice de les aimer constamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, est la seule chose qui détermine une femme vers l'inconstance : elle ne voit plus dans un amant ces desirs tumultueux, lesquels, soit qu'elle les rebutât, soit qu'elle voulût les satisfaire, l'amusoient également. Ce n'est plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bien-séance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, & dont le visage muet & glacé n'aide jamais à persuader ce que sa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas ? Par un honneur vain & mal-entendu, passera-t-elle le reste de sa jeunesse dans un lieu qui ne fait plus son bonheur ? Elle change, & fait bien. On lui fait un crime de ce qu'elle change la première : c'est qu'elle sent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de temps à perdre. D'ailleurs, c'est souvent par bonté pour celui qu'elle a aimé ; elle le voit languir auprès d'elle sans pouvoir se résoudre à la quitter, parce qu'il craint de se déshonorer ; elle lui fournit un prétexte, & se charge du crime. C'est un procédé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne sont donc pas sujets à l'ennui & au dégoût ? ils sont, sans doute,

aussi constants qu'ils exigent qu'on le soit pour eux ? Du moins , répondit-il , quand ils changent , c'est si subitement , qu'on n'a pas le temps de s'en défier ; on les voit encore amoureux un quart-d'heure avant qu'ils disparoissent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit , & qui changeroit avant eux , lui dis-je. Oubliez-vous que... Ah ! je m'en souviens ; vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos ressources. Quand , repartit-il , vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux , vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconstante , est de ne lui pas donner le temps d'appuyer sur un caprice ; mais ce soin seroit trop fatigant pour les humains ; & ce n'est qu'aux Sylphes qu'il appartient de savoir employer tous les instants , & de prévenir ces fantaisies momentanées qui naissent dans votre cœur. Je crois , lui dis-je , qu'avec ces talents heureux que vous attribuez aux Sylphes , on peut encore se dégoûter d'eux ; il est bon de nous laisser désirer quelquefois , il est des temps où nos réflexions sur nos plaisirs nous amusent plus que tous les empressements d'un amant ; d'ailleurs , vous avouerez que des soins perpétuels fatiguent , & ce seroit assez pour m'empêcher de vous désirer , que la certitude de ne vous désirer jamais vainement. Ce sentiment est assez singulier , repartit-il , & je doute qu'il soit vrai ; croyez qu'avec nous on n'a pas le temps de faire ces réflexions ; vous devenez Sylphides

par

par notre commerce, & participant à notre substance, le soin de répondre à nos empressements devient aussi léger pour vous, qu'il l'est pour elles. Vous savez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais quand vous quittez une femme, lui reste-t-il quelque essence de vous? Quelquefois par bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie, par malice souvent nous la lui laissons toute entière. Ce procédé n'est pas bon, repris-je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous dispenser de laisser après nous des desirs que nous seuls pouvons éteindre, mais nous ne connoissons que cela pour être regrettés, & c'est un plaisir qui nous touche. Vous rêvez. Il est vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh! vraiment, me dit-il, comme c'est à la cour que nous faisons nos plus grands coups, il n'est pas difficile d'y reconnoître nos traces; mais il me semble que cette espèce de malice ne vous effraie pas tant que la mort sur laquelle vous vous êtes tantôt récriée; elle a pourtant des inconvénients. Je les crains, mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagnerez rien, c'est aussi la punition de celles qui nous résistent. Eh! grand dieu! m'écriai-je, de quel côté fuir? Laissons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh! assurément, nous le laisserons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon: si vous vouliez m'engager à vous donner



l'immortalité, il falloit me cacher la perversité de votre caractère, & les risques qui suivent les engagements qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, répondit-il, je vois que l'esprit imbu des rêveries que le comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'est-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire; je pense encore que selon ces belles idées vous nous croyez soumis aux foibles lumières de vos sages, & que nous descendons à leurs évocations: quelle apparence, qu'une essence supérieure à celle de l'homme ait besoin d'être instruite par lui, & puisse être forcée à lui obéir! Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination est encore ridicule, puisqu'il est à présumer qu'un commerce fréquent avec une substance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces. Je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule, mais je n'en suis pas plus disposée à vous aimer, je vous crains. Rassurez-vous, reprit-il; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toujours à cette extrémité; souvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous préviennne que vous-mêmes quand vous êtes engagées; ce sont des affronts que vous ne pardonnez point, & notre vanité est aussi sensible que la vôtre. Quant à l'autre chât-

ment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai : voyez, consultez-vous, congédiez-moi bien sérieusement, ou acceptez les conditions que je vous propose. Comment voulez-vous, répondis-je, que je puisse assurer de ma tendresse quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu ? je ne désavoue pas que vous ne me plussiez déjà un peu ; mais si malheureusement vous n'étiez qu'un Gnome *

N'en dites point de mal, interrompit le Sylphe : il est vrai qu'ils ne sont pas d'une figure avantageuse, mais ils ne laissent pas de nous dérober bien des conquêtes ; ils sont parmi-nous ce que les financiers sont parmi les hommes, & ce n'est pas ce que votre sexe considère le moins. Tous les jours même ils nous enlèvent nos Sylphides. Comment ! lui demandai-je, une espèce aussi supérieure que la leur, est-elle sensible aux présens ? Oui, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amants, & quand ce soin ne les obligeroit pas à répondre à la passion de ces esprits hideux, elles sont femelles, & par conséquent capricieuses ; le changement les amuse, & la bizarrerie de leur goût est pour elles un plaisir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comtesse, ne voudrez-vous point me faire des questions plus intéressantes ; & votre

* Esprits, habitants de la terre, gardiens des trésors

curiosité s'arrêtera-t-elle toujours sur d'aussi petits objets que ceux sur lesquels je l'ai satisfaite ? ne me permettez-vous donc point de me montrer ? Ah ! mon Sylphe ! m'écriai-je , que je crains votre présence ! Que ne la souhaitez-vous ! dit-il en soupirant. Je ne répondis moi-même que par un soupir. En ce moment , une lueur extraordinaire remplit ma chambre , & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il soit possible d'imaginer , des traits majestueux , & l'ajustement le plus galant & le plus noble. Sa vue m'étonna , mais ne m'effraya pas. Eh bien ! dit-il , en se jetant à genoux devant moi , avec un air plein d'amour & de respect ; eh bien ! charmante Comtesse , pourriez-vous me jurer fidélité ? Oui , mon cher , mon aimable Sylphe ! m'écriai-je , je vous jure une ardeur éternelle , je ne redoute plus que votre inconstance. Mais comment ai-je pu mériter ? Votre mépris pour les hommes , & la passion secrète que vous aviez pour nous , me dit-il , ont déterminé la mienne , elle est plus tendre que vous ne pensez ; je pouvois vous susciter un songe , & me rendre heureux malgré vous ; mais je pense avec plus de délicatesse , & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas ! je montrai peut-être dans ce moment trop de foiblesse à mon Sylphe , mais je l'adorois : que vous êtes charmant ! lui dis-je , mais que je serois malheureuse si vous n'étiez qu'une illusion ! est-il bien vrai que ? Ah ! ... vous êtes palpable !

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe, & je ne fais ce qui seroit arrivé de mon égarement & de ses transports, si ma femme-de-chambre, qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé ; il s'envola ; je l'ai depuis vainement rappelé, son indifférence pour moi me fait penser que ce n'est qu'une agréable illusion qui s'est présentée à mon esprit : mais n'est-il pas dommage que ce ne soit qu'un songe ?

Fin du Sylphe.

[The page contains faint, illegible handwriting.]



LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M*,**
AU COMTE DE R*.**

PREMIERE PARTIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
*de Madame de***, à M. de***.*

JE viens de faire une découverte qui me donne une joie sensible : j'ai trouvé dans les papiers du comte de R*** les lettres de la marquise de M***, & j'ai été charmée de voir la seule chose qui reste d'une personne illustre par sa naissance, & célèbre par son

esprit & par sa beauté. Je les ai lues avec plaisir, & peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne serois pas même fâchée qu'elles vissent le jour. Vous n'y trouverez pas cette correction de style dont se parent nos écrivains ; mais les négligences d'une femme spirituelle, sont des graces que tout votre esprit ne sauroit attraper : quoi qu'il en soit, si elles vous plaisent, je ne douterai plus de leur sort. J'aurois souhaité de trouver dans ces lettres plus de vertu ; mais la marquise aimoit : voilà le premier malheur, & les autres n'en sont qu'une suite presque inévitable. Je fais qu'à voir de loin un amant, il ne paroît pas dangereux, & que la vertu croit, en l'écoutant, ne courir aucun risque : mais les choses changent de face à mesure qu'on en approche ; & ce seroit ne pas connoître le cœur humain que de le croire incapable de foiblesse. J'aurois là dessus bien des choses à vous dire ; mais je suis femme, & vous ne croiriez peut-être pas mes réflexions tout-à-fait désintéressées. Revenons aux lettres. Je ne vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu ; & dans plus de cinq cents qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai réservé que soixante-dix ; ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises, mais les amants s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont révoltée par la trop grande passion : il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de foible pour un

homme. J'en ai retranché aussi plusieurs autres par des raisons de bienfaisance & de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger absolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites ; mais malgré mes soins, vous en trouverez quelquefois la suite interrompue. Quand vous serez de retour ici, vous jugerez par vous-même si j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamnerez ; quelque bien que des lettres amoureuses soient écrites, les mêmes termes y sont souvent employés, les mêmes situations reviennent ; c'est toujours le même objet présent aux yeux du lecteur : brouilleries, raccommodements, caprices, fureurs, larmes, joie, jalousie, craintes, désespoir ; & quoique ces mouvements soient variés en eux-mêmes, c'est l'amour qui les fait naître, c'est l'amour qui les détruit ; c'est toujours l'amour que l'on voit sous des formes différentes ; & il ne seroit pas possible que l'uniformité du fond ne dégoutât, malgré la variété des sentiments. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainsi, & je ne crois pas pouvoir mieux me justifier auprès de vous.



LETTRE PREMIERE.

JE ne fais si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié ; je vous ai promis la mienne de bonne foi , & je serois fâchée , qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner , vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune , vous devez croire que je suis instruite ; & qu'un mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. Mes réflexions , l'exemple , les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquiescent que par expérience ; & tout cela sans avoir le chagrin des épreuves. Je fais donc , à vue de pays , comme font faits les amants , & je meurs de peur que vous n'en soyez un. Vous m'avez écrit presque sans besoin , & je crois découvrir dans les termes dont votre amitié se sert , quelque chose qui semble appartenir à l'amour. Peut-être me trompé-je ; mais on m'a rendu votre lettre avec mystère ; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon mari ; elle étoit écrite avec désordre , & rien n'y étoit si bien exprimé que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choses supposent de l'amour , ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous seriez-vous caché de mon mari ?

Il vous connoît depuis long-temps ; il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que vous eussiez eu occasion de m'écrire ; c'est une action innocente , & vos seules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe , après tout , que vous m'aimiez , si je suis sûre de ne vous aimer jamais ? Je suis cependant fâchée , sachant l'envie que vous avez de vous consoler de l'infidélité de madame de H*** , de ne pouvoir vous aider , & je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre cœur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidelle ? Je suis trop défiante pour le faire , & je craindrois avec raison que , trahi par une femme , vous ne fussiez occupé avec une autre que du desir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerois qu'à vous prévenir ; & j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne seroit pas trop établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la constance soit un plaisir si vif qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênants , vous autres hommes ! vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous ; un moment de distraction sur un autre objet vous paroît un crime : & en effet , vous êtes si tendres , si fideles , qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion ; je n'aurois pas pour votre mérite

tous les égards qu'il faudroit ; vous me trouveriez dissipée , folle , badine ; vous ne m'aimeriez pas long-temps , & je serois peut-être assez sotté pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôteroit ma gaieté : car pour sa dignité , il faut qu'il soit triste ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable , & je serois obligée de prendre votre ton. On peut se dispenser d'aimer un mari ; mais un amant , cela devient grave. Il faut se conformer à ses caprices , être fâchée quand il l'est , ne rire que quand il le veut , n'oser regarder personne ; & je vous avertis que je suis grande lorgneuse , que j'ai des fantaisies , que je hais la contrainte , & que mon mari me laisse fort libre. C'est un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il n'a point à espérer ce desir de tromperie & de curiosité que la gêne inspire. Voilà , comme vous voyez , de fortes raisons contre les vôtres ; mais il ne m'en falloit pas tant : deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils ne me coûteront rien à dire : *je ne veux point aimer.* C'étoit même l'unique réponse qu'il dût y avoir à votre lettre , mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue , & je me suis amusée à vous écrire. Adieu , Monsieur : je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra , je reste chez moi , je suis malade , & je ne vois personne ; je me fens même tant de goût pour la solitude , que je ne fais pas encore quand l'envie de reparoitre me prendra.

J'avoue que pour un cœur aussi bien enflammé que le vôtre, l'absence doit être un supplice bien rigoureux ; mais si je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque chose de trop languissant. A propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer ; je me suis consultée ; je crois que non.

L E T T R E I I.

OUI, monsieur le Comte, mon mari est un scélérat, un perfide, un infidèle : tout cela est vrai ; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons ; je devrois me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage ; & si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, & je vous plains, si vous êtes aussi sensible aux afflictions de vos autres amis, que vous paroissez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez de là que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourments qu'il me cause : je le con-

nois, il est philosophe, rien ne l'inquiète; & j'aurois le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas; le sien est de ce nombre; laissons-le donc s'égarer: le temps & la raison le ramèneront vers moi plutôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des moments d'inaction qu'il faut, malgré soi, donner à sa femme. Le pauvre homme! je le plaindrois bien s'il falloit qu'occupé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le triste badinage de l'amour conjugal; je ne suis point assez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination secrète, l'indifférence où je paroissais être pour mon mari; vous vous trompez; il m'a dégoûtée d'aimer les hommes. Je ne les hais cependant pas; leur ridicule m'amuse; sans celui que vous vous donnez, de vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paroîtriez pas si divertissant: n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il est glorieux d'amuser ce qu'on aime. Au reste, je suis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrate telle que moi, un temps que beaucoup d'aimables femmes, que je connois, rempliroient, sans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne savent que faire, & qui seront charmées de votre personne: car quoique je ne vous aime point, je ne laisse pas de vous trouver du mérite;

& si j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre soupirer auprès de moi; mais j'ai un foible fort singulier: mon mari m'amuse; quand il n'a pas le temps ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, & me désigne celles qu'il pourra me faire: cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres amants. Mais pour venir au but principal de votre lettre, vous me croyez fâchée contre vous: je ne fais pas sur quoi vous l'imaginez; je n'ai aucune raison de vous vouloir du mal: vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit pas garde. Vous me contez fleurette; cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurois pas affirmativement que je suis jolie; je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-sœur; car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde: mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; & je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez, par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur; un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire: mais vous êtes difficile à contenter. Je veux

bien encore vous dire que je vais ce soir chez madame de *** ; je vous ordonne de vous y trouver : vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous !



L E T T R E I I I.

LA jalousie que vous avez conçue de mon mari me paroît rare , & j'aime bien à avoir un amant si singulier. Hier devant vous il m'embrasse , je lui dis des douceurs , je lui témoigne enfin l'amour le plus violent ; vous m'avez même entendu soupirer : je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir ; il me semble qu'il n'étoit point équivoque ; cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse coquette du monde ; vous dites encore que je pousse cela jusqu'à aimer mon mari ; je voudrois bien savoir d'où naissent ces beaux discours , & quel droit vous avez de les tenir ? Ce n'est pas seulement contre le marquis que votre colere éclate , je fais que R *** a perdu vos bonnes graces , parce que , de son chef , il a fait des vers pour moi , & que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place : est-ce ma faute à moi , s'il m'appelle Célimene ? Vous me traitez d'ingrate ! je ne fais pas qu'elle preuve d'ingrati-

tude je puis vous avoir donnée. Est-ce parce que vous me dites que je suis belle , & que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaisir que vous prenez à me le dire , n'est-il pas pour vous une assez grande récompense ? Si j'aimois tous ceux qui me content ces sornettes , vous me trouveriez bientôt reconnoissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute les choses que je ne voudrois jamais entendre d'un autre ? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire ? Pensez-vous qu'il soit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention soit bonne , on en jugeroit tout autrement dans le monde ; & en effet , que ne seroit-on pas en droit d'en penser ? Vous me dites que vous m'aimez , vous me l'écrivez , & j'entretiens avec vous un commerce de lettres , qui , tout innocent qu'il est de mon côté , qu'il me paroît l'être , que je souhaite même qu'il soit , est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste : croyez - moi , finissons ce badinage , il m'ennuie. Devenez mon ami , si cela se peut , mais ne vous obstinez pas à vouloir être mon amant. Attachez-vous à quelqu'un qui connoisse mieux que moi le prix de votre cœur ; je le crois très-fidèle , très-constant , fort capable d'un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes , & je suis bien fâchée de ne savoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité , je serois charmée de vous rendre heureux ;

mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coûtât tant. Pour votre repos & pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, & il me semble que je vous plaignois : je ne veux point assujettir mon cœur à ces mouvements-là ; mon devoir & même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites ; ainsi trouvez bon que je refuse toutes les lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus ; je craindrois que de s'inquiéter de vos sentiments, ce ne fût en quelque façon y prendre part, & je ne le dois ni ne le veux.



LETTRE IV.

Vous avez tort de croire que je fusse hier chez moi, quand vous y êtes venu, & que j'eusse des raisons secrètes pour désirer qu'il n'y entrât personne. Quand il seroit vrai que je m'y fusse renfermée, &, comme vous le supposez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes sentiments, quels éclaircissements vous pourriez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon cœur est pré-

venu pour un autre, c'est ce que je ne vou-
 dirai point: la seule chose dont je puisse
 vous assurer, c'est que je ne vous aime pas,
 & que sans doute je ne vous aimerai jamais.
 Le chevalier de N***, que votre jalousie
 a pris pour objet, n'est pas plus favorisé
 que vous, & vous savez en conscience s'il
 y a dans le traitement que je vous fais de
 quoi flatter l'amour-propre: ce n'est pas qu'il
 n'ait du mérite, mais il ne m'a peut-être
 jamais dit à ma fantaisie qu'il m'aime, peut-
 être aussi n'y a-t-il jamais pensé. Vous pou-
 vez choisir des deux. Au reste, je ne suis
 point surprise que vous croyez que je m'étois
 hier renfermée avec lui. Il vous est plus com-
 mode de penser mal de moi que de vous.
 Je vous rends toute la justice que vous mé-
 ritez; vous êtes un des plus aimables hom-
 mes du monde. Il y a quelque temps que
 vous me dites que vous m'aimez, & je ré-
 siste à vos soins; vous avez raison, cela n'est
 pas naturel, & il faut que je sois éprise pour
 un autre d'un violent amour, pour retarder
 si long-temps ma défaite. Mais heureuse-
 ment nous ne sommes point constantes; je
 cesserai d'aimer le chevalier; vos charmes me
 détermineront plus promptement à l'aban-
 donner; il seroit trop étonnant que vous
 perdissiez vos soupirs; vous ne l'avez pas
 mérité. Accoutumé à être prévenu, vous
 avez bien voulu me prévenir; vous m'avez
 épargné des démarches déshonorantes; vous
 m'avez trouvé paresseuse à louer vos yeux.

& vous avez daigné me dire que je les avois beaux : vous avez renoncé pour moi à toutes les personnes qui prenoient intérêt à vous ; feroit-il possible qu'une si grande preuve d'attachement demeurât sans reconnoissance ? Mais pourquoi veux-je vous rassurer ? Vous vous connoissez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée ; je ne veux que vous éprouver , & par un peu de résistance , vous rendre ma conquête plus agréable. Je paroïs plus difficile qu'une autre à persuader ; mais au fond , vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penser ; elle est nouvelle pour vous , & je suis sûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les inconstans seroient trop malheureux si toutes les femmes se ressembloient ; ce n'est pas que je veuille penser que vous ne soyez capable d'aimer véritablement ; je ne vous reproche rien , & je suis persuadée que si plusieurs femmes dans le monde se plaignent de votre légèreté , c'est moins votre faute que la leur. Vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre , & leurs bontés précipitées ne vous laissant pas le temps d'être amoureux , il n'est pas étrange que vous ne le soyez pas devenu. Vous voyez , Monsieur , que je suis plus généreuse que vous ; vous m'accusez d'aimer le chevalier , de le favoriser , & je vous justifie sur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez-vous après cela de mon aveuglement ? & puis-je mieux vous

prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant si digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorsque le hasard nous rassemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes sentiments à votre égard.



L E T T R E V.

JE ne m'attendois pas à vous écrire encore, & toujours des choses désobligeantes, lorsque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que si je suis insensible à l'amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez-vous de moi? Qu'en devez-vous attendre? Est-ce dans la situation où je suis que je dois écouter vos soupirs? Il est vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendrissement: mais avez-vous pu penser qu'il l'emporteroit sur mes réflexions, sur mon devoir? & pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour? Et sur quoi puis-je croire que vous en ayiez pour moi? Sont-ce vos serments qui me l'assureront? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours? & ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre? Mais sans vouloir vous soupçonner

de perfidie , sans chercher des raisons contre vous dans l'avenir ; puis-je , en examinant mon état présent , me livrer aux sentiments que vous voudriez m'inspirer ? Liée par le plus sacré des devoirs , ouvrirai-je mon cœur à des desirs qui me sont défendus ? Puis-je disposer de ce cœur ? Est-il à moi ? Si je vous le donnois , ce ne seroit pour vous qu'une félicité passagere , que vous ne souhaitez à présent que parce que vous n'en jouissez pas , & ce seroit pour moi une source cruelle de larmes & de tourments ; ou s'il se pouvoit que votre amour fit mon bonheur , qu'est-ce qu'un bonheur qu'on se reproche sans cesse , & qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles & de remords ? Votre passion s'éteindroit bientôt , & il ne me resteroit que la honte d'avoir été séduite , & peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à présent que mon cœur ; mais après l'avoir obtenu , vous voudriez me conduire de foiblesse en foiblesse , & me rendre enfin l'objet de mon mépris & du vôtre. Je ne suis point heureuse , mais je suis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop ; je la possède depuis trop peu de temps ; enfin , j'en connois trop les charmes pour vouloir m'exposer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour & ses plaisirs. J'ai souvent repassé dans mon esprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis ; j'y vois cette confiance mutuelle , cette amitié véritable , ce desir toujours pres-

fant de se plaire ; mais cet amour n'est qu'une idée , & je ne crois pas qu'il ait jamais existé. Ce n'est aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice , entretenu par un sentiment encore plus méprisable , & détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous sincère ; mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant , & ce seroit le moyen d'être trompée. Je vous parle , comme vous voyez , sans aigreur & sans emportement , & je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je pense , vous devez voir que je ne vous aime point , que je ne vous aimerai jamais ; & mon cœur , en vous le disant , m'en assure encore plus que ma raison. Adieu , je vous avois promis des choses désobligeantes , & je suis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez désormais ne plus troubler mon repos , & ne vous obstinez pas à poursuivre un cœur , qui , par devoir & par choix , se refuse à vos empressements. Puissiez-vous ailleurs être plus heureux ! & peut-être que.... Adieu encore un coup ; je parle trop long-temps pour avoir si peu à dire.

B I L L E T.

*J*E suis bien malheureuse , ou vous êtes bien heureux , vous , (je ne sais encore lequel des deux) que j'aie quelquefois besoin de vous , & que je sois sans cesse obligée de vous écrire. Ce n'est pas que la chose en vaille la peine ; mais j'ai des gens si mal-adroits , & je suis si mal

servie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuse, moi qui, comme vous savez, suis une des plus paresseuses personnes du monde. Cela posé, je vous dirai sans compliment que je sors aujourd'hui pour une affaire de la dernière importance. Mon mari m'a refusé de m'accompagner, & j'ai pensé dans le moment que vous seriez plus honnête que lui. Madame de *** & S. Fer*** m'ont tant dit que vous étiez assez poli & assez désœuvré pour me faire ce plaisir, que j'ai cru devoir vous en prier. Votre oncle, le commandeur, quatre fois plus gouteux & plus begue qu'à son ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuie, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chûtes qui lui sont ordinaires; & quand on choisit un cavalier, encore faut-il qu'il sache parler, & nous soutenir. D'ailleurs il m'aime, & quoique vous en fassiez autant, tout le monde m'a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais songez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de soupirs; cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs, & si vous voulez encore, les réflexions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne sais ce que je ne vous accorderois pas, tant le marquis m'a mise de mauvaise humeur.

LETTRE

L E T T R E V I.

S A V E Z - V O U S qu'enfin votre obstination me révoltera tout de bon, & que nous romprons infailliblement ensemble ? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous forcer à laisser les gens en repos ? Ne vous ai-je pas assez maltraité hier au soir ; & n'avois-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti ? Mais point : lorgneries & soupirs dans la journée, & tendres billets le matin ; franchement je commence à me lasser de ce manège ; & si je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon suisse, je lui aurois déjà ordonné de ne plus laisser entrer votre valet-de-chambre. Je m'ennuie de lire toujours la même chose, & de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore si mon cœur entroit dans tout cela, je m'en amuserois un peu plus ; mais rien n'est si désagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on est aimée, & de ne s'en pas trouver plus sensible. Nous étions convenus de n'être que bons amis ; vous me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus, & en m'éveillant, la première chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, & qu'il a

un billet à me rendre de la part de M. le comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayiez manqué à votre engagement ; vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise ; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une femme d'avoir un ami si intime ; & que ce nom n'étoit imaginé que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvements de son cœur ; l'ami en profite & est bien sérieusement votre amant , que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises ; vous avez commencé par vouloir m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié , & la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle feroit. Il ne me convient donc plus que vous soyez mon ami ; je voudrois cependant que vous ne me fussiez pas indifférent ; ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras ? Je ne voudrois point d'amants ; ils incommode quand on ne les aime pas , & ils s'ennuient quand ils sont aimés. Je vous ai dit ce que je pensois sur l'amitié , & il me semble qu'un objet qui me seroit indifférent , seroit le plus désagréable de tous pour moi : voilà pourtant ce que vous me causez. Ne parlons de rien ,

DE CRÉBILLON, FILS. SI
je vous prie, jusqu'à ce que je puisse vous
faire un état fixe de mon cœur; j'y vais rê-
ver, & si je n'imagine rien de mieux, nous
resterons comme nous sommes. Adieu, ne
prenez point la peine de venir aujourd'hui
chez moi. Je sors pour aller chez madame
de***; elle s'est brouillée avec Saint Fer***;
il m'a prié de lui demander les raisons de
sa mauvaise humeur, pour parler comme
il s'exprime; car je ne crois pas qu'elle ait
tort: on ne peut jamais l'avoir avec vous
autres hommes. Vous me ferez plaisir, si
vous trouvez Saint Fer***, de me l'amener,
il me débarrassera du soin de le justifier, &
sa présence hâtera leur raccommodement.
Mon Dieu! que les amants sont sots! Bon
jour, Monsieur.

LETTRE VII

DÉ quoi vous excusez-vous, Monsieur,
& de quoi puis-je à présent vous accuser?
Vous êtes devenu sage; il y avoit long-
temps que je le souhaitois, & je n'aurois
plus que des remerciements à vous faire, si
vous ne vous imaginiez pas que votre pro-
cédé a dû me fâcher. Détrompez-vous; ce
n'est pas en cessant de me tourmenter qu'on
peut mériter ma haine; je ne m'attendois
pas à vous voir si raisonnable, & je suis

charmée qu'en vous rendant justice, vous me l'ayez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aie averti mon mari de vos persécutions ; je n'étois pas si près de succomber que j'eusse besoin de ce remède. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait prôtre ; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des soins, & vous avez pris tant de confidants de cette fantaisie, qu'il n'est pas impossible que M. de M*** n'en ait su quelque chose. Vous m'avez encore exposée aux plaisanteries de madame de G***, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, & de n'être pas insensible à votre passion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, sait mieux que moi ce que vous valez ; je crois même qu'elle me regarde comme sa rivale ; & de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi ; il me seroit fâcheux que n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager ; & je crois que votre probité souffriroit de me faire jouer ce personnage. Il est temps que ces bruits finissent ; & puisqu'ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-sérieusement de cesser de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrémité, mais souvenez-vous

que vous m'y avez forcée, & qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.



L E T T R E V I I I.

P UISQUE vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, & veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de parole, & que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer? & s'il est vrai que vous m'ayiez aimée, sera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m'oublier? Il me semble qu'il seroit à propos que nous ne nous vissions pas si souvent, & que vous vous en tinssiez avec moi aux simples déférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on estime. Je ne fais, mais je prévois que notre amitié ne sera pas de longue durée, & où je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas si-bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, pensez-y-bien, affermissiez-vous contre une fantaisie qui trouble votre repos, & qui m'inquiète: songez à ce que je suis. Quand je pourrois vous aimer, pensez-vous que vous en fussiez plus heureux, & que je ne préférasse pas

toujours mon devoir à un caprice qui feroit la honte & le malheur de ma vie ? Je sens que je vous plains ; mais c'est cette même pitié qui doit vous faire perdre toute espérance. Si j'étois disposée à répondre à votre amour, il ne me feroit pas tant de peine. Quand même il seroit vrai que je vous aimasse, votre conduite suffiroit pour me rendre à mon devoir ; & c'est assez que quelqu'un puisse me soupçonner de foiblesse, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoissez pas mon cœur ; il est fier & délicat, & de la façon dont vous pensez, sa possession seroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'est pas un sentiment né malgré vous, qui vous a porté vers moi ; je ne vous ai point vu ces mouvements qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez ; vous avez imaginé que je serois plus propre qu'une autre à vous amuser ; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avoit laissé le cœur vuide ; vous cherchiez à le remplir ; vous m'avez trouvé plus sévère qu'une autre, & vous vous êtes opiniâtré à me poursuivre, parce que c'est un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre sensible. D'ailleurs, de quelque soumission, de quelque respect dont vous vous pariez, je sens que votre amour m'outrage ; vous ne vous êtes sans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en soit, je

DE CRÉBILLON, FILS. 55

consens que vous me voyiez quelquefois : il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon estime ; & si j'ai assez de raison pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas assez peu pour vous refuser une amitié que vous mériterez plus que personne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu ; votre conduite décidera de la mienne.

L E T T R E I X.

HÉ quoi ! mon pauvre comte, vous êtes malade, & malade d'amour ! le cas est singulier ! mes rigueurs vous coûteront la vie ! je ne me croyois pas si redoutable. N'allez pas vous aviser de mourir, cela me donneroit dans la postérité une réputation d'insensible que je ne mérite peut-être pas. Quelque poète chargeroit votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je serois injuriée, & je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces Messieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompense exigez-vous ? Voulez-vous avoir le plaisir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas ? & quelle satisfaction auriez-vous, quand désespérée de votre mort, j'irai sur des roches désertes fatiguer les échos de mes regrets, & me plaindre aux dieux cruels de la perte de Tircis ? Mes larmes ne valent

pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter, & nous avons, nous autres femmes, un caractère si léger, que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions si-tôt un amant vivant que nous ne devons pas nous souvenir long-temps des morts; sans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occasion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas que je ne surpasse en légèreté & en coquetterie. Veuve d'un amant, j'en prendrois d'abord trois autres pour me consoler; en faut-il moins pour me dédommager d'une si fâcheuse perte? Ainsi jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je serois chagrine de votre mort. Vous que je n'aime pas! Que ce mot me paroît dur! Pourquoi cette sévérité? & quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous qu'on aime un peu? Est-il pour cela nécessaire de le penser? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant? Vous me l'avez dit tant de fois, avec tant de grace, si tendrement, quel inconvénient de le répéter, sur-tout dans l'état où vous êtes? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de

tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensois : tomber malade pour m'attendrir ! En vérité, l'idée est rare ! Je ne vous conseillerois pas de vous en servir avec toutes les femmes ; je ne crois pas qu'avec ce stratagème vous fissiez une grande fortune. Il seroit pourtant plaisant que vous l'eussiez fait exprès : pardonnez - moi cette folle idée ; mais, en vérité, je pense si mal des hommes, que je crois qu'il n'y a sortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuser. Mais qu'en pourriez-vous espérer ? Si vous feignez une maladie, & que je le sache ? Un mépris éternel. S'il est vrai que vous soyez malade, un peu de compassion, & le tout parce que vous faites honneur de cette indisposition à ma cruauté. Je vous assure que je vous en tiendrai compte, & que je croirai, si vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je suis sensible, faites-vous des idées gracieuses ; baissez ma lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je ne vous pardonne ; mais songez sur-tout que c'est à l'amour seul à disposer de vous. Adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous desirez, vous ne puissiez rien exiger de plus ! Le pauvre comte !

L E T T R E X.

EN vérité, vous pensez d'une façon bien singulière. Je vous écris la lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foiblesse l'avou le plus sincère que vous puissiez souhaiter, & vous n'êtes pas content. Vous êtes au désespoir de ce que je ris sans cesse; que vous êtes bon de vous en fâcher ! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque chose ? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrois. Que savez-vous si je n'ai pas besoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, & pour me dérober la confusion de vous dire que je vous aime ? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries ; mais quand je mentirois, ne vous est-il pas plus doux d'entendre des mensonges gracieux, que des vérités brusques ? Vous êtes d'un caractère difficile ; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez ; lorsque je vous assure que vous m'avez rendu sensible, vous n'en croyez rien ; quel tempérament prendre ? Enseignez-le moi, je vous promets de m'en servir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le temps où les amants se tuoient pour

se faire regretter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours, mais vous êtes homme de bon sens, & vous savez, aussi-bien que moi, que la plus forte preuve d'amour qu'on puisse donner, est de se tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de se noyer; mais en conscience, l'avez-vous pris pour modele? Je suis charmée au reste de ce qu'on m'a dit de vous: on m'a assuré que toutes les permissions que je vous ai données vous ont presque rendu la santé. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire? Ne vous ai-je pas assez plaint? ou croyez-vous que la nouvelle de votre rétablissement me fût si indifférente? Ah comte! que vous me connoissiez peu! Si vous saviez combien je m'ennuie, combien je vous souhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne savois pas qu'un amant amusât tant. Je suis déçœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire, je vous adore: j'ai tant de distractions, je suis si changée que, si vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inspiré. Il me semble que je ne devrois pas vous dire toutes ces folies; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en feroit hasarder davantage. Pourtant je ne vous promets rien; n'allez pas tirer de ma lettre des conséquences avantageuses. Je vous permets seulement d'y voir que je suis sensible aux malheurs de mes amis, & que de tous ces amis, vous

êtes un de ceux que j'aime le mieux. Quant à mon portrait que vous me demandez..... Comme j'allois achever ma lettre, M. de Saint Fer*** est entré dans ma chambre, & après de longues complaints sur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame, m'a-t-il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grace. Il n'est pas juste, parce que vous avez de beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vue & qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le sauver ? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, & se repose du reste sur votre bon cœur & sur ses services. Voilà de belles fiertés ! quelque jour peut-être vous en aimerez un qui ne le vaudra pas, & Dieu fait les reproches que vous serez obligée de vous faire. Quant à moi je suis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci : vous avez trop d'esprit pour ne pas suivre mon conseil, & ce n'est que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m'oblige à vous le donner. Quelques petites faveurs seulement ; il en est mille d'innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre absence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien sur votre toilette ? vous ne sauriez croire combien il en sera reconnoissant. En achevant ces mots, il l'a pris, & malgré ma colere & les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'ayez actuellement entre les mains. Mon

intention n'a pas été de vous le donner, & je vous fais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer*** chez madame de***. Songez si vous m'aimez, à m'obéir, & ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint Fer*** ?

L E T T R E X I.

JE le savois bien que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois par vos remerciements l'étendue de votre reconnoissance ; mais j'en ferois plus satisfaite, si elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait qui n'existe que dans votre vanité, & dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous. Je vous ai écrit, que Saint Fer*** m'a surpris mon portrait, & vous l'a donné : voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, & les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue. J'avoue que je suis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, & le peu de réflexion que j'ai faite à ce que vous me disiez, & à ce que je vous

écrivais, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimois pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurois fait si j'avois eu pour vous quelque sentiment particulier, & je me suis livrée à des discours que mes actions démentoient, & que mon cœur n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime: que dis-je? n'avez-vous pas dû le croire? Ah! c'est plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer? Ne devois-je pas sentir que mon devoir me le défendoit, & que quelque peu qu'une femme puisse répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop? Quelle seroit donc la cause de ma facilité? Je sais que je ne vous aime pas: seroit-il possible que je m'abusasse? & si je me trompe à mes propres mouvements, pourrois-je espérer de connoître jamais bien les vôtres? Et je vous aimerois, & vous le sauriez! Faisons un commerce que je dois me reprocher, que je me reproche même, quoique mon intention le justifie. Renvoyez-moi mes lettres & ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour: vous me l'aviez promis, ne devois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de parole? Encore un coup, ne m'en parlez plus. Ce n'est pas que je craigne les impressions que vos discours pourroient faire



sur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes,
 & qui séduit tant de femmes, seroit sur moi
 sans effet ; mais après tout , il vaut mieux
 ne s'y point exposer ; & toute femme qui
 se repose trop sur sa vertu , court toujours
 risque de la perdre. Je ne compte pas assez
 sur la mienne pour la mettre à une épreuve
 aussi dangereuse que l'est celle de vous voir ,
 & même de vous entendre. Les soins d'un
 amant nous flattent malgré nous ; & nos ré-
 flexions contribuent plus à nous perdre ,
 qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que
 fais-je , au bout du compte , si la vertu l'em-
 porterait ? Elle n'entre que trop rarement en
 comparaison avec le plaisir. En un mot , je
 ne veux pas combattre : je ne veux plus re-
 cevoir vos lettres , & je ne sais comment ,
 depuis ma dernière résolution , j'ai pu vous
 écrire encore ; mais c'est votre opiniâtreté qui
 m'y force. Je m'imagine vous dire mieux
 dans mes lettres des choses que je vous ex-
 prime trop faiblement , lorsque je vous parle ;
 votre présence ne me laisse pas assez de li-
 berté d'esprit pour vous prier , aussi forte-
 ment que je le dois , de cesser de me tour-
 menter. Ne me forcez point à vous fuir , je
 ne vous cache pas que je souffrirois de ne
 vous plus voir. Quand je ne vous envisage
 que comme ami , je vous vois le plus aimable
 homme du monde. Ce malheureux titre
 d'amant m'empêche de vous trouver tout le
 mérite que vous avez ; je n'ose y faire at-
 tention , & il y a des moments où je sou-

haïte que vous en eussiez moins, ou que vous ne m'aimassiez que comme je le desiré. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en assurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien; mais je vous défends d'être ridicule; & pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BILLET.

JE vais ce soir chez la marquise de L***; dussiez-vous prendre la prière que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y: j'ai résolu de m'y réjouir, & je ne sais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher, peut-être aussi que vous me convenez mieux qu'un autre, & que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aie quelque retour pour vous; car je ne suis pas ingrate; au moins soyez bien déguisé. Votre oncle le commandeur veut venir avec nous, j'ai eu beau lui dire que le bal lui nuirait, qu'il tomberait malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cause: enfin, malgré toutes mes raisons, il a fallu se résoudre à l'emmener. Il m'aime, il est jaloux, il ne dormira pas. Je serois fâchée qu'il vous soupçonnât, & je serois bien aise que sa présence ne m'empêchât

*pas de vous parler. Faites en sorte que personne ne vous reconnoisse , & ne craignez pas que mes yeux se trompent à votre déguisement. Je serai avertie quand vous entrerez ; & comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration , je ne prendrai pas la peine de vous instruire de mon ajustement. Au reste , ne craignez pas les yeux du commandeur , madame de*** , qui s'en est chargée , le privera de sa lorgnette , & pour plus d'une raison , je ne serai pas auprès de lui.*



L E T T R E X I I.

QUE cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! & que ces grands sentiments dont vous faites tant de parade , sont bien moins de votre cœur que de votre esprit ! Je savois déjà qu'elle vous avoit plu , & vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarrassé , vous n'osiez soutenir ses regards , il sembloit qu'ils vous reprochassent quelque crime ; ses yeux attachés sur vous , se mouilloient de temps en temps de larmes , qu'elle s'efforçoit en vain d'arrêter : je l'entendis soupirer & se plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter , vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d'entendre ses repro-

ches. Vous revîntes à moi, mais confus, & quelque gaieté que vous affectassiez, il étoit aisé de juger, par l'embarras de vos discours, du dépit que vous caufoit cette aventure. Vous en avez senti la conséquence, & vous n'avez pas douté que je ne fisse des réflexions peu avantageuses pour vous. Quoi! vous voudriez me tromper? Est-ce de vous que j'ai mérité de l'être? Ai-je recherché vos soins, & vos empressements? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes? Juste ciel! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée? & que ne devois-je pas craindre de votre inconstance, si je venois à vous aimer? Vous l'avez sacrifiée à la fantaisie d'être aimé de moi, ne me sacrifieriez-vous pas pour retourner à elle? Vous me diriez vainement que ce n'est pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puisse justifier votre infidélité? Elle est belle, jeune, elle a de l'esprit, de la naissance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Jusqu'ici, sa conduite ne l'a point mise au rang de ces femmes méprisables qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que son amour pour vous: reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait si votre indiscretion n'eût pas fait éclater sa foiblesse. Pensez-vous, qu'après tant de raisons de vous détester, je voulusse, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains mon cœur, mon honneur, mon repos, & que je pusse me

ser à l'amour que vous me jurez, lorsque tout me prouve que les sentimens que vous m'avez montrés, sont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une passion véritable : vous m'avez offert hier de détruire mes soupçons, vous avez deviné dans mon silence les justes reproches que j'avois à vous faire. Vous seriez-vous avoué coupable, si vous ne l'aviez pas été ; & votre empressement à vous justifier, auroit-il été si grand si vous n'aviez senti votre crime ! Je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paraissez honnête homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déjà fait, des discours qui ne vous rendroient que moins estimable à mes yeux. Je suis difficile à persuader ; je hais le mensonge, je suis pénétrante, & je ne doute pas que tout cela ne vous embarrasse un peu. Ainsi restons-en où nous en sommes. Si pourtant.... Grand dieu ! serois-je assez folle pour souhaiter que vous puissiez vous justifier :



L E T T R E X I I I .

QUE voulez-vous que je vous dise ? Je croyois que vous me trompiez ; j'en étois sûre , & mon cœur , pour le peu que vous avez parlé , empressé à vous justifier , a démenti mes yeux , s'est démenti lui-même , & s'est livré aveuglément à la plus parfaite confiance. Oui , je vous crois digne de mon estime : vous le voulez , j'ai pu m'abuser ; mon trop de délicatesse m'a égarée , je n'ai pas même dû vous soupçonner si légèrement ; mais vous m'êtes assez cher , mon amitié pour vous est assez vive pour s'alarmer aisément : elle est jalouse , déraisonnable , gênante , si vous le voulez ; mais je vous l'ai promis , je serai quelquefois extravagante. Ne soyez pas assez injuste pour m'en haïr : si vous m'aimez , je trouverai mon excuse dans votre cœur. Soyez content , s'il se peut , de l'assurance que je vous donne d'être éternellement votre amie , & laissez-moi goûter le plaisir de vous savoir le mien , puisque je le puis sans remords. Ne cherchons point des malheurs que nous pouvons éviter ; & pendant qu'il nous reste un peu de raison , profitons-en pour vaincre un penchant qui , sans son secours , pourroit devenir condamnable ; qui l'est déjà peut-être. A quelle

fatale situation me réduisez-vous ? Je sens des
 mouvements que je n'ose démêler : je suis
 mes réflexions , je crains d'ouvrir les yeux
 sur moi-même , tout m'entraîne dans un
 abyme affreux ; il m'effraie , & je m'y pré-
 cipite. Je voudrois vous haïr , je sens que
 vous m'outragez , & je ne sais pourquoi je
 ne trouve point de colere contre vous. Il y
 a des temps où je vous hais de ce que vous
 m'aimez , il y en a d'autres où je vous haï-
 rois bien davantage si vous ne m'aimiez pas.
 Tout me dit que je ne dois pas vous aimer ,
 mais vous me dites le contraire , & j'ai honte
 de me trouver si foible contre vous. Je vou-
 drois vainement me déguiser mon désordre ,
 tout me le rend présent , tout me le fait sen-
 tir : mon inquiétude quand je ne vous vois
 pas , ma joie lorsque je vous retrouve , votre
 idée qui me poursuit sans cesse , les projets
 honteux que je forme , étouffés quelquefois ,
 & revenant toujours avec plus d'empire. Ah !
 juste ciel ! comment fuir , lorsque mes lar-
 mes , mes soupirs , jusqu'à mes efforts mêmes ,
 tout irrite une passion malheureuse ? Ne de-
 vroit-ce pas être assez pour ne point achever
 le crime , que de se sentir criminelle ? Est-il
 rien de plus affreux que de se combattre sans
 cesse , sans pouvoir jamais se vaincre ? Le
 devoir est-il donc si foible contre l'amour ?
 Malheureuse que je suis ! Ose-je bien me
 flatter encore d'un reste de vertu , en ai-je
 assez pour vous fuir , en ai-je même assez
 pour souhaiter d'en avoir ? Ne croyez

cependant pas que je vous aime , je ne me suis pas encore oubliée jusqu'à ce point ; mais je ne répondrois pas de moi si je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux , je puis vous le faire sans crime , puisque je vous annonce en même temps qu'il faut nous séparer pour jamais. J'aurois dû sans doute prendre plutôt ce parti ; mais j'ai trop compté sur moi-même , & je ne vous ai pas imposé assez de silence ; c'est une leçon pour l'avenir. Je sais qu'il y a des moments de foiblesse , & je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. Je vais chercher loin de vous un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier , j'y dois faire tous mes efforts , ne cherchez pas à me revoir , vous ne me coûtez déjà que trop de soupirs. Que fais-je même si , après vous avoir vu , je pourrois accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours , moi qui commence à m'alarmer lorsque je suis un jour sans vous voir. Que ne puis-je vous aimer sans honte ! vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité , & je n'aurois pas à rougir de mes sentiments ; mais telle est ma situation , que j'ai même à vous reprocher la pitié que je vous donne. La pitié ! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvements qui m'agitent ? Vous-même , croiriez-vous que ce ne soit que de la pitié ? Seroit-il possible que mon cœur fût si tourmenté pour aussi peu de chose ? Je vais prier mon mari de me

DE CRÉBILLON, FILS. 71

permettre d'aller à la campagne, passer des jours que votre absence rendra tristes & languissants ; mais quoi qu'il en puisse arriver, c'est l'unique moyen de sauver ma vertu, & je ne saurois l'acheter trop chèrement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous dise, & que puis-je vous dire, qui n'intéresse mon honneur ? Ne cherchons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendre l'un l'autre ; tâchez de m'oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais ; mais du moins vous ne serez pas témoin de ma foiblesse. Adieu... Je viens de relire votre lettre, & il me semble que je ne puis, pour la dernière fois, vous refuser un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du...., peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d'incertitude & de douleur où vous ne pourriez me voir sans pitié.

LETTRE XIV.

QUE l'amour nous rend tous deux malheureux ! J'ai encore, avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause ; d'autant plus à plaindre, qu'il ne m'est pas permis de vous consoler, & que je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous revoir ! Est-ce donc

ainsi que j'ai triomphé? Nous nous étions jurés de ne nous revoir jamais. Hélas! devois-je compter sur des serments, que vos transports & mes larmes démentoient à tout moment? Pouvions-nous dire mieux que nous nous aimerions toujours! Pourquoi avez-vous retardé mon départ? que ne me laissiez-vous m'affermir dans mon devoir! Je vous aurois peut-être oublié; mon intérêt, mon honneur le veulent, & quelques soupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une passion que votre vue & vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l'état où je suis. Si vous m'aimez, respectez-le; ne me revoyez plus: que mon exemple vous serve à détruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seroient inséparables de notre commerce; la perte de ma réputation, celle de l'estime de mon mari: peut-être pis encore. Quelque épurés que soient nos sentiments; car je veux bien croire que les vôtres sont conformes aux miens, croyez-vous qu'on leur rende justice, & qu'on ne saisisse pas, avec malignité, l'occasion de me perdre dans le monde? Votre mérite même serviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié. Les plus décriées seroient les premières à blâmer ma conduite; & je n'ai pas, comme elles, le front de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me

délivrer

délivrer de tant de craintes', est de m'éloigner de vous; tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoie encore! dois-je m'y exposer? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier? Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quitte? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là-dessus; je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je serai à midi chez madame de***; que de larmes cette journée me coûte!



L E T T R E X V.

QUEL aveu exigez-vous, & que fait, à votre bonheur, ce mot que vous demandez tant? Laissez-moi la satisfaction de croire que vous n'avez pas lu absolument au fond de mon cœur; laissez-moi un secret que je me réserve, je ne vous le cacherai pas longtemps, & mes actions sauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus? Je reste, & je ne veux plus votre départ; répondriez-vous si-bien à mes yeux si vous n'entendiez pas leur langage? Ah! plutôt à Dieu que vous doutassiez autant de ma tendresse que vous en doutez peu!

Vous ne m'en aimeriez que mieux, peut-être même que l'aveu que je vous en ferois m'enleveroit votre cœur, & que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice, mais jugez de mon amour par ma défiance; je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même, & vous plus que tout le monde ensemble: mon mari m'inquiete; les remords m'assiègent, & mon cœur est aussi troublé que le vôtre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que, soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes desirs qu'à vous; d'autant plus malheureuses que nous avons à combattre vos poursuites & notre foiblesse. Que les réflexions que je fais différent de celles que je faisois il y a deux jours! Que je suis loin de ma raison! Etoit-il possible après tout qu'elle pût long-temps tenir contre vous; & n'est-ce pas une folie que d'en regretter la perte? Vous êtes ami de mon mari, ménagez-le: il n'est pas jaloux, mais il est vain, & s'il se croyoit offensé, il se porteroit à toutes les extrémités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit, en pareil cas, être capable. Songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler: il est aisé d'y

réussir. Occupé ailleurs, la froideur pour moi, & l'attention qu'il donne à ses amours, lui fermeront les yeux sur les nôtres; s'il se peut encore, n'exposons pas au grand jour les mouvements de notre cœur. Je vais, pour votre satisfaction, & pour notre sûreté, me dérober au tumulte dont j'avois autrefois besoin pour dissiper mes chagrins: vous me ferez tout, mon cher Comte, jouissons seuls de nous-mêmes; l'amour remplira tous nos moments; faisons en sorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre lettre m'apprend que vous avez pensé à moi: j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire; c'est ainsi que je m'occupe, lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon temps? Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le dire.

B I L L E T.

COMMENT vous portez-vous de la fête d'hier? Le duc de..... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs? n'est-il pas l'homme du monde le plus galant & le plus magnifique? & aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait? On a rendu justice à votre mérite; on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité..... en un mot, une figure adorable. Et qui étoit-ce? La plus belle femme de l'assemblée! la du-

chesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, & dont peut-être actuellement vous lisez une lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine, & je ne doute pas qu'en peu de temps vous n'avanciez beaucoup vos affaires; mais sera-ce aussi promptement que moi qui ai dans ce moment le duc au chevet de mon lit?



L E T T R E X V I.

IL est certain que vous avez tout l'esprit du monde; que vous écrivez tendrement; que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable; vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il est possible d'aimer, je ne pense qu'à vous, sans vous enfin, je n'ai point de plaisirs; mais il n'en est pour moi que d'une espèce, & , à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paroisse extraordinaire; mais soit que les romans m'aient gâté l'esprit sur cet article, soit que j'aie reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer, soit une chose si essentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre esprit pourroit trouver de plus fort pour me persuader. J'ai essayé de me convaincre; je me suis représenté tous vos charmes, les

maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, & je n'y ai rien gagné; jugez, par l'inutilité de mes efforts, quel seroit le succès des vôtres. Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous; mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre cœur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes, avec vos desirs! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait désirer? Je fais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse; mais je sens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'estimer? Ce bonheur imaginaire, après lequel vous soupirez tant aujourd'hui, n'a rien d'aussi charmant que vous pourriez vous l'imaginer. Peut-être seroit-il la fin du nôtre: l'amour languit dans les plaisirs, & quand les desirs ne sont pas de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici, notre amour n'a été que sentiment, & nous devons nous savoir d'autant plus de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne suis-je pas bien folle de vous parler raison! ne me suffit-

il pas de réprimer vos desirs, & devois-je me fâcher d'une proposition que l'usage autorise, & qui est rarement rebutée ? Mais, je vous l'ai dit, je suis une femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas ; & quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je serois persuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire ; mais je vous aime trop pour vouloir si-tôt vous perdre ; & ma résistance sur cet article, doit vous servir de preuve de la solidité de mon attachement : d'ailleurs, si je vous rendois heureux, je perdroid le plaisir que votre impatience me donne, & je ne crois pas en vérité que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'est en vain que vous m'assurez que les faveurs sont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette espece de nourriture : donnez-moi les noms d'ingrate & de cruelle, épuisez dans votre chagrin tous les regrets des héros maltraités, il n'en sera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte ; une autre se seroit mise en colere de s'entendre demander une si belle preuve d'amour ; mais je ne suis pas assez prude pour cela, & je crois qu'en pareil cas, les femmes ne se brouillent que pour mettre tout sur le compte du raccommodement. A Dieu ne plaise que je sois ni si mutine ni si dupe ! Nous souperons ce

soir tête-à-tête ; je ne prends point, comme vous voyez, de précautions contre vous ; mais je me connois, & je suis sûre d'accorder toujours mon amour & ma vertu : oui, toujours.



L E T T R E X V I I.

EN un mot, Monsieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en sera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop pesantes, & je suis lasse, moi, de voir mon esclave vouloir me donner la loi. Est-ce m'aimer véritablement que d'exiger de moi mon déshonneur ? Perfide que vous êtes ! Que vous me rendriez malheureuse si vous jouissiez de ma foiblesse ! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s'opposeroit pas à vos desirs, je pusse fermer les yeux sur les malheurs qui suivroient une pareille démarche ? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie par vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrois le maître succéder à l'amant ; & loin que vous m'en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la foiblesse de l'avoir satisfait ; je verrois disparaître avec lui l'estime & la considération : je

ne devrois plus vos soins qu'à votre générosité ; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrais en effet. Heureuse encore si je n'étois sacrifiée qu'à une rivale, & que le bruit de ma honte ne se répandît pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des amants qui leur disoient ce que vous me dites ? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains ? & tous les serments qu'ils leur ont fait, les ont-ils garanties de leur infidélité ? Tant d'exemples me font trembler, & je mériterois d'en servir moi-même si je n'en profitois pas. Peut-être serois-je plus heureuse que je ne le crois ; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui feroit votre supplice & le mien ? Je vous crois une discrétion parfaite ; mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du public, mais qui me sauveroit de mes remords ? Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exempte ? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuses : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvements du cœur ne sont pas soumis à la réflexion ; mais il dépend de moi d'être vertueuse, & l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que

vous me tourmentez : ne devriez-vous pas , content de mon amour , ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner ? Vous ne serez pas sûr de mon cœur , si je ne m'abandonne pas à vos desirs. Ah ! si vous ne l'étiez point , vous ne seriez pas si prompt à m'offenser. N'abusez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je sens que , malgré ma colere , vous m'êtes plus cher que je ne voudrois ; mais ne doutez pas , quelque tourment que me causât une rupture avec vous , que je ne vous sacrifiasse à ma gloire ; hors ce qui peut l'intéresser , il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis attachée. Adieu , mon cher Comte , je vous fais bien des reproches , mais si je ne vous aimois tendrement , je ne serois pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui ? Je passerai toute la journée chez madame de ***. Je sais que pour faire ma paix avec vous , il m'en coûtera quelques bagatelles , mais c'est encore regagner votre cœur à peu de frais , & tant que vous n'exigerez què cela..... Adieu , j'entends le marquis , & je ne fais s'il seroit d'assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

BILLET.

Vous avez, j'en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, & les discours du baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaisir. Je vous ai bien fait souffrir hier; mais ne l'avez-vous pas mérité? Pourquoi cet air grondeur, & cette affectation de ne me parler que froidement? Vous vouliez me rendre jalouse, & je vous ai désespéré. Vous ne disiez à madame de *** que vous l'aimiez que pour me tourmenter, & moi avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'ame que vous ne m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. Peus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amusant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits maneges d'amour, les femmes en savent là-dessus plus que vous, & j'ai précisément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal-à-propos.



L E T T R E X V I I I.

JE pardonne tout aux rivales quand elles ne sont point aimées ; mais je ne vous pardonne point à vous , qui ne devez point douter de ma passion , de vous laisser troubler la raison par les discours d'une vieille jalouse. En ai-je cru votre oncle le commandeur , lorsqu'il m'a dit que vous étiez indiscret , petit-maître , homme à bonnes fortunes , & cent mille autres choses encore de cette force-là , dont il vous chargeoit ? N'aurois-je pas été injuste de vous juger sur un rapport aussi intéressé ? Mon amour s'en est-il démenti ? En ai-je voulu même croire mes yeux ? Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple ? On vous dit que je vous trompe , & votre esprit reçoit avec plaisir une impression qui m'est si désavantageuse. Si vous m'aimiez , le croiriez-vous ? Vous caché-je mes démarches ? En fais-je aucune sans votre aveu , & vos ordres ne reglent-ils pas ma conduite ? M'offensez-vous assez pour croire que j'en aie besoin , & pensez-vous que mon amour ne m'instruise pas assez sur ce qui peut vous plaire ? Se pourroit-il que vous ne vous crussiez pas aimé ? Plût à Dieu que vous pussiez lire dans le fond de mon cœur ! mais vous ne seriez pas en état de me

rendre ce qu'il sent pour vous, tant d'amour vous gêneroit, votre insensibilité naturelle en feroit trop émue. Ah ! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma tendresse ; vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aie pas sacrifiés ? Ai-je craint, en le faisant, d'attirer sur moi les regards du public ? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour ? Vous avez exigé que je ne sortisse pas si souvent, je ne sors plus. Je n'ai pas voulu examiner si vous aviez droit de me prescrire des loix ; contente de renfermer en vous tous mes plaisirs, votre présence me suffit, & je me plaindrois de moi-même, si j'avois senti que ce sacrifice m'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre : la simplicité de mes discours vous dégoûte ; je vous dis sans cesse que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, & mes yeux, esclaves de mes sentiments, ne regardent jamais que vous. Je vous vois souffrir avec peine mes empressements ; ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'est plus à moi, votre assiduité diminue, & vous ne me voyez encore de temps en temps que pour me faire sentir plus douloureusement tous les tourments que me cause votre ab-

fence. En vain vous vous efforcez quelque-fois à me cacher votre refroidissement, il perce au travers de tous les soins que vous vous donnez pour vous contraindre ; ou plutôt c'est cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'est plus qu'artifice. J'en crois aussi mes mouvements secrets : avec un mot vous me persuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, & ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choses désobligeantes. Venez ce soir, je serois bien aise d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup ; quelque irritée que je doive être de vos soupçons, je ne puis vous dire assez combien je vous aime.

L E T T R E X I X.

JE ne vous ai pas vu hier, mon cher Comte ; mais il n'a pas dépendu de moi de me soustraire aux volontés de mon mari, & quelle que fût ma répugnance pour la partie qu'il me proposoit, trop de résistance auroit pu lui être suspecte, & notre bonheur dépend de sa sécurité. Nous fûmes donc hier chez sa mere. Quelle compagnie ! Je n'avois pas besoin de mauvaise humeur pour la trouver

insupportable. Tout y étoit d'une impudence & d'une fatuité difficiles à imaginer. Le fade marquis de ***, moitié malade, moitié amoureux, la grande mouche au front, & le teint blafard, marmotant un air d'opéra, regardoit languissamment la prude madame de H***, qui, d'un air dévot & contrit, soupiroit sensuellement pour le chevalier de N***, qui dans le même temps disoit des fadeurs respectueuses à la fille de la bigote. Madame *** & mademoiselle *** couchées sur un canapé, s'occupaient à dire autant de mal des hommes que les hommes en pensent d'elles. Mon mari, penché nonchalamment, demandoit, de la manière la plus modeste, à la douceuse madame de G***, les choses du monde qui le font le moins. La précieuse L***, faute d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque chose, s'amusoit à vanter un auteur dont le triste conseiller P*** lui contestoit le mérite; de R*** faisoit, avec une admirable facilité, des vers exécrables. Ma mere & celle de mon mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient sur les miséricordes de Dieu. Les autres jouoient: moi, j'étois spectatrice, & je vous assure que je ne jouois pas le plus mauvais rôle. J'avois le plaisir de sentir, en considérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimois, & que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flattée de ce qu'ils vous étoient si inférieurs. Que je vous aimois dans ce mo-

ment-là ! En vérité , je suis d'un babil bien extraordinaire ! Je voulois vous écrire pour savoir seulement si vous n'étiez pas fâché contre moi , pour vous prier de m'aimer toujours , & il me semble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y suppléer. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur aimante , & je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous dise bien. Ce n'est pourtant point par caprice , mais je ne me trouve pas jolie ; l'ennui m'a enlaidie considérablement , & je ne puis me résoudre à croire que dans cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai , avec ce chagrin , un mal de tête prodigieux , & toutes ces choses jointes ensemble , me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime , passer toute la journée avec un mari , que de raisons pour être triste ! Voir des prudes , des marquis contant sornettes ; avoir par dessus tout cela un amant importun , qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos , ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse ? je vois tant de femmes qui se lassent à la fin , & qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt ! Comment être tranquille ? Ah ! si . . . Adieu , je vous écrirais jusqu'à demain , si je n'entendois pas venir la prude madame de *** : que je les trouve laides , ces femmes si vertueuses ! Aurois-je envie de ne l'être plus ?

L E T T R E X X.

JE vois vos soupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette sécurité où je vous ai vu plongé tant de temps. Quelque injustice que vous me fassiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin est la première preuve d'amour que vous m'avez donnée, & je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juste, quand vous avez deviné que votre ami le marquis de C*** m'aimoit; mais vous vous êtes trompé lorsque vous avez cru que je répondois à ses soins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches; je ne devois pas vous cacher sa passion, & du premier moment qu'il a osé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi; mais c'est vous qui me l'avez amené, cet homme: il étoit, disiez-vous, votre ami intime, je l'ai reçu parce que vous le vouliez; vous savez mon aversion pour les nouvelles connoissances. Pouvois-je présumer qu'il deviendrait amoureux de moi? & quand il l'est devenu, pouvois-je, emporté comme vous êtes, vous faire une pareille confiance? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter sa passion, & de lui ôter toute espérance, que de vous exposer & de m'exposer moi-même à une aventure

disgracieuse, & toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puisse tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu si les tourmens que cet homme me cause ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé pour l'obliger à finir ses poursuites; c'est un détail inutile pour vous. D'ailleurs, vous ne m'en croiriez pas; & il suffit que vous m'avez rendue sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la manière dont vous pensez de moi: cette idée me donneroit de l'aigreur, & pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, & ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des visites que je détestois. Si vous voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaisoit; vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez forcée à le recevoir, & pour toute réponse à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuse. Pouvez-vous penser cependant que j'eusse souffert si long-temps ses discours, si votre indiscretion ne m'avoit pas contrainte à le ménager? Il me dit hier une chose qui me fit trembler; il fait que je vous aime, il fait des circonstances que vous seul pouvez lui avoir apprises. Heureuse encore de ne vous avoir pas donné matière à lui en raconter davantage, & de ne pas voir mon honneur

& mon repos entre les mains d'un scélérat assez perfide pour avoir trahi son ami. Je viens d'ordonner que ma maison lui fût fermée ; & pour l'éviter , j'y resterai , s'il le faut , toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pousse à bout , & que faisant succéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi , il ne me noircisse dans le monde , & même auprès de mon mari. Mais si , malgré mes prières , vous voulez vous venger , attendez pour le faire un motif légitime , & ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de saison. Ce n'est qu'à ce prix que je puis vous conserver mon cœur , & vous pardonner de m'avoir mise dans la plus cruelle situation où je me sois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit & toutes mes craintes ; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement : je vois déjà votre perte assurée pour moi ; mais si vous m'aviez aimée , ingrat , vous ne m'auriez pas exposée , par votre indiscretion , au désespoir de vous voir risquer vos jours , ou s'ils sont conservés , à la douleur de n'oser plus vous revoir sans confirmer mon amour & ma honte.



L E T T R E X X I.

SAINT-FER *** venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C***, & j'étois dans la dernière inquiétude lorsque votre lettre est arrivée. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre ? Seriez-vous blessé ? Ou si vous ne l'êtes pas, que craignez-vous ? Pourquoi vous dérober à mes yeux ? Ne vous soucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raisons pour redouter de me voir ? Vous ne devez point vous cacher ; la brutalité de votre ennemi vous disculpe, met ma gloire à couvert, & votre personne en sûreté. Mais que dis-je ! vous n'êtes caché que pour moi ; je suis la seule que vous ne daignerez pas voir ; tout de moi vous embarrasse, vous supportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos soins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, & malgré vos mépris, je sens qu'il ne vous refusera jamais que ces mouvements d'aversion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les discours de Saint-Fer *** , vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous-

même, il me semble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez insulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modestement votre avantage, si vous n'aviez pas cru que c'étoit me braver que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire ? Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je sacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fournissoit-elle pas un prétexte spécieux ? Si je ne vous avois point aimé, aurois-je craint votre courroux, & le mépris que vous auriez conçu pour moi ? Ah ! Comte, vous savez mal aimer ; & mon cœur, plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la crainte ne peut rien sur l'amour, & que loin que la négligence & la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les amants la froideur & les dégoûts, & qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur désunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d'avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il. Vous me perdrez, & vos larmes & vos remords ne vous rendront pas un cœur dont vous ne connoîtrez le prix que lorsque vous n'en serez plus possesseur. Songez-y, il est temps encore d'empêcher que je ne m'aigrisse davantage ; je vous offre un

pardon que je puis encore vous accorder , mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas , en commençant cette lettre , la finir si désagréablement pour vous & pour moi. Mais si vous étiez aussi las d'essuyer des reproches que je le suis de vous en faire , nous serions bientôt d'accord sur l'amour ou sur l'indifférence.



L E T T R E X X I I .

HIER le chagrin de mon mari me mettoit en peine ; je craignois que vous n'en fussiez l'objet , & qu'il ne trouvât à redire à des affiduités qui ne sont déjà remarquées que par trop de personnes. Son procédé me rassure , & il faut , puisqu'il vous choisit pour confident , que vous ne lui soyez pas suspect. J'aurois parié presque , à voir son inquiétude , qu'une nouvelle passion l'agitoit , car il ne m'appartient pas d'être le but de ses réflexions , de quelque façon que ce puisse être. C'est donc de votre cousine qu'il est amoureux , & c'est vous qu'il charge du soin de faire valoir ses soupirs. Il faut , pour être si timide , qu'il soit bien cruellement blessé. C'est sans doute pour réserver à votre cousine le plaisir de faire ses avances. Elle n'est pas si cruelle que l'on doit tant craindre de lui dire qu'on l'aime , & la passion

du marquis est de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer ; & je ne répondrois pas de son amour , si on le laissoit trois jours aux petits soins. Avertissez-en votre cousine , afin qu'elle s'arrange là-dessus. Mais que deviendra le pauvre petit D*** , que deviendra R*** , enfin que deviendra toute la cour ? Que de malheureux ! Il n'y aura pas moyen de les garder tous ! Le marquis est pour les rivaux d'une incommodité sans égale , sur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de se refuser une semaine le plaisir d'être perfide ? il voudra être aimé sans partage , au moins ce temps-là. Mais , quoi qu'il en puisse arriver , servez mon mari. Peignez à votre cousine le feu qui le consume. Présentez-lui le funeste tableau d'un homme qui , depuis deux jours , est plongé dans une tristesse mortelle. Dites-lui qu'il est de conséquence de ne le pas laisser gémir long-temps , & que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui envisager la perte du temps. Vantez les bonnes qualités du marquis , & passez légèrement sur sa confiance , de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ses amants au désespoir , les uns s'exaltant dans leurs terres , les autres cherchant en vain des remèdes contre son changement , & réduits , au milieu d'un autre amour , à souhaiter encore son cœur , tout perfide qu'il est. Appuyez , d'un autre côté , sur la reconnaissance de mon mari. Faites-lui valoir les empressements d'un nouvel amant. Comptez

tous les moments de la journée , & dites-lui que le marquis ne lui laissera pas un à regretter. N'oubliez rien , en un mot , de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous presse de vous charger de cette négociation ; mais sérieusement parlant , je crains tout de l'oïiveté de mon mari. Il n'est jamais amoureux de moi que quand il ne sait que faire. C'est à vous , puisque vous m'aimez , à prévenir les chagrins que son retour pour moi pourroit vous donner. Je ne fais s'il me sied bien de vous le dire ; je ne fais même si vous ne souhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux , parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir si souvent , ou que vous seriez bien aise de devoir à la contrainte dans laquelle il me tiendrait , ce que jusqu'ici mon amour vous a refusé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaisie , mais ce sentiment-là n'est point délicat ; & si cela arrivoit par cette voie , ce seroit lui , & non pas moi , qu'il en faudroit remercier. Adieu , Comte , je ne fais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui ; je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choses du monde ; je me suis exagéré mes rigueurs , j'ai même été jusqu'à craindre que vous n'en mourussiez de désespoir ; en un mot , j'étois un peu folle ; quel dommage que... Bon jour.

BILLET.

JE ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me proposez me paroît un peu trop dangereux. Je ne suis point observée, mais si je prenois moins de précautions, je risquerois sans doute de l'être. Ne nous mettons point au hasard de perdre, par un instant de folie, la liberté qu'une longue circonspection nous a acquise. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi; je me souviens des marques de foiblesse que je vous donnai hier, & peut-être vous les voudriez mettre à profit: toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce soir chez moi, vous m'y trouverez; cependant je n'y serai point seule: je vous aime, & je craindrois d'employer plus de temps à vous le prouver qu'à vous le dire.



L E T T R E X X I I I.

NON pas, s'il vous plaît, monsieur le Comte; ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodeurs: encore un, je ne répondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude, que pour me rendre plus sensible encore que je ne suis. C'est un moyen admirable pour se faire aimer. Je sens, au travers

travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaisirs du cœur, & les tendres épanchements, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne sais comment vous dire cela; mais je suis sûre que vous m'entendez mieux que je ne m'exprime. Je ne saurois m'empêcher de rire quand je pense à vos emportements & à ma résistance. Elle doit vous prouver que j'en veux absolument rester où nous en sommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti; elles auroient pu se vanter de ne s'être rendues que par lassitude, & c'est toujours autant de pris sur les reproches qu'on peut avoir à se faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occasion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Savez-vous bien que je ne fais plus que penser de Lucrece? Encore avoit-elle un avantage sur moi: elle n'aimoit pas Tarquin; mais, moi qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir opposé à vos prières, à vos larmes, à vos caresses tant de fermeté, c'est un effort qui surpasse le sien. Je vous pardonne vos extravagances, mais désormais laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, & qu'elle ne brille jamais mieux que lorsqu'on l'attaque, ne l'exposez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes sont journalières: j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur détestable, & j'étois déjà couchée lorsque mon mari, tout essoufflé, tout borbé, tout

hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement fatigué; après il me trouva jolie; & lui, qui avec moi ne s'avisé jamais de rien, s'avisé de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua plutôt en amant qu'en mari ses amoureuses intentions, & je ne fais pas ce qui en seroit arrivé, si je ne l'avois pas prié brusquement de s'en aller chez lui, & de me laisser reposer. J'étois si lasse, si rebutée des hommes que je l'aurois battu, s'il eût persisté dans son dessein. Çauroit été effectivement un caprice singulier de donner à mon mari ce que je venois de refuser à mon amant. Adieu, venez dîner avec nous; mais songez à vous observer. Le marquis me croit la moins sensible de toutes les femmes, & c'est sur cette idée qu'il s'est faite qu'il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas déromper; lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté; & qui fait après tout si je serai toujours disposée à en user comme de celle d'hier? Je le sens; sa présence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari seroit trop heureux, s'il pouvoit faire oublier à sa femme qu'il est au monde.



L E T T R E XXIV.

IL est vrai, je suis jalouse, & l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes soupçons, n'a servi qu'à les augmenter. Vous avez encore osé me présenter ma rivale. La cruelle qu'elle est ! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié. Avec quel art elle m'a parlé de vous ! Je n'avois pas seulement l'esprit de m'en défier ; je jouissois de la douceur extrême de vous entendre louer, & je croyois qu'elle me félicitoit tacitement sur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes répoules qu'à s'affermir dans le sien. Que je la hais de cet artifice ! Que je vous hais vous-même, perfide, & que mon cœur, en vous détestant, se venge bien de l'amour qu'il eut pour vous & de sa crédulité ! Peut-être serois-je encore dans mon erreur, si vos yeux ne m'eussent tout appris. Vous m'estimez si peu que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma passion, je ne verrai pas ce qu'il la blesse si vivement. L'amour est toujours clair-voyant quand il est au point que je sens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchissant avec plaisir sur tout ce qui me prouvoit votre tendresse ; comment avez-vous pu penser que je ne m'apercevrais pas de votre négligence & de vos mépris ?

Sera-ce en m'accusant de bizarrerie que vous dissiperez mes soupçons ? Pouvez-vous me nier que vous n'avez point passé avec elle les deux jours que vous m'avez refusés ? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous sembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous justifier. Vous aviez honte de dire à une autre que vous craigniez d'aimer toujours vainement ; vous fîtes entrer dans vos justifications la comparaison d'elle à moi. Vous soupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyiez infidèle, & vous lui rendiez en secret tous les charmes que votre bouche traîtresse vouloit lui dérober. Mais quand il seroit vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, pensez-vous que j'en fusse plus persuadée de votre indifférence pour elle, & votre caprice ne suffiroit-il pas pour me faire tout appréhender ? Je vous l'ai dit cent fois, je crains tout. J'aurois tous les agréments que vous m'avez donnés, je serois seule avec vous dans tout l'univers, que je ne serois pas encore rassurée sur votre inconstance. Vous souvient-il de ce jour où je pensai vous perdre sur quelques agaceries que vous fit la princesse de *** , & que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avoit pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revintes à moi que lorsque vous eûtes perdu toute espérance de lui plaire. Trop heureuse encore de n'ayoir pas été instruite de toutes

DE CRÉBILLON, FILS. 101

les perfidies que vous m'avez faites. Mais sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie qui vous animoit, quand vous jouiez hier, n'étoit que pour moi. Rappelez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés & contraints, ces soupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaisir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte; un regard, un geste prouve plus en certaines occasions que les discours les plus étudiés. D'ailleurs ce seroit pour vous une excuse frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonspect, & quelque peine que j'eusse à contraindre vos empressements, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat! je ne puis me le rappeler sans frémir. Adieu.

Je suis honteuse d'avoir perdu tant de temps à me plaindre; ne me voyez plus, renvoyez-moi mes lettres & mon portrait; il ne vous feroit point de garder ces marques de ma foiblesse, & vous n'avez pas de raison pour vous opposer à ce que je desirer. Laissez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foiblesse, & si je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me sauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

L E T T R E X X V.

NON, Monsieur, je ne vous verrai pas, vos efforts sont superflus, & vous m'êtes à présent trop indifférent pour vouloir de vous aucune justification. La crainte où vous êtes que je ne vous-haïsse, est mal fondée, je ne vous hais pas; mais je ne vous aime plus: rassurez-vous, on ne hait en pareil cas qu'autant qu'on aime bien; & pour que vous n'en puissiez pas douter, trouvez bon que je vous assure ici de mon indifférence. Vous ferez là-dessus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne suis que trop bien vengée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. Il est douloureux d'aimer seul, & aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé? Je ne vous dis rien sur votre changement, il est l'effet de votre caprice; & comme vous aimiez, il y a quelques jours, madame de ***, il se peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur que vous me redemandez, il n'est plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il soit à vous. Il sera plus avantageux pour vous que les choses restent entre nous dans l'état où elles sont: si je renouois avec vous, ce ne seroit que pour avoir le plaisir de vous tromper à mon tour; mais ce plaisir-là est indi-

DE CRÉBILLON, FILS. TOJ
gne de moi. Je ne vous aime plus. Il est fâ-
cheux pour votre vanité de voir ces tristes
mots tracés de la main qui vous a tant de fois
écrit le contraire ; mais il n'est pas étonnant
que je suive votre exemple ; je serois morte
de douleur si mon inconstance ne m'avoit
pas mise hors d'état de sentir la vôtre. Ainsi,
épargnez-vous des démarches qui , loin de
vous rendre mon estime , vous avilissent en-
core à mes yeux. Vous me défiez dans votre
lettre de vous prouver que vous aimiez
madame de *** ; cela ne me touche point
assez pour le faire. Aimez-là , j'y consens ,
mais que ce soit d'une façon bien tendre ;
épargnez-lui les tourments que vous m'avez
causés. S'il se peut , rendez-vous digne de
posséder une aussi aimable conquête , ou si
vous n'avez plus de ses rigueurs à craindre ,
songez à vous conserver des bontés si peu
communes. Vous partez , dites-vous , si vous
me trouvez inflexible. En cas que cela
arrive , prospérité & bon voyage.





LETTRE XXVI.

QUELLE est donc la puissance de l'amour! Je vous fais coupable & je vous pardonne. Mais qu'il est difficile de haïr ce que l'on aime, & qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidèle, quand on a eu tant de raisons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur, puisse la possession vous rendre assez heureux pour vous fixer! & puissiez-vous m'aimer assez pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me suis trompée quand je vous ai cru prévenu pour une autre, & il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter, mais exempte de caprices, je ne le suis pas de soupçons; mon amour s'alarme de tout, un regard jeté sur une autre, me fait penser mille choses extravagantes, j'envisage dans le moment votre perte; & l'idée de n'être plus aimée de vous, est une idée que je ne saurois soutenir. Et vous croyez que mon amour est refroidi! Si je ne vous aimois avec fureur, prendrois-je garde à vos actions! Hélas! il en est qui vous paroissent innocentes, & qui me mettent au désespoir. Que ne pensez-vous de même? Pourquoi, toujours occupée du

soin de vous plaire, ne trouvé-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me faire mourir de douleur? Aviez-vous besoin de réchauffer dans mon cœur des sentiments que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, & si vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre des discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder? Seriez-vous assez maître de votre cœur pour jouer un pareil personnage! Ah! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidèle que perfide. Mais qui m'assure que vous n'ayiez pas eu envie de changer? Vous me dites que non, devrait-ce être assez pour me le faire croire? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant sans cesse, mon cœur frappé dement en secret vos serments & ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, & j'ai trop de peine à vous justifier, pour que vous n'ayiez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir & votre douleur sincères; mais le souvenir du passé, & la crainte de l'avenir, me glacent sur le présent. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire

de me trouver si différente de ce que j'étois; je sens que j'ai perdu de ce trouble & de ces desirs que je me plaisois à entretenir; sur lesquels même je n'avois pas besoin de réflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard, peut-être je ne vous aimerois plus. Que l'aveu sincere que je vous fais, vous fasse connoître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse si votre ame insensible pouvoit se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir madame de ***, examinez si cela vous coûte, & songez à ne me pas laisser penser qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu.

Mon mari, comme j'achevois ma lettre, est entré dans mon cabinet, & occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il alloit à Versailles, il m'a demandé pourquoi je ne vous voyois plus, & me voyant interdite à sa demande: Madame, m'a-t-il dit, d'un air très-sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, & il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisiez de répandre les effets de votre bisarrerie; le comte en est un que j'estime, & vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander: ce n'est pas qu'il soit coupable,

mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, & pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte qu'en revenant je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés? Lui-même, a-t-il repris; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystere. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien, soyez sûre que, pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous fais bon gré de vous être servi de son intercession pour vous raccommoder avec moi: le fait est rare. Mais si je ne vous avois pas aimé, sa recommandation auroit été assez inutile. Je meurs de rire de son zèle, mais ne conviendrez-vous pas que c'est dommage de le tromper?





L E T T R E X X V I I.

Vous m'accusez d'être indifférente, & vous ne concevez pas comment, au milieu de vos transports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçue quelque temps; mais ce qui me fâche, c'est que je commence à ne le plus concevoir. Vous inférez de mon insensibilité prétendue, que votre passion est plus forte que la mienne, vous vous répandez en reproches, & ne connoissant en amour d'autres plaisirs que ceux que les sens y attachent, vous traitez de chimere & d'illusion les mouvements qui portent à l'ame une volupté plus vive & plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connoître! Et comment, en étant si pénétrée, puis-je si peu la décrire! Si je la sentoïs moins vivement, sans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accusez d'indifférence. Ah! que ne puis-je, sans crime, répondre à vos empressements! Vos plus tendres transports ne suffiroient pas aux miens, & je vous ferois bientôt rougir d'avoir osé croire que ma passion est moins violente que la vôtre. Moi, sans desirs! M'en croyez-vous exempt? Voyez-vous tout mon désordre? Moins

heureuse que vous, ne suis-je pas dans la nécessité de vous le cacher? puis - je m'y abandonner, sans offenser cette vertu cruelle dont le secours, tout foible qu'il est, m'a jusqu'ici sauvée de la perte de votre estime, de celle de votre cœur? Sans cette fatale certitude que . . . Hélas! où m'emporté-je! N'avois-je que cela à vous écrire? Que je vous ai dit de choses criminelles pour moi, peu flatteuses pour vous, qui comprenez peut-être pour rien l'égarement de ma raison! Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche? Ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, & qui ne me donneroit pas sans doute le temps de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie. M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je serai plus prompte à les désavouer, que je ne l'ai été à les écrire? Adieu.

Je suis au désespoir, ma mere m'emmène avec elle je ne sais où. Je ne vous verrai pas de toute la journée: j'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'est obstinée à me trouver le meilleur visage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuyer!



BILLET.

JE ne sais si je fais bien de vous avertir que je suis seule ; mais je m'ennuie & je voudrois vous voir ; peut-être ne le devrois-je pas dans l'état où les belles descriptions du marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zèle ; s'il en est si content , jugez combien le seroit un homme que j'aimerois & qui jouiroit de mes transports. Un mari ne voit que la statue , l'ame n'est faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à vérifier ses discours ; quoi qu'il en soit , mon mari ne dîne pas avec moi , & quand vous viendriez remplir une place qu'il laisse vuide , je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes ; mais il me semble que vous m'amusez davantage , & je hais par dessus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable , & Dieu veuille que ce soit assez pour vous du plaisir de me voir.



L E T T R E X X V I I I .

OUI, je l'avoue, si mon mari arriva hier à propos pour lui, il vint fort mal-à-propos pour vous; ma vertu chancelante ne se défendoit plus que foiblement, vòs-empressemens m'avoient surprise au point de me la faire perdre de vue. L'occasion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi, je sentoís ce que je n'ai jamais senti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de stupidité où l'on laisse tout entreprendre, & mes réflexions avoient fait place à une ivresse, plus aisée à ressentir qu'à exprimer: que serois-je devenue si le marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que fais-je? Peut-être pour jamais! L'état où je me suis vue, quelque désordre qu'il porte dans les sens, quelque enchanteur même qu'il puisse être, est trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en suis sûre, cette conclusion, & dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le hasard a gâté, vous m'en supposez une semblable; vous avez tort. Que dans ces moments cruels où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les sens troublés agissent pour notre

séduction, où les transports d'un amant échauffent sans cesse les nôtres, & ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaisir vif & présent; que dans ce délire, dis-je, on souhaite la défaite, je le crois; on ne la voit pas. Mais que, revenue de ce funeste état, on puisse se soumettre aux desirs d'un amant & le rendre heureux, parce que votre foiblesse l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en suivant ce raisonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne suis plus folle. Vous en serez fâché, & moi aussi peut-être. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement: si j'étois sûre cependant que mon mari pût encore venir nous troubler, je vous l'accorderois; car sans lui, ma vertu n'étoit qu'une sottise. Ce cher Marquis! je l'ai tant embrassé! Il ne savoit à quoi attribuer mes caresses; & comme il est amoureux de votre parenté, il les recevoit avec un air sombre & contraint qui vous auroit fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer.... que les maris ont des pressentiments qui les avertissent de ce qui se fait chez eux en leur absence; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aie pu m'arrêter long-temps à cette idée. Il avoit été troublé aussi, ce pauvre Marquis. Assurément c'étoit hier un bon jour pour les maris. Le plaisir que j'ai de vous être échappée, m'a donné une gaieté, a répandu sur toute ma personne

DE CRÉBILLON, FILS. 113

des graces si vives, si touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant si jolie. Je serai, à la vérité, un peu cruelle; mais, Comte, cette vertu n'est-elle pas affreuse? Elle va devenir plus intraitable que jamais. Car enfin, je ne puis plus succomber avec gloire; je suis obligée d'être fiere; vous avez voulu profiter de ma foiblesse, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, Comte, les gens qui l'ont faite connoissent-ils l'amour? Cette pensée me rassure; il y a sans doute des cas sujets à l'exception; mais il n'y auroit point d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je suis; vous d'un côté & elle de l'autre; le fâcheux équilibre! Pour le conserver, ne me voyez plus, je vous prie, que de loin, ou en public. Si cela vous ennuie, vous vous amuseriez avec vos desirs; je vous les permets jusqu'à nouvel ordre. Adieu.

B I L L E T.

HÉ mon Dieu! dormez, mon pauvre Comte! dormez pour avoir du moins le plaisir de faire des songes. Dédommez-vous, par des illusions agréables, de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas! dans l'état où vous êtes, je n'oserois vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrois d'être obligée de la reprendre. Dom Quichotte, en sortant de la montagne noire, n'étoit pas si décharné que

vous. Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant si triste ? Reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agissoit de me faire pitié; mais pourriez-vous, à présent, vous y méprendre ? Je vais ce soir à l'Opéra, jouissez du plaisir de m'y voir; il vous paroîtroit peut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, si vous ne saviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos; cependant venez de bonne heure.

B I L L E T.

A L'opéra, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir; je croyois, puisque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication; ce que je vous dirois à présent ne rendroit pas ce que je vous disois dans ce moment-là. L'esprit n'imité pas toujours les expressions du cœur, & peut-être que le mien n'est pas dans la disposition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flatter. Vous me demandez si je reste chez moi; je voudrois bien vous répondre non; mais vous ne méritez pas ce mensonge. Vous voulez savoir si je serai seule, je pourrois bien vous le dire, mais ne voulez-vous rien deviner ?

(On a supprimé ici quelques lettres.)

L E T T R E X X I X.

DE l'amour tant qu'il vous plaira, mais un peu plus de sagesse & de discrétion, ou je suis perdue. Vous m'embrassiez hier avec tant d'empportement, & il paroïssoit tant de fureur dans vos yeux, qu'il étoit impossible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous suis-je si peu chere que vous vouliez me perdre, & avec si peu de plaisir pour vous? Dans quel temps ne pensâmes-nous pas être surpris? Est-ce au milieu du tumulte? Ah! j'en frémis; si vous m'aimiez, m'exposeriez-vous à de tels dangers? N'avons-nous pas assez de moments dans la journée? Que vous êtes bizarre! Vous ne desirez jamais plus ardemment que lorsqu'il est presque impossible de vous satisfaire; & quand, dans des lieux dont nous sommes sûrs, je me livre à votre tendre sœur, je vous trouve sans empressement & sans ardeur. C'est une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi; vous me rendez, je crois, assez de justice pour ne point m'accuser d'empportement. Je ne suis cependant pas insensible; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre; ce qui fait mon bonheur, seroit pour vous une tiédeur insupportable. Vous n'imaginez rien au delà de vos desirs. Vous ignorez les soins délicats qui touchent tant

un cœur sensible ; cet amour enfin que vous sentez si peu , & dont vous ne connoissez que ce que j'en voulois toujours ignorer. Je vous parle là sans doute une langue étrangère : votre cœur ne vous reproche rien, vous me montrez de bonne foi les seuls mouvements dont il est capable , & le fruit que je tirerai de mes plaintes , sera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins si vous pouviez apprendre en même-temps à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la discrétion que vous me devez , quand vous n'aurez dit à personne les termes où nous en sommes ensemble : ne savez-vous pas que les actions en disent plus que tout le reste ? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez , & qu'il ne manque rien à votre bonheur ? Est-il si grand que vous ne puissiez le contenir ? Perdroit-il de son prix à être ignoré ? Quelle est cette affectation de vouloir toujours me parler à l'oreille , & de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le soin de ma réputation est-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir , vous sentiriez que je mérite d'être ménagée , que j'en ai besoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon mari , elle est à craindre si elle vient un jour à me soupçonner de foiblesse. Tout m'est suspect : voyons-nous en public le moins que nous pourrons , je crains votre indiscretion ; & toute votre probité ne me

rassure pas sur vos transports. Je crains les
 miens ; je sens que je ne vous regarde jamais
 comme un autre homme. Comment cacher
 les mouvements qui m'agitent lorsque je vous
 vois ? Contraignons-les : il faut si peu de
 chose pour nous déceler. Un mot que nous
 croirons de nulle conséquence, un regard,
 une simple préférence, tout cela s'explique
 toujours dans le monde d'une façon désavan-
 tageuse. Que de gens qui n'y ont d'autre oc-
 cupation que celle de nuire ! Si la calomnie
 attaque tant de personnes, que ne devons-
 nous pas craindre de la médifance ? Donnez-
 moi, je vous prie, pour plus grande preuve
 d'amour, celle de m'en marquer moins.
 Vous imaginez-vous desirer seul ? Croyez-
 vous que je ne me fasse pas violence ? Mais
 puisque je résiste à ces mêmes desirs, pour-
 quoi n'en feriez-vous pas autant ? Vous de-
 vriez rougir d'avoir moins de force que moi.
 Adieu ; vous vouliez me voir, mais j'ai bien
 envie que cela ne se puisse pas. N'importe,
 venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, & ne
 vous battant guere que par vanité, le défaut
 de témoins pourra bien affoiblir votre valeur.
 Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie
 ni si belle, ni si folle. Que je vous plains !



L E T T R E X X X.

JE suis bien aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayiez écrit ; le prétexte de vous faire réponse m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai, premièrement, que vos craintes sont extravagantes, & pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle assurance de fidélité, ni pour le présent, ni pour l'avenir. Je ne suis pas fâchée que vous me soupçonniez un peu : tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'aller mon train ordinaire ; si, avec cela, vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Passons au reste. Mon mari, comme vous savez, se croyoit malade hier, & le soin de sa santé étant le premier de ses plaisirs, je pensois, avec raison, qu'il ne sortiroit point de toute la semaine ; cela nous auroit contrainsts : il a changé d'avis. Il s'est éveillé ce matin le teint frais & les yeux vifs, il est venu dans mon appartement avec un air nonchalant & douloureux, pour voir ce que je lui dirois de son visage ; je l'ai trouvé tel qu'il étoit, c'est-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, & l'ai assuré que ce qu'il prenoit pour une indisposition, n'étoit qu'un ennui qui, ré-

pandu sur ses charmes en obscurcissoit une partie. Il a insisté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en se regardant, & tout d'un coup, il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en si belle humeur, qu'il est resté à ma toilette, où il a été le plus aimable & le plus galant de tous les hommes. J'ai presque eu envie de le prier de m'aimer encore; il est enfin sorti pour aller à la sienne, où je l'ai accompagné. Il s'est fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri, j'ai loué ses agréments, j'ai même mis la main à sa parure, je l'ai tant assuré qu'il étoit charmant, qu'il s'est déterminé à aller chez votre cousine, où il passera la journée. Malgré votre gronderie, je me sens en disposition de la bien employer, & j'ai cru que, pour la passer avec agrément, je n'avois besoin que de vous. Si vous voulez cependant, nous aurons du monde; je crains que tant de solitude ne vous ennuie, sur-tout m'aimant aussi peu que vous le faites aujourd'hui; quoique vous en puissiez penser, je n'ai point envie, par complaisance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux, ainsi venez, & de bonne heure; je ne vous ai jamais tant souhaité.



L E T T R E X X X I.

LES affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre, dans l'embarras & la tristesse, le plus beau mois de l'année, & votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrois prendre dans un lieu qui seroit charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi? Paris, depuis que je l'ai quitté, a-t-il encore des charmes pour vous? Tout ce que vous y voyez vous est-il indifférent? Souhaitez-vous de m'y voir? Vous souvenez-vous que je vous aime, & ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien? Que je suis heureuse, si au milieu de tous les plaisirs qui vous environnent, votre cœur sent qu'il lui manque quelque chose! Avez-vous du plaisir à m'être fidele? M'aimez-vous enfin autant que je vous aime? Ce n'est que dans un amour aussi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuie quand on aime médiocrement. Si votre lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente! Que vous vous exprimez bien! Il me sembloit même en la lisant, que j'avois moins d'amour que vous; mais est-il possible qu'au milieu de tant de trouble on puisse avoir tant d'esprit? Sentez-

vous

vous tout ce que vous m'écrivez ? Vous me dites que vous vous ennuyez ; je n'ai d'heureux moments que ceux que j'emploie à penser à vous. Que je regrette ceux que je suis forcée de donner à d'autres soins , & que pour soulager une si cruelle absence , c'est peu de chose qu'un portrait ! Si vous saviez toutes les folies que je lui dis ! le mien vous occupe-t-il quelquefois ? Avez-vous besoin de ce secours pour penser à moi ? devrait-il vous suffire ? Ah ! que vous m'aimez foiblement ! devriez-vous me laisser dans la tristesse de ma solitude ? ne devriez-vous pas vous-même sentir toute l'horreur de la vôtre ? Vous avez peut-être saisi l'occasion de votre procès pour vous dispenser de me voir aussi souvent que vous le devriez. Le visage de votre rapporteur vous plaît-il plus que le mien ? & tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre ? Je donneroie tout au monde pour avoir le plaisir de vous voir ici. L'espérance que vous me donnez d'y être dans quatre jours ne sera-t-elle point vaine ? La cour & vos affaires vous en laisseront-elles le temps ? A présent je suis veuve ; mon mari , occupé dans le même lieu , & plus que vous , ne peut pas venir si-tôt , & vous devriez mieux user de la liberté que pourroit vous donner son absence. Le tumulte de la ville est désagréable aux amants , le cœur y est sans cesse gêné par des bien-séances incommodes ; & ce n'est que dans la tranquillité de la so-

litude qu'on jouit parfaitement de soi-même. Venez donc essayer si vous me trouverez moins cruelle, & si votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l'ombre & le silence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me suit jusque dans les bras du sommeil, je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, & quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaisirs ne sont que des songes; venez par votre présence m'en offrir un plus réel. Adieu; vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, & que je meurs où vous n'êtes pas.

L E T T R E X X X I I .

HUIT jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu; huit jours que j'ai passé dans le plus grand chagrin du monde, & dans lesquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penser à moi. Vous m'avez écrit, il est vrai, une lettre qui auroit paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit

jours ? Est-il possible qu'une absence aussi longue ne vous paroisse pas aussi cruelle qu'à moi ? Mon cœur , parce qu'il est à vous , a-t-il perdu de son prix à vos yeux ? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre ; il me semble que vous ne devriez pas me laisser dans l'ennui de ma solitude. Je vous veux mal de votre peu d'empressement , je voudrois quelquefois que , pour me voir , vous sacrifiassiez tous les devoirs & toutes les affaires du monde ; j'oublie que je vous ai défendu de le faire ; quand je m'en souviens , je ne vous pardonne pas de m'avoir si-bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous à penser des choses si extravagantes ? Un moment , est-il donc si difficile à trouver ? Osez-vous bien donner au sommeil un temps qui ne devrait appartenir qu'à l'amour ? Lorsque vous remplissez toutes les heures de ma vie , ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la vôtre ? Si vous saviez combien je m'ennuie , que des robins & des financiers m'accablent , en vérité vous plaindriez mon sort. Il n'est pas nécessaire d'être éloigné de ce qu'on aime , pour ne pas s'amuser de leur compagnie ; & malheureusement , ils ont commencé avec tant de respect à m'ennuyer , que je ne sais plus comment faire pour m'en débarrasser. La maison de P*** est pleine de ces messieurs ; elle est si proche de la mienne que j'en suis obsédée toute la journée , sur-tout des jeunes robins. Ils ont des façons si semillantes , tant

d'esprit, & débitent la fleurette avec des airs si cavaliers, qu'il faut être aussi prévenue que je le suis pour ne pas me rendre à leurs séduisants propos. Quelle impertinence ! Quelle fatuité ! On dit pourtant que ce sont des gens à bonnes fortunes ; quelle honte pour nous ! Je crois que l'habitude qu'ils ont de s'ennuyer à l'audience, répand sur toutes leurs actions, je ne fais quoi de fade, qui domine jusque dans leurs manières les plus évaporées. J'ai déjà reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empressez à me faire leur cour. Les aimables petites personnes ! En vérité, ce seroit une sottise que d'avoir avec eux de la vertu ; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de goût. Sans Saint-Fer***, qui est d'avant-hier chez moi, je crois que je serois malade d'ennui ; mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadeurs que j'entends, & puis j'ai avec lui le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper qui acheva de me mettre tout à fait de mauvaise humeur. Mes robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire ; & avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, & que si votre souvenir ne m'avoit soutenue au milieu de tous ces amusements, j'y serois morte de chagrin. Adieu, venez au plutôt, par votre air guer-

rier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui m'obsèdent. La chose presse; faut-il, pour vous y déterminer, vous dire que j'entends rousser votre oncle? N'importe, je vais pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le temps de vous rien dire; mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, & peut-être serez-vous encore bien loin de ce que je sens.

L E T T R E X X X I I I .

MAIS qui vous dit que j'aie besoin de vos excuses? Vous m'avez fait une espece d'infidélité, je n'en saurois être fâchée, c'est un exemple que vous me donnez, & vous savez ce que ceux de cette sorte-là valent auprès de mon sexe. Vous craignez qu'il ne soit suivi, c'étoit une réflexion qu'il falloit faire auparavant; mais point, vous commencez par insulter, & vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous & Saint-Fer***, des filles d'opéra à la campagne; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire, je suis persuadée que vous aurez choisi les plus vertueuses; & quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entièrement & à votre goût, & à votre discernement. D'ailleurs, il n'a jamais été dé-

fendu d'aimer la musique ; & je conçois qu'elle est plus touchante au fond d'un bois que parmi l'embarras d'un théâtre , & la foule importune des spectateurs. Mais quand tout cela ne seroit pas , & que mon imagination , qui cherche sans cesse à vous justifier , voulût pour ce coup mettre les choses au pis , qu'en pourroit-il arriver ? Je rougirois dans cette occasion d'être jalouse , je ne puis seulement qu'en être un peu moins fidelle ; mais ce n'est pas à quoi vous avez pensé , & ce que , malgré votre étourderie , vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant : il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde , & je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l'exemple d'y succomber. Je me piquois autrefois d'une constance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un & l'autre. Je change de système. En nous donnant carrière sur toutes nos fantaisies , si celle de nous aimer nous reprend , sans retomber dans les premiers transports d'un amour naissant , nous nous verrons avec plaisir , nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalousies , de brouilleries , de caprices , rien en un mot de toutes les délicatesses qui rendent l'amour si inégal. Nous nous ferons des confidences ; un aussi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conseils , s'il est possible cependant que ceux d'un étourdi tel que vous puissent servir à quelque chose. S'il vous arrive une

aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant homme, & que, lorsqu'on se prend pour des personnes de cette sorte, on s'expose à jouer un personnage disgracieux; qu'au milieu de mille inconvénients qui suivent ces petits divertissements, il est douloureux pour la vanité de se voir en compromis avec les honnêtes personnes qu'elles peuvent associer à leurs plaisirs. Jugez, par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premières fantaisies. Dieu veuille que j'en sois quitte pour celle-là, & vous pour le repentir de vous l'être permise. Adieu. Vous croyiez que je ne serois pas visible aujourd'hui; vous vous trompez.



L E T T R E XXXIV.

JE ne fais ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on se mêle d'aimer, l'amour ait uni deux personnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouse; & si je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raisons pour l'être. Aujourd'hui vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais, à parler sans vanité, je ne suis pas un aussi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je suis coquette, cela peut être vrai. Que j'aime à

plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain ? Vous seriez cependant bien étonné si je vous disois que dans tout ceci j'agis par raison. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'est pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il est bon d'éveiller votre amour. Hélas ! quand il est content, il est si sombre, un peu de jalousie vous anime. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choses du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, & vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien ensemble ? Assis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien, & quelquefois, je crois, vous n'en pensez pas davantage. Vous me faisiez, il y a quelque temps, une petite caresse qui avoit la mine d'être fort tendre ; point : vous n'y pensiez pas ; justifiez-moi cette distraction. En vérité, vous êtes un amant singulier, plaisant même par cette singularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous sortites hier d'un air brusque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais ; je parierois que vous ne savez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R*** ; enfin vous ne voulez pas qu'il fasse des madrigaux pour moi. Il est cependant bien touchant de voir, sous le

rendre nom de Sylvie , sa réputation courir l'univers entier ; laissez-moi jouir du plaisir de l'immortalité , les vers me la promettent , & vous ne me donnez que les moments dont vous ne savez que faire : y a-t-il compensation ? J'avoue encore qu'il m'amuse dans ma ruelle lorsque vous la laissez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous , lorsque dans les accès de mon amour , mon esprit animé vous adressera de tendres élégies , vous appellera Coridon , vous retracera enfin ces moments enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reste , il n'est pas temps encore que votre jalousie éclate. Vous voyez qu'on se plaint de mes rigueurs , attendez du moins pour vous fâcher les remerciements. Il vous sied mal de vous brouiller avec moi. Quel temps choisissiez-vous ? Mon mari est à la campagne , que voulez-vous que je devienne ? J'ai résolu , pour punir votre froideur , que nous dînerions aujourd'hui tête-à-tête , & que nous resterions ensemble toute la journée. Vous pensez bien que je pourrois mieux faire , mais si vous m'aviez aimée , vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine , qu'en vous donnant tout ce temps pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins , cela deviendrait sérieux.

L E T T R E X X X V .

Vous gagnez votre procès, & vous acquérez un rival; est-il homme au monde plus heureux que vous? Je passe sur les galanteries de votre rapporteur, ainsi que sur les obligations que vous m'avez, mais j'ai fait des merveilles auprès de vos juges. Croiriez-vous bien que le vieux marquis de*** paralytique, étique, asthmatique, s'est mis dans la tête d'être amoureux de moi, & qu'il a profité de votre absence pour me faire sa déclaration. Il a commencé par m'envoyer mille sucreries; car c'est l'allure de tous ces vieux séducteurs-là. Le présent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Fier enfin qu'il avoit dîné chez moi, il se débarrassa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il savoit que j'étois seule, sur que, fait comme il est, il remporterait aisément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, & me la baisa en me la serrant. Cette politesse me déplut. Il crut que, pour me disposer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ses bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt dames de la vieille cour; me fit bien

autant de vieux récits très-propres à échauffer l'imagination, & poussa tout au moins autant de soupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il se donnoit, il se jeta à mes genoux, & me jura que j'avois tout effacé de son cœur, que rien n'étoit impossible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienséance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que depuis plus de trois mois, il soupiroit, sans oser me le dire, qu'il avoit craint le ridicule que se donne un homme amoureux, lorsqu'il n'est plus dans cette première jeunesse qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avois emporté sur toutes ses réflexions; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ses souffrances, & qu'il étoit le plus discret de tous les hommes. Jusques-là je n'avois rien dit, & il présumoit déjà de mon silence que je ne serois pas insensible, lorsqu'à la fin de sa harangue, jetant les yeux sur lui, je ne pus retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me soit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaisant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, la béquille à mes pieds; hommage que me faisoit sa passion, un œil égaré, caché sous un sourcil épais, & par dessus tous ses égarements, le plus ridicule bégaiement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de son amour, plus je riois. Il commençoit à se fâcher, & moi à rire de plus belle, lorsque



mon mari entra. Le vieux marquis fit à son aspect des efforts étonnants pour se lever, & fut contraint de rester dans la même situation. Ah! parbleu, dit le marquis, vieux scélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi; ne voyez-vous pas qu'à cause de son rhumatisme, il resteroit à vos pieds jusqu'à demain? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adressez plus à elle, elle est plus maligne que vous, & je pourrois bien n'être pas toujours si débonnaire; allons, prenez congé. Le vieux marquis outré me fit une grave révérence, & sortit. Je suis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une infidélité; en tout cas, ce n'est que partie remise, & je saurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, & même de votre inconstances. Les perfidies des amants ne sont aux jolies femmes, que des préceptes pour d'autres passions.

L E T T R E X X X V I .

QUE vous vous plaignez froidement de mon absence! Quand votre cœur vous dit si peu de chose, que n'empruntez-vous le secours de votre imagination? Si vous pouviez savoir comment vous m'assurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer si

mal ce que vous devriez si-bien sentir. Vous n'avez que de l'esprit. Vous m'avez écrit la plus jolie lettre du monde; vous racontez agréablement; mais que m'importent les aventures de Paris, à moi qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la seule chose flatteuse que vous m'avez dite; mais me témoignez-vous seulement la moindre inquiétude sur ma santé; me plaignez-vous d'être si long-temps éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai quand vous ne me voyez pas? Est-ce pour m'insulter que vous avez tant de légèreté dans l'esprit? Est-ce ainsi que vous me payez de ma tristesse, & que vous soulagez ma solitude? Vous me dites encore que vous m'aimez; mais c'est avec une froideur..... vous ne le sentez pas! Quoi! ne serai-je donc jamais sûre de votre cœur? L'absence qui, pour les vrais amants, est un supplice insupportable, n'est-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de savoir si mal aimer! Que vous y perdez de plaisirs! Dans le temps même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne sentirez jamais. Je sens que je vis du moins, & que tout ingrat que vous êtes, j'ai la satisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaisirs, & ce souvenir me cause une joie plus sensible que celle que vous avez dû ressentir dans les plus tendres moments. Mon sommeil même est plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans

les transports les plus vifs. Lors même que votre froideur me désespère, j'ai un secret plaisir à penser que vous aimez moins que moi, mais je mourrois de douleur si vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas assez malheureux? Je veux bien croire que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seroient pour moi, & je ne saurois m'empêcher d'être contente quand je songe que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi! Quelle folle espérance me séduit! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuiriez avec soin l'occasion de m'être infidèle. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agréments; par-tout où vous vous trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, & qu'il y a au monde une infortunée qui ne respire que pour vous, & qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue; j'ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les serments que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon cœur n'en est pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous rend sans cesse présent à mon idée; mais au milieu du plaisir que votre souvenir me cause, je ne saurois vous imaginer fidèle. Serois-je assez heureuse pour me

tromper ! Tâchez du moins de m'épargner des chagrins ; c'en est assez pour moi que d'être éloignée de vous ; pour comble de malheurs , je ne suis point sûre du temps de mon départ. La maladie de ma mère m'arrête , & , je ne fais pourquoi , les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de votre absence ? songez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu ? Songez-vous que je serai encore quinze jours sans vous voir ; (plaise au ciel que je mette les choses au pis !) que peut-être pendant ce temps-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu , mon aimable Comte. Quelque chose que vous puissiez faire , je sens que je vous aimerai toujours : puissiez-vous , content de cette assurance , ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'est-il permis de vous en écrire davantage ! Sans la poste qui me presse , je crois que je ne finirois point. Mes lettres sont ennuyeuses , & je doute que vous ayez assez de patience pour les achever. Si , comme vous , j'aimois foiblement , elles seroient plus courtes que les vôtres , que je les trouverois encore trop longues. Adieu.



L E T T R E X X X V I I .

LA précieuse madame de *** a donc enfin pris sur son austere vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu ! qu'elle m'a divertie , & que je vous suis obligée de m'avoir donné ce plaisir ! Que de langueurs ! Que de douleurs ! Quel fatras ! Sérieusement , les infantes n'auroient pas écrit d'un autre style à leurs ennuyeux chevaliers. Vous me sacrifiez donc cette belle aventure , je vous en remercie de bon cœur ; mais me permettez-vous de faire mes réflexions sur les motifs du sacrifice ? Vous craignez l'ennui ; & les beaux sentiments qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure , ne vous auroient pas amusé autant que mon étourderie. D'ailleurs , faire toujours de longues dissertations sur le mérite de la constance ; parler du plaisir qu'un amour détaché du vice cause à une ame délicate ; n'oser rien espérer , ou dissimuler ses desirs ; se faire un crime de profiter d'un moment heureux : voilà tous les plaisirs que vous avez imaginé auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmes qui paroissent si sévères , ne sont pas les plus inaccessibles aux desirs ; & celle-ci , en lisant les romans , n'en a que mieux connu la nécessité de les abréger.

Vous n'auriez pas tant souffert sous son empire que vous avez pu le croire ; & son impatience prévenant la vôtre , ne vous auroit pas laissé un seul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon ! Vous pouviez si-bien ménager cette infidélité que je ne m'en serois pas apperçue. Comment avez-vous pu vous refuser au charme de compter sur une personne de plus au nombre de vos conquêtes ? Il arrive tous les jours des choses qui me surprennent ; sans vouloir cependant diminuer le mérite du sacrifice , je vous avouerai que je n'aurois jamais craint cette rivale , & si vous l'aviez aimée , la honte qui en auroit réjailli sur vous , m'auroit assez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été sensible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de satisfaction de votre fidélité , je voudrois , pour vous en récompenser , vous aimer , s'il étoit possible , encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de sujets de joie , je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle , & je crois que je serai moins tourmentée quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon mari n'aimoit plus votre cousine. Des visites moins fréquentes , moins d'impatiences , plus d'empressements pour moi , les médisances adroites qu'il répand sur elle , le dégoût qu'il marque pour les bras carrés & les nés courts , le séjour qu'il fait chez lui , le soin qu'il prend de me plaire , les discours

qu'il tient sur le tumulte du monde, sur la perfidie des femmes, les caresses qu'il me fait, & son embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi; peut-être m'allarmai-je sans raison; mais je connois ses caprices, il faut qu'ils se succèdent, & je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous savez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte; il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment: je ne souffre plus dès que je vous vois.

B I L L E T.

MADAME de *** , selon vos desirs , vous prête sa maison , & consent que vous en fassiez demain les honneurs , puisque vous le voulez absolument. Saint-Fer*** viendra avec nous ; & plût à Dieu que j'eusse des témoins plus sévères , & aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premières marques de ma foiblesse ; & je ne sais que trop que vous en exigerez encore : votre lettre est remplie d'amour , je connois vos transports , & je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des moments que je voudrois pouvoir éviter toujours ? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe ? Que j'ai de reproches à vous faire , & que j'aurois de satisfaction à me brouiller avec vous , si je n'avois pas encore le raccommodement à craindre !

L E T T R E X X X V I I I .

JE vais vous faire la plus extravagante , la plus ridicule , la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui , & votre charge auprès de moi vous oblige à effuyer mes caprices : vous voyez que je vous préviens ; mais quoique je commence par m'avouer folle , je n'en serai peut-être pas moins raisonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hier chez la Duchesse , & madame de *** y étoit. Cette Dame , comme vous le savez , aime tant l'amour que , quand elle n'a pas le temps de le faire , il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous pensez de la constance , vous répondez ingénument qu'il n'est rien de plus ennuyeux ; on vous le conteste , & pour appuyer votre raisonnement , & faire voir que ce n'est point par opiniâtreté que vous êtes d'un sentiment contraire , vous dites qu'elle vous ennuie , vous personnellement : on n'en veut rien croire ; pour qu'on n'en doute plus , vous rapportez des aventures qui vous sont arrivées ; vous mourez presque de plaisir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie , & vous terminez votre discours en disant que , grâces à Dieu , pas une femme encore ne vous a

prévenu. Cela m'a piquée ; j'ai cru pendant quelques heures qu'il seroit plaissant pour moi d'être infidelle , & puis , par une idée plus forte , j'ai pensé qu'il étoit plus beau de se laisser prévenir. C'est prendre pour soi-même un parti bien douloureux ; mais on a en pareil cas le plaisir d'être plaint ; l'on passe pour l'exemple de son siècle ; & l'amour-propre se dédommage par-là de ce qu'il y perd d'auteurs. Quoique je sois persuadée que votre esprit s'est égayé aux dépens de votre cœur , je ne suis pas contente de vous voir soutenir , par de petites histoires , peut-être réelles , un sentiment qui me déplaît ; & dans la situation où vous êtes , vous ne devriez pas croire qu'il y eût au monde des inconstans. Vous m'aimez , j'en suis sûre , malgré votre indolence , vous m'adorez ; & si l'adoration n'eût pas été égale , où en auriez-vous été ! Je pouvois saisir ce prétexte & dire , pour ma justification , que puisque vous trouviez du plaisir à être inconstant , vous aviez envie de le devenir ; mais malheureusement la fantaisie de vous aimer me tient encore , & tant qu'elle me tiendra , vous aurez la bonté de vous en tenir à la constance. Cela est cruel ; je frémis de votre situation , & pour y ajouter quelque chose de plus terrible , je vous ordonne de venir passer la journée avec moi. Je suis curieuse de voir si vous oserez soutenir devant moi vos propos d'hier. Adieu : voilà tout ce que j'avois à vous faire savoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une si longue lettre ; mais

je m'ennuyois, j'ai pris la plume sans avoir d'idée bien déterminée que mon dernier ordre. Il n'étoit pas séant de vous l'exposer d'abord; j'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder bien sérieusement; j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même; & voilà pourquoi je vous ai fait tant de discours inutiles. Je vous les aurois épargnés si j'avois été sage; mais vous avez tant de temps à perdre que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques moments; c'est toujours faire quelque chose que de lire une lettre à propos ou non. Je devois vous quereller, l'ai-je fait? Mon Dieu! que j'ai de peine à finir! Adieu pourtant; je vous aime toujours,

LETTRE XXXIX.

AVouez que je suis bien aimable, & que, malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de temps en temps, mes agréments vous retiennent dans mes chaînes. C'est un esclavage éternel pour vous; un seul de mes regards détruit toutes vos fantaisies; & quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir pensé que vous pouviez être infidèle. N'avez-vous pas raison, mon cher Comte? sait-on

à quoi l'on s'engage quand on poursuit de nouvelles conquêtes ? L'incertitude où l'on est de plaire , réveille par un tourment effectif ; & la peine que l'on prend à développer un cœur inconnu , vaut-elle le plaisir qu'on a à lire dans celui qui est à nous ? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité ? Toujours occupé de vous , il ne conçoit rien , ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à tout autre idée que la vôtre , quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse , à se tromper même sur la vôtre. Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données ? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles ! Quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer ! Mon cher Comte , ma passion n'a point de bornes , pourquoi la façon de vous l'exprimer , de vous l'apprendre en a-t-elle ? Pourriez-vous vous résoudre à changer ? Quel autre plaisir vous fourniroit votre inconstance , que celui de faire mourir de douleur la personne du monde qui vous aime le plus tendrement ? En seroit-ce un pour vous ? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez cesser de m'aimer ; peut-être même l'aviez-vous souhaité ! Avois-je mérité que vous me donnassiez un si cruel chagrin ? Vous m'accusez de souffrir vos transports avec peine ; vous fermez donc les yeux sur les miens. Ah ! je n'ai que trop de sensibilité ! Mais l'amour n'est-il que cela ? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu ? Des

personnes sensées qui s'aiment, n'ont-elles
 que cela à se dire ? Je le vois, vous cherchez
 à user votre passion ; puis-je être d'accord
 avec vous sur ce sentiment, moi qui ne le
 connois pas, moi qui de jour en jour vous
 aime plus fortement ? Je fais d'ailleurs l'effet
 que les plaisirs continus ont sur l'amour. On
 les goûte d'abord avec transport pour la nou-
 veauté. Les desirs irrités d'une longue ré-
 sistance, leur donnent ce charme qui s'af-
 foupit ensuite nécessairement ; on les cherche
 encore par fantaisie ou par habitude, puis ils
 ne touchent plus. Que deviendrois-je si je
 vous voyois parvenir à ce point, & si, dans
 les moments que vous recherchez sans cesse,
 j'étois réduite à me plaindre de votre indif-
 férence. J'ai jugé, pour éviter une chose si
 douloureuse, qu'il valoit mieux que vous
 eussiez à vous plaindre de la mienne. J'ai
 même envie de vous faire recommencer, &
 de vous voir vous donner les soins qu'il vous
 a fallu pour m'acquérir. Je crois, si je ne
 m'y prends trop tard, que c'est l'unique
 moyen de réchauffer votre amour ; mais vau-
 dra-t-il encore à vos yeux la peine d'être aimée ?
 J'avois envie d'être modeste : mais en me
 mirant par hasard, je me suis trouvée si jolie
 que je n'en ai pas eu la force : c'est mon
 amour pour vous qui m'embellit. Adieu ;
 je vous remercie de votre lettre, jamais vous
 ne m'avez écrit tant de choses tendres ; vous
 m'en viendrez, quand vous voudrez, recueillir
 les fruits. J'ai mille satisfactions à vous faire,

tant sur ce qui se passa hier, que sur les impertinences qui m'ont échappé sur la fin de cette lettre. Je ne fais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.

L E T T R E X L.

JE ne fais quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles. Je commence à être lassé de l'une, & je ne me sens pas disposée à être long-temps la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites, il y a quatre jours; & jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables! Que vous importe que j'aie aimé quelqu'un avant vous? Quel droit aviez-vous sur mon cœur avant que je vous connusse? Ai-je cru, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi? Mais que me fait à moi, si vous m'aimiez bien, que vous en ayez aimé d'autres? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers desirs; mais quoique fort jeune alors, il y avoit long-temps que vous ne vous souveniez plus de votre première amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime?

Et si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu : mais , Madame , pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée ; & devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentent de tous côtés , pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas ? Hé bien , monsieur le Comte , je n'aurai que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez , je n'aurois pas pu penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le comte de . . . & que je le trouverois bon : & si avant lui quelqu'un s'étoit présenté , & m'avoit plu , je n'aurois pas cru faire une infidélité au comte de . . . d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité , vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir à l'ennui qui vous accable ; & voilà l'unique source de toutes les mauvaises querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail sincère de ma vie , de l'état de mon cœur , avant & après que je vous ai connu , & des impressions que vous avez faites sur lui. Vous ne voulez vous en servir que pour y trouver des raisons de mépris pour moi , ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuser , mais ce seroit vous confirmer dans votre erreur ; & quoique peut-être vous ne soyez pas disposé à croire ce que je vous dirai , la vérité n'en sera pas plus altérée dans mon récit. Je vous suis obli-

gée du détail que vous me voulez faire, je ne suis pas curieuse; d'ailleurs vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances; & puis, je crois, qu'il vaut mieux ignorer mille choses sur une matiere si délicate que d'en trop apprendre. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire & qu'elles le veulent, je ne le sentoie ni ne le voulois; une éducation prise au milieu du grand monde, un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons avis m'avoient éclairée sur les ridicules des hommes, je les voyois sans plaisir & les entendois avec dégoût: les jeunes me paroissoient impertinents, & les vieux, incommodes ou vicieux. Je réfléchissois sur leurs façons avec les femmes, & j'y trouvai toujours de quoi les craindre ou les mésestimer; un seul pourtant, & je vais vous le nommer, de peur que vous ne fassiez de ce silence un sujet de jalousie, un seul, c'étoit le marquis de P***, (il est mort, vous le savez) m'avoit su plaire: ses manieres polies & sensées, son esprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeunesse, ses empressements pour moi, sa façon naïve & vraie de m'exprimer son amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très-forte; mais contrainte par mon état, instruite par ma raison, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait sur moi. Dans ces dispositions, on

me maria sans que je le voulusse, ou que je m'y opposasse? Le marquis en pensa mourir de douleur, mes chagrins furent aussi vifs que les siens; mais j'avois de la vertu, & je parvins à les surmonter: mon mari m'aimoit, mais occupée d'une passion que ses malheurs me rendoient encore plus chère, je souffrois de ses soins, & ne les voyois qu'avec froideur. Le marquis s'éloigna: fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari. J'étouffai des soupirs criminels pour moi, & je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je sentis que j'aimois, & j'en eus d'autant plus de joie que je n'avois point cet amour à me reprocher: je passai deux ans dans cet état tranquille; j'aimois, j'étois aimée, je jouissois d'une grande liberté, j'employois les moments que mon amour ne remplissoit pas, à la lecture, à la musique; en un mot, à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclatèrent; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourments; je n'en fus pas moins malheureuse: j'essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante; de la froideur il passa au mépris, à la

dureté. Je suis fiere, on ne m'outrage pas impunément, je pris tant de soin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occasions, qu'enfin j'y réussis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez sans peine que je ne cherchois pas un amant; j'étois même parvenue à une si grande insensibilité, que tous les discours séduisants de ceux à qui je plaisois, ne produisoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me souciois trop peu de mon mari pour daigner m'en venger; & d'ailleurs la vengeance qu'on me proposoit, & les vengeurs qui s'offroient, me déplaisoient également. Je suis si peu sensible que je n'avois pas même besoin de penser à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui régnoit dans mon ame, assez heureuse pour ne pas haïr mon mari, m'amusant même de ses infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorsque le marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos discours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez; j'eus besoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée; je ne le fus pas assez apparemment, puisque vous ne vous en aperçûtes pas: je crus, pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impression foible que celle que vous aviez faite sur moi; je me livrai trop à cette idée, je badinois avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes

je crus, en vous répondant avec sévérité, que vous cesseriez de me tourmenter; peut-être que j'exprimai mal mes intentions. Vous continuâtes à m'écrire, & pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé. Ingrat! je vous le prouve tous les jours; vous méprisez à présent ma passion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd'hui aussi criminel que je voudrois qu'il me l'eût toujours paru de jour en jour. Je me repens de plus en plus, & j'espère que bientôt je me repentirai si-bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monsieur: voilà tout ce que j'avois à vous dire, & peut-être plus que vous n'en vouliez savoir.

B I L L E T.

***V**ous ne pouviez pas plus mal prendre votre temps pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit: ce qui me fait croire que je suis bien mal, c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'ame une langueur, une indolence, & tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie; & ce qui me désespere de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va, à coup sûr, me brouiller avec*

*vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avois aucune envie de me porter mal. Vous savez qu'hier j'étois de très-bonne humeur, & je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui; & puis aller à la campagne! le temps me paroît d'un sombre affreux, mes chevaux sont malades, mon cocher est déjà ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de madame de ***; Saint Fer *** y est toujours, & je crains qu'on ne dise, dans le monde, que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si cela vous amuse: peut-être aurai-je compagnie; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons l'amour métaphysiquement, s'entend, nous jouerons, si vous voulez. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.*



L E T T R E X L I.

IL vient, mon cher Comte, de m'arriver la chose du monde la plus cruelle: nous allons être les plus malheureuses personnes du monde. Mon mari, ah! mon pressentiment n'étoit que trop vrai! n'aime plus votre cousine; il vient de se jeter à mes pieds, m'a demandé pardon de ses égarements, m'a juré,

les larmes aux yeux , un amour éternel. Dans la surprise où un pareil coup m'a jetée , je n'ai pas eu la force de l'interrompre , ni de lui marquer à quel point son retour m'est odieux. Il a interprété mon silence à son avantage ; & pour mieux me prouver que sa démarche est sincère , il veut , dit-il , passer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ ? Dois-je abandonner le soin de ma réputation ? Que pensera ma famille , si je refuse de partir ? Que penseroit-il lui-même de cette résistance à ses volontés ? Quel seroit mon malheur , s'il alloit démêler la cause de mon indifférence pour lui ! Mon cher Comte , nous serions séparés pour jamais. Vous ne connoissez point ses fureurs ; le moindre de mes maux seroit un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles ressources puis-je trouver contre lui ? Ma mere , témoin de mes pleurs & de ses infidélités , elle qui me consolait autrefois , regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux , joindra ses persécutions à celles de mon mari. Blâmée , abandonnée , si je ne pars pas ; mourante de désespoir si je m'éloigne de vous , si je vais passer mes jours infortunés loin de la seule personne qui me fasse aimer la vie , tourmentée sans cesse par son amour , dévorée du mien , trahie par ma douleur , ou forcée de la contraindre , interrogée à tout moment sur ce qui peut la causer , ne répondre que par mes soupirs , & me trouver enfin exposée à tout ce que la jalousie

peut imaginer de plus funeste. Heureuse cependant au milieu de tous les maux que je prévois, si je vous suis toujours chère ! si vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'est que parce qu'elle vous aime ! Il n'y a point de tourments, de persécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me fasse supporter avec joie ! Constamment à vous, je serai trop payée de mes maux, si votre sensibilité les partage. Adieu, venez ce soir chez la duchesse, que je vous voie, que je jouisse encore du seul plaisir qui me reste.

Fin de la première partie.



LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***,
AU COMTE DE R***.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être séparés, mon cher Comte; le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaînes; votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'alarmes qu'à la jalousie qu'il avoit contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit absolument guéri,

qu'il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d'un changement si prompt, & si indignée en même temps, qu'elle me fait, sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant; en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois, mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi? Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas besoin de tant d'alarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au marquis de l'amour que vous m'avez témoigné; je vous ai vu des mouvements dont je ne vous croyois pas capable : pour la première fois de votre vie, je vous ai vu répandre des larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentoie que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, & que j'en garderai chèrement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languissions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! si je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour. . . . Je n'ose y

DE CRÉBILLON, FILS. 155

penſer. Cette idée me fait frémir; des préſentiments, dont je ne puis être la maîtrefſe, me rempliſſent l'ame de trouble & de terreur. Sans doute la ſituation où je me ſuis trouvée les a fait naître; quoique raffurée ſur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en eſt tant pour moi! qui ſait ſi, dans le temps que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût ſubit, fruit ordinaire d'une paſſion longue & tranquille? Qui ſait, ſi mon mari, entraîné par ſon inconſtance naturelle, ne me rendra pas quelque jour auſſi malheureuſe que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être... Ah! plût au ciel qu'elle ſeule nous ſeparât! Adieu, ſoyez ſûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.

LETTRE XLIII.

SAINTE Fer*** a eu raiſon de vous écrire que j'apprenois la philoſophie; mais il a tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuie, & j'ai cru, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient ima-

giné de chercher dans la logique à se consoler de l'absence d'un amant, & je pense aussi qu'en pareil cas ce ne seroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philosophie ne me mette assez de force dans le cœur pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle seroit admirable si elle pouvoit faire ce miracle ! Mais rassurez-vous ; tout le fruit que j'en ai tiré jusqu'ici, est d'entendre des raisonnemens longs & ennuyeux ; d'être assez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point que, si Dieu ne m'assiste promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pédant du monde, frisé, poudré, & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler Hébreu avec toute la politesse possible. Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale ; il n'a, lorsqu'il me regarde, que des idées confuses, qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote entre ses dents des paroles barbares que ses yeux me rendent moins intelligibles, & j'aurois déjà congédié ce charmant précepteur, si ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue Hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science que celui de m'en dégoûter. Votre absence ne m'attriste pas moins que si je n'avois point cherché à me distraire ; & pour avoir eu quelques leçons de philosophie, mon cœur

n'en est pas devenu plus philosophe. Ma raison voudroit en vain me conseiller de vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudroient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice, de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher; mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuie sans doute à vous le dire; vous ne m'écrivez plus que froidement; vous croyez que je veux cesser d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foiblesse? Et si je n'ai pas eu assez de vertu pour résister à votre passion, pensez-vous que ce qui m'en reste puisse m'arracher à vous? Vous vous offendez de mes remords: puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point

fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoissez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien; en vous consacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos pensées, & vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m'échapper, est un crime pour moi; lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma foiblesse? Adieu; vous ne vous amusez pas en lisant cette lettre, mon dessein n'étoit pas cependant de vous ennuyer; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Revenez me rassurer par votre présence; je vous dirois de presser votre départ, si je ne savois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me causent, je serois moins mécontente si je pouvois être sûre que vous souhaitez quelquefois de me voir. Adieu. Conservez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.



L E T T R E X L I V.

QU'UNE femme est à plaindre quand elle aime, & qu'un homme est ridicule quand il est aimé. Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être; détrompez-vous: quoique je pusse, sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte & sur le mien, ce n'est point vous que cela regarde. Madame de *** & Saint-Fer *** viennent de se brouiller si vivement que, soit que Saint-Fer *** n'eût plus envie d'être constant, soit que madame de *** l'ait assez mal-traité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti, à ses yeux il s'est jeté dans les bras de madame de L *** , qui, pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D *** . Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle senti, par le changement de Saint-Fer *** , qu'elle l'aimoit encore, peut-être aussi que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite; & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer *** se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer *** , qui a paru jusqu'ici aimer les sentimens, a pu s'attacher à une femme

qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui, ne faisant que d'entrer dans le monde, & ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le cœur de madame de***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé, & congédié en un mois; & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espece se reglent sur son goût. D*** pouvoit espérer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de service? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards sont aujourd'hui attachés sur Saint-Fer***. Nombre de curieuses examinent sa taille, sa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne fais quoi qui a déterminé madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier; & se fondant sur le goût de la dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer***, au milieu de tous les applaudissemens, & du plaisir qu'il peut ressentir de se voir homme à la mode, mais cependant paru chagrin. Madame de*** n'est point une maîtresse à perdre sans regret; il fait mieux qu'un autre de quel prix elle est. Il soupiroit en m'en parlant, & je crois qu'il pourroit souhaiter de la retrouver, si, après

un si grand éclat, il pouvoit penser qu'elle fût encore sensible pour lui. Madame de *** , d'un autre côté , voudroit le ramener , mais comment ? Quel affront d'aller montrer sa douleur & son amour à un homme engagé ailleurs , & qui ne se serviroit de cette démarche que pour s'affermir dans son nouveau choix ! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence , & ce seroit au fond le meilleur parti , peut-être l'oubliera-t-il absolument. Comment accorder l'honneur du sexe & l'amour qui la tourmente ? C'est à vous qu'on a recours pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami , s'il est vrai que son amour pour madame de L*** ne soit qu'un goût du caprice , ou un coup de désespoir ; car il faut être bizarre ou désespéré pour faire une pareille sottise. Faites-lui espérer son pardon. Si vous vous appercevez qu'il en soit véritablement amoureux , ne commettez point mon amie , & ne donnez pas à cet inconstant le plaisir de croire qu'on le regrette. Après tout , s'il est si méchant , on tâchera de piquer sa vanité en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou six galants , très-propres à mortifier la sienne. On tâchera d'en aimer un , on fera du moins comme si cela étoit. En pareil cas , il faut bien se servir de toutes ses ressources. Mon Dieu , que de secrets je vous révéle-là ! Ne vous avisez pas au moins d'en abuser. Prompte réponse. Adieu , aimable Comte. Je serois bien fâchée de donner à madame de *** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

MON mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse madame de *** , & il compte qu'elle passera la journée avec moi ; cela rompt , comme vous voyez , toutes nos mesures , & je veux le punir en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine , où je sais qu'il a un rendez-vous. Allez-y dîner , & engagez son mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne , pour la contraindre , cet air brusque & imposant dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le temps d'écrire à son amant. Je veux , pour rendre ma vengeance complete , que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal , mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste , elle ne sera pas plus malheureuse que moi , qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir , ramenez-la chez elle bien poliment , ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera ; sans doute cela prendroit trop temps , & je serai pressée de vous remercier.



L E T T R E X L V.

POURQUOI supposez-vous que je vous veux du mal? J'avois hier un air froid & contraint, est-ce ma faute, & ne seroit-ce pas à vous à dissiper les nuages qui m'obscurcissent l'ame? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne saviez que me dire, & vos yeux, en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui & un dédain qu'il paroïssoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime? Il a été un temps que j'aurois cru qu'une passion nouvelle me rendoient moins aimable à vos yeux; mais je vous connois trop pour vous faire cette injustice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il est; il ne sent rien, que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l'usage corrige; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif & rêveur dans des moments qui ne sont faits que pour éteindre la raison, & où sans cesse vous me rappelez à la mienne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne sentez pas; & si quelquefois vous feignez

des desirs, ce n'est que par vanité ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou distraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoissez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un parce que c'est le bel air, & vous ne voyez l'autre que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour-à-tour les absences, les mépris, la fausse jalousie, rien ne vous touche; & lorsque, par le moindre de vos soins, vous pourriez me rendre heureuse, que par les miens je mérite tous vos empressements, que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; & si vous êtes attentif à quelque chose, c'est à me faire verser des larmes. Il me semble que je souffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos refroidissements à votre passion pour elle, que de vous éprouver si différent de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'est-il point jaloux? La nécessité de tromper ses soins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos desirs croitroient par la peine que vous auriez à les satisfaire; votre passion plus vive & plus ingénieuse, tâcher

roit de surmonter les obstacles que sa bizarrerie feroit naître : je vous verrois moins souvent ; mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon Dieu, de me souhaiter tant de maux ! il faut que je vous aime bien éperduement pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourments que celle de mon mari me feroit souffrir, & ne vaudroit-il pas mieux pour moi que, profitant de votre indifférence, je me dégageasse d'une passion qui vous ennuie, & qui me devient odieuse ? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne pouvoir changer. Hélas ! je n'aurai encore que trop long-temps ce reproche à me faire.

L E T T R E X L V I.

AH ! pour le coup la guerre est sérieusement allumée. Ce qui me divertit le plus, c'est que je ne serai pas, comme il y a quelque temps, la victime de la querelle. Cette passion si vive, & qui étonnoit par sa longueur ceux qui connoissoient les gens dont il est question, vient enfin de s'éteindre. L'aventure est plaisante ; je veux vous la conter. Mon mari est venu ce matin dans ma chambre, l'air désœuvré & languissant ; son cha-

grin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cause. Madame, m'a-t-il répondu mystérieusement, il est des choses que l'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même. Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dise, m'a-t-il répondu ? les confidences que je pourrois vous faire ne sont point faites pour vous : j'ai déjà trop de choses à me reprocher avec vous ; & peut-être seroit-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai assuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y résoudre, a-t-il repris. Vous savez combien je vous ai aimée, je croyois dans le temps que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvoit pas diminuer ; mais quoique je trouvasse en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le dérèglement des maximes du monde, & la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité, la facilité de les vaincre a flatté ma paresse ; j'ai continué par habitude ; & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous ; souvent, sans vous le dire, je sentoie combien vous étiez aimable ; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit, sachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtoit

sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire ; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans de nouveaux égarements. Vous vous plaignîtes enfin ; mais occupé alors d'une passion violente, je répondis mal à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent ; vous me l'avez depuis confirmé. Je ne suis pas injuste, & je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez su que j'aimois madame de ***, & qu'elle répondoit à mes soins ; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liste de ses amants qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer son cœur, & qu'il seroit beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seroient pas longues, ou, qu'en cas que je fusse rebuté, j'aurois avec elle des motifs de consolation, que je ne trouverois pas auprès d'une personne plus estimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaisie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions ; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connoissois pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des

coquettes : elle est assurément la plus dangereuse de toutes ; artificieuse même dans des moments où il semble qu'on doive tout oublier , les transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes , ses regards , ses soupirs , tout en elle est plein d'un art d'autant plus dangereux qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle , d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laissé à désirer ; mais ce fut où je pris de l'amour , je me sentis des émotions que seul il peut faire naître ; mes desirs satisfaits me fournissoient de nouveaux plaisirs à les éteindre ; source nouvelle de flammes pour moi , ils augmentoient mon ivresse. Je n'étois plus à moi-même : plein de la passion qui me dévorait , j'avois les yeux fermés sur tout le reste du monde : je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle , mon esprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée ; j'étois même si aveuglé que je démentois ce qu'on m'avoit dit sur la façon de penser ; & d'abord que je l'aimai , il ne me fut pas possible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faisoit sur sa conduite me parurent des calomnies , qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des femmes , ou aux discours impertinents de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux amants , ne trouvoit point de place dans mon cœur ; j'aurois craint de l'offenser , en lui marquant de la défiance , & je voyois

sans

sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens de la ville en différents genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués ne m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux, je me flattai quelque temps qu'elle étoit insensible à leurs soins; & lorsque je m'aperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne vouloit qu'essayer mon amour; d'ailleurs, je savois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, & que, pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuient, même en flattant sa vanité; que les hommes, même sans aimer, sont par leur état obligés à dire des galanteries, sans que leur cœur y prenne la moindre part, & de là je conclusois, ou que les gens qui la louoient pouvoient n'en être pas amoureux, ou que, s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favorisés. Quand je considérois aussi le nombre de ceux qui l'obsédoient, il ne m'étoit pas possible de croire qu'ils fussent tous heureux; quand j'examinois ses façons, je les trouvois les mêmes pour tous: mêmes regards, mêmes discours; chacun d'eux paroissoit content, & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fît naître entr'eux de la jalousie, & la mienne, dans une si grande foule d'adorateurs, demeureroit sus-

pendue, faute de pouvoir se choisir un objet. Que je me trompois ! il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent ; ils avançoient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui les premiers avoient déclaré leur passion, avoient les plus fortes preuves de sa tendresse ; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs qui assurent que la dernière viendra à la première occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles choses ? Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une aussi méprisable conduite ? Et d'ailleurs, avec quelle adresse n'étois-je pas trompé ? Combien de fois, pour se défaire de mes empressements, & favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le temps que, pour endormir les soupçons, on me le faisoit promener par la ville, & que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence & de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque, libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau, des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs. Je n'étois donc pas jaloux absolument ; mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne

plaisoit plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifférente, & qu'en lui marquant plus de tendresse, je ramènerois la sienne à sa première vivacité. Comment m'y pris-je pour cela ? Soir & matin j'étois chez elle ; mes assiduités ne finissoient point, plus de mari jaloux qui me retint, par conséquent moins de moments pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois point dans les projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par là sa première liberté, & me remit en même temps dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adoucis trop vivement au chevalier de Saint-Fer^{***}, me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir ; & pour y réussir mieux, je cachai mon dépit & mes soupçons sous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe : le chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord ; mais il s'agissoit de trouver un jour où personne ne vint les troubler ; elle me dit le soir que son mari la forçoit à le suivre à la campagne le lendemain, qu'elle seroit au désespoir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je pensai la croire ; mais en l'examinant quelques mo-

ments après, je la vis qui serroit la main au chevalier ; je sortis, très-résolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné arriva ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte, il vint me dire que le mari étoit sorti seul, & qu'un moment après son départ, il avoit vu entrer le chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle que je l'aurois cru ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ~~ma vue~~ lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât ; j'entrai sans bruit : elle étoit dans le salon qui est au milieu du jardin ; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées ; heureusement dans le temps que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le temps de me voir. Je m'approchai du salon ; le repos qui y régnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces ; je ne pouvois choisir un instant plus heureux ; & ce qui vous paroîtra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j'étois entré, c'est que je les vis sans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre, quand je crus qu'ils alloient être en situation de me voir. Je sortois satisfait de ma découverte, lorsque, pour mettre

le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée sans y penser, mécontente de sa maîtresse, & indignée, disoit-elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons qu'elle avoit surprises à mon infidelle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue & lamentable histoire de mon mari ? Pardon, mon cher Comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je saurai demain à qui, de vous ou de moi, cette assurance fait plus de plaisir. Bon soir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.



LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas, je suis seule, vous le savez, & vous ne venez point chez moi ; que vos excuses sont foibles ! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir ? Les bien-séances, les affaires ; si j'étois déraisonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne mérité-je donc plus que vous me fassiez un sacrifice ?

Ingrat ! vous profiterez encore de ma solitude. Je vous écris ; mais pour vous punir , vous n'aurez de moi que la suite de l'histoire que je n'achevai point hier. Songez que c'est mon mari qui parle.

Je regagnai mon carrosse sans bruit ; & , pour jouir sans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire , j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux : le mari de la perfide , qui s'y promenoit mystérieusement avec une femme , qui , en m'apercevant , se cacha le visage avec sa coëffe : cette vue me surprit d'autant plus que je ne me serois pas avisé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorsqu'il vint à moi. Il ne faut rien te dissimuler , me dit-il , tu vois ce dont il s'agit ici , garde-moi le secret auprès de ma femme , sa jalousie me désespere , & je serois le plus malheureux de tous les hommes si elle venoit à découvrir ce qui se passe. A ce plaisir ajoutes-en un autre ; cette dame te connoît , & ta présence la gêne. Je lui promis le secret , & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé , j'aurois pu lui prouver que sa femme ne devoit pas tant le tourmenter , & en lui montrant les lettres que je tenois , & celles qui m'étoient écrites , le délivrer du moins de sa prétendue jalousie : mais j'aimai mieux le laisser dans l'erreur où il étoit ; & puisque j'étois trompé , je crus qu'il n'y avoit pas de

mal qu'il le fût aussi. Je trouvai dans les lettres qui m'avoient été données, des styles de toute espece; déclarations & remerciements de petits-mâîtres, langueurs & ennuis d'un homme de robe, offres de service & brusqueries d'un financier, amour badin & léger d'un homme de cour: il y en avoit de toutes façons; & j'en aurois bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis, après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtresse; & excepté un petit mouvement d'amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne savois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentiments je m'étois déclaré son amant; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aventure, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffisoit pas, & qu'il valoit mieux qu'armé du sang-froid le plus insultant, j'allasse moi-même la féliciter sur ses conquêtes. Ce parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois sûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foiblesse, & le plus satisfaisant, parce que je pouvois jouir de son trouble & de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle

étoit à sa toilette , & dans cet aimable désordre où les graces sont si touchantes. Le chevalier y étoit , & la vue de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre , que , quoique ce fût pour un autre que moi , j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant ; je l'abordai à mon ordinaire : elle savoit que j'étois venu la veille chez elle , & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; & comme elle ne m'avoit point vu , elle pensa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle , elle ne m'avoit pas fait avertir ; mais elle croyoit la chose aisée. Le chevalier sortit. J'ai été hier , me dit-elle , extrêmement malade , mon mari a été seul où nous devions aller ensemble , & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici , & que vous ne soyez pas resté , si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir , lui répondis-je gravement , si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh ! de cela , reprit-elle , je ne m'en plains pas , je n'ai rêvé que de vous. Cependant , repris-je , des gens qui ont tenu compte de vos songes , m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du chevalier que de moi ; mais comme , quand on dort , on n'est point maître du choix de ses idées , je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougissez pas , interrompis-je. Il est donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas ! oui , m'a-t-elle

répondu d'un air naïf. J'ai dormi aussi, lui dis-je, & j'ai rêvé aussi de vous : écoutez mes songes, ils sont plaisants. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le salon du jardin ; que dans le temps que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le chevalier étoit entré ; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui étoit nécessaire pour avoir l'œil sur ceux qui entroient dans le jardin ; que dans le temps que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jeté à vos genoux ; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu, & que, chose fort singulière ! en voyant le chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le chevalier ; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi ; & que vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné, par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur, & qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du chevalier. Et à quel propos, vous disiez-vous à vous-même, a-t-il pris cette figure ? Je n'aime point le chevalier ; ce n'étoit pas là le moyen de me faire répondre à ses empressements ; cependant, force étrange de ma tendresse pour lui ! je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne

qui m'est tout-à-fait indifférente. Et là dessus, vous faisiez des réflexions très-sensées sur la bizarrerie des songes, & les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du désordre de votre esprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous avez rêvé encore cinq ou six fois la même chose : pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de ce songe que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours sous la figure du chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au désespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ses mouvements, pendant ce beau récit, ils sont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, se peignoient sur son visage, à mesure qu'elles naissent dans son cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux où le mépris que j'avois pour elle, étoit si parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'eusse tout vu. Elle m'avoit pour témoin de son infidélité. Que faire en pareil cas ? Me demander pardon, c'étoit s'exposer aux discours les plus humiliants ; désavouer le fait, la chose auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le temps de m'écouter, Monsieur, me demanda-t-elle ? Je lui

dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, & rien n'est moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le chevalier, & je suis charmée que, par votre curiosité, vous ayez su ce que je n'aurois pas tardé long-temps à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelque envie que j'eusse de vous ménager, & vous m'étiez devenu si insupportable, qu'il ne m'étoit plus possible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuses, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que j'aime le chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir; & il y a assez long-temps que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez pu porter ailleurs les soins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu aussi libre que celui-ci, j'espère que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir; & il me paroît si grand, que si je suis dans tout ceci fâchée de quelque chose, c'est de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monsieur, je vous le répète encore, j'aime le chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je? J'en aime cent si vous le voulez, mais je ne vous aime plus; j'ai-je assez dit, assez prouvé? Finissons, & partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier en lui apprenant que j'étois témoin de sa perfidie, mais

le ton sur lequel elle le prit, me donna autant de confusion qu'elle en auroit dû ressentir. Je crus qu'il feroit inutile de lui montrer les lettres que j'avois apportées dans le dessein d'augmenter sa honte ; & je me contentai, en lui faisant l'adieu le plus méprisant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont je tenois les lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit sacrifiées : cela n'est pas tout-à-fait dans l'exacte sincérité ; mais je crus que je pouvois me permettre quelque ressentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que la perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étois bien aise de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche fut Saint-Fer***. Je savois qu'il avoit ardemment aimé madame de *** votre amie, & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel temps il avoit pu choisir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vu s'attacher depuis quelque temps à la célèbre madame de L***, mais il l'avoit quittée presque aussi-tôt pour ma perfide, & lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu'il y vînt pour se mettre sur les rangs ; j'imaginai qu'il pouvoit être survenu entre votre amie & lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque temps, & comme je connoissois leur passion, j'envisageai plutôt un raccom-

modement entr'eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint-Fer***. Je le regardai moins comme rival que comme un homme qui, dans le désceuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à se distraire en fréquentant ses amis. Vous savez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint-Fer***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes que j'aie vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je en approchant de lui ? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez madame de***, que tu pouvois avoir quelque chose à régler avec elle, & je suis sorti pour ne te point gêner. Le procédé, repris-je, ne seroit pas étonnant dans un ami, mais dans un rival il me semble rare. Moi, ton rival, s'écria-t-il ! Aimais-tu madame de*** ? Hé ! oui, dis-je, si tu ne l'avois pas su, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer, mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la dame qui fait le sujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta paresse qui t'empêchoit de songer à d'autres amusements, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le



pied des beaux sentiments, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant respecté tes plaisirs si elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une espece de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle ; & j'aurois sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement ? Elle m'a donné beaucoup d'espérance, reprit-il, mais c'est ce dont je me soucie le moins. Je ne l'aime pas assez pour être impatient. Il est dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles sont si peu flatteuses, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu'une femme de ce caractère vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune : l'on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d'une femme méprisante, & cela n'est pas satisfaisant. Il résulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes madame de ***, & sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble ; car supposons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penser que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette supposition, me demanda-t-il tout surpris ? Je n'ai de madame de *** que des

DE CRÉBILLON, FILS. 182

assurances d'un bonheur prochain, que jus-
ques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout
rempli d'une autre passion, occupé de la
perte d'un cœur que je regrette, je n'ai ré-
pondu aux avances que m'a faites madame
de *** que pour tâcher de donner de la
jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis
malheureux en tentatives, l'on m'a vu sans
chagrin passer de madame de L*** à ma-
dame de ***, & je suis assez indifférent
pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint.
Voilà de furieux malheurs, répondis-je, &
je fais bon gré à madame de *** d'avoir
travaillé hier à ta consolation. Le fallon for-
tuné où tu as reçu tant de preuves de son
bon cœur.... a été le témoin des plaisirs de
bien d'autres, interrompit-il brusquement.
Il y a deux heures que tu me tiens ici pour
me dire que madame de *** a voulu que je
passasse hier la journée avec elle, & moi en
moins de temps je te dis, comme je le pense,
que ce sera la dernière de ma vie. J'étois
curieux, je ne le suis plus, je te ferai plaisir
de ne la plus voir, je te rends ce service de
grand cœur; si j'avois cependant un conseil
à te donner, ce seroit de prendre le même
parti que moi qui la juge indigne des soins
d'un galant homme. C'est aussi ce que je
fais, repris-je; mais je suis piqué, j'ai été
trompé, & tu ne l'es pas; il me faut une
vengeance, & j'ai de quoi la prendre; je
tiens ici toute sorte de lettres qui m'indi-
quent les noms & la qualité de mes rivaux

présents ; j'ai envie de les leur envoyer , ou de les faire courir dans la ville ; & pour suivre mon projet en partie , voici les tiennes que je te rends , & je te fais grace du ridicule en faveur de ta sincérité. Et que peux-tu espérer de cette vengeance , me dit Saint-Fer*** ? De la voir , repris-je , réduite pendant quelque temps à n'aimer que son mari , & à n'avoir personne à tromper. Que vous dirai-je encore ? Mon projet a réussi au delà de mes espérances. Je l'ai brouillée avec toute la terre ; elle fait que c'est le fruit de mes soins , & je vous avoue que je me sens autant de joie à présent d'être sûr de sa haine que quand je croyois l'être de sa tendresse : mais ce qui l'a irritée sur-tout , c'est le procédé de Saint-Fer*** , qui vient de se raccommoder avec votre amie , & qui l'a abandonnée le lendemain de son bonheur ; que n'est-elle pas forcée de penser de ses charmes ? Quel coup humiliant pour sa vanité ! & que ce qu'elle souffre à présent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait souffrir ! Que je la hais ! Ne le croyez pas , lui dis-je alors , vous êtes en colere , & ce grand mouvement de la haine n'est peut-être que beaucoup d'amour. Vous la méprisez , je le veux bien ; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente ; on gémit sur son choix , on en connoît toute l'horreur ; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison , on adore ses chaînes en les détestant : vous me paroissez encore dans une situation violente ,

& que deviendriez-vous , à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir ? Peut-être elle-même seroit-elle charmée de vous rengager , pour vous rendre votre esclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé ; vous m'avez parlé avec franchise , je dois répondre à votre confiance , & je ne puis mieux qu'en vous donnant des conseils désintéressés : après l'éclat que vous avez fait , il ne vous feroit pas de la revoir , les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation ; & si vous renouiez avec elle , vous seriez infailliblement la fable de toute la ville ; vous êtes accoutumé à aimer , je n'ai rien à vous dire là-dessus , mais sauvez-vous du ridicule. Vous avez raison , m'a répondu mon mari , mais je suis las d'aimer , & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences , elles me coûtent trop , & je ne sais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point , ai-je dit , diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le public soit muet ? J'aurois appris de lui , avec quelque changement dans les circonstances , à la vérité , tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours , il a pris congé de moi avec un demi-soupir , & m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur seroit dans de meilleures dispositions pour lui , qu'il n'oublieroit rien pour les mériter , &

enfin tout ce que peut dire un homme qui feroit trop heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu , le croiriez-vous , il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre est longue ! & dans tout cela , pas un mot de douceur pour vous ; n'importe , vous savez bien que je vous aime. Adieu , ne manquez pas de venir ce soir , si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit un mari , il ne vaut jamais un amant : ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere ?



L E T T R E X L V I I I .

JE le savois bien , moi , qu'à force de chercher à faire une conquête , je ferois soupirer quelqu'un. On est épris de mes charmes , on m'adore ; ce sont bien d'autres empressements que les vôtres. Vous autres guerriers , qui croyez avoir sur les belles des droits incontestables , vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville prise d'assaut , & ne laissez pas même à notre vertu chan- celante la gloire d'une courte résistance. Les petits soins vous ennui-ent , & vous attendez tout de votre mérite & de notre foiblesse. Que les armes cedent à la magistrature ; faites retraite , monsieur le Colonel , je viens de faire emplette d'un petit magistrat si doux , si respectueux , qu'en un besoin il effaceroit feu Céladon ; il m'a même assurée que s'il

étoit assez heureux pour me plaire, il auroit
 pour moi, malgré le feu qui le consume,
 un respect éternel. L'aimable petit homme !
 Il n'a pas encore osé me regarder en face. Il
 ne falloit pas moins qu'un rival aussi dange-
 reux, pour vous bannir de mon cœur. Vous
 vous croyez trop aimable pour ne pas l'em-
 porter toujours : voyez pourtant ce que c'est
 que le cœur d'une femme : le mien s'est
 rendu à la première menace. Comment aussi
 se refuser à un homme qui promet de ne
 jamais manquer de respect ? Est-il rien de si
 séduisant ? Il me dit si modestement : je vous
 aime, & rougit tant après me l'avoir dit,
 que dans cette affaire, à voir mon air
 aguerri, & la timidité de mon magistrat,
 on me prendroit pour l'agresseur. C'est d'ail-
 leurs un garçon doué de talents très-estima-
 bles. Croyez-vous que, comme vous, il se
 tienne à ma toilette les bras croisés, qu'il
 ne s'y trouve que pour exercer sa critique sur
 mes rubans, ou pour rendre vains, par ses
 folies, les soins qu'on prend pour l'arrange-
 ment de mes cheveux ? Ce n'est pas pour
 cela qu'il y vient. Oh ! pour un sénateur, il
 a un plaisant emploi : il n'y a point de
 président, dans quelque chambre que ce
 puisse être, qui frise mieux que celui-ci. Il
 tourne une boucle comme une déclaration
 d'amour ; c'est tout dire, il est mon conseil
 dans mes emplettes : il a le goût merveilleux,
 & s'il vouloit tirer avantage de ses talents,
 il pourroit se vanter d'avoir fourni des des-

seins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'est une grande école que les palais pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de si heureuses dispositions, il ne renversât la cervelle à toutes les femmes, & n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter prise aux soupirants les plus tenaces, ne brisât les liens les plus affermis, ne fît naître enfin de la jalousie dans le cœur des amants les plus sûrs de leur mérite, s'il ne bernoit son ambition au plaisir d'entendre dire, madame la Marquise est bien coëffée! Quelle est de bon goût! Je vous instruits de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remède, & que vous vous défassiez d'un malheureux amour que je ne favorise plus. Croyez-moi, ne poussons pas les choses plus loin; n'épuisons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque desir à satisfaire; plus d'une fois le dégoût a pensé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, qui nous rendent plus malheureux que ne sont les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi; pour éveiller nos cœurs, profitons de votre absence. Un peu de perfidie est un raffinement d'amour: quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

B I L L E T.

IL ne falloit point de réponse à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter sur vos plaisirs : mais des compliments embarrassent, une lettre auroit été trop longue, & j'ai peine à croire que mon billet vous paroisse trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous dise que je vous aime, & trop aimable pour que je vous dise que je ne vous aime pas. Je n'ose vous faire des reproches, & je ne puis vous remercier : toutes ces choses supposent que je vous écris sans bien savoir ce que je fais. Vous me mandez que sans mon idée qui vous suit par-tout, vous vous ennuierez. Je vous rends grace de l'honneur que vous lui faites ; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des dames charmantes ; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous apperçu ? Les hommes que je vois tous les jours me paroissent si laids ! Elles sont belles ces femmes, & vous restez ; vous vous amusez, & je suis absente. J'aurois bien de quoi vous gronder ; mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes, encore assez de temps pour pouvoir m'écrire trois lettres ; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour,

L E T T R E X L I X.

Nous partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tous moments. Vos empressements répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les desirez-vous? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le faire: croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, & qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entièrement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse, au milieu d'un amour, qui devrait être tranquille, de former des desirs qui ne seront jamais remplis! Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! Quelles nuits! Quels emportemens! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donne-

roit pas votre présence ! Ah ! que dans ces
 heureux moments vous ne m'accuseriez pas
 d'insensibilité ! Ne croyez pas jouir , comme
 moi , des mêmes transports ; je ne dois de
 si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion.
 Vous languissez dans les plus tendres plaisirs ,
 & je brûle , lorsque même je ne jouis que
 de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler
 mes transports ! Mais pourquoi vous fais-je
 des reproches ? Où me laissé-je égarer ! Que
 de mots pour vous dire que nous allons à la
 campagne ! Et comment se peut-il , qu'ayant
 si peu à écrire , on remplisse tant de papier ?
 Qu'un amant nous rend babillardes ! Je ne
 veux point songer à cela , la tête m'en tour-
 nerait. Plaise à Dieu que ce ne soit pas déjà
 besogne faite ! bon jour Ah ! j'oubliois
 de vous dire que mon mari , qui rend à
 l'heure que je vous parle des soins silencieux
 à madame de T*** , m'a prié , sans faire
 semblant de rien , de l'engager à venir avec
 nous. Il y a apparence qu'il sera si occupé
 d'elle qu'il ne songera guere à ce que nous
 ferons ; ne croyez pas pour cela être dispensé
 de vous observer. Avec madame de T*** ,
 il y aura beaucoup de femmes qui se disent
 toutes les meilleures de mes amies ; mais
 auxquelles il ne déplairait pourtant pas que
 je leur fournisse quelques petites occasions
 de médire de moi. Adieu , soyez sage de-
 vant tous ces gens-là , ou , pour mieux dire ,
 tâchez de m'empêcher d'être folle ; je le ferai
 dans nos moments de liberté , peut-être plus

que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu , mon cher petit comte.

B I L L E T.

TENEZ , absolument nous nous brouillons ; je n'y puis plus résister , cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un amant ? Pendant que j'y suis , dussiez-vous vous en plaindre , je veux le définir , c'est quelque chose de ridicule. Encore si j'avois eu l'esprit de voir cela d'abord ; mais il est bien temps de faire des réflexions quand on est devenue folle , & que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle ; voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier , pour me demander pardon aujourd'hui. Le comte de *** m'a parlé à l'oreille , savez-vous bien ce qu'il faisoit là ? Il me disoit une impertinence. Voulez-vous savoir ce que c'étoit , il me faisoit confidence de.... Oh ! pour cela , je ne puis l'écrire , je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoder avec moi , n'est-ce pas ? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien ; mais je ne sais pas si j'aurai le temps de vous voir. J'ai envie d'être piquée : oui , venez , je n'ai rien à faire , peut-être votre présence m'amusera-t-elle. Que je suis fotte d'être si bonne ! Cela est inoui ! Il est cependant vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.

L E T T R E

L E T T R E L.

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint-Fer*** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que madame de *** eut autrefois pour lui, & c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des amants a des bornes: on peut se passer de petites choses; mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amène des réflexions, & quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé; le cœur s'attiédit, la raison recommence à régner; & quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroissiez différents de vous-mêmes, pour nous faire céder à vos desirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect ne nous marquez-vous point pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas quand vous n'en avez plus à craindre de nous! Dans quel esclavage ne nous reconduisez-vous point lorsque, comblés des

preuves de notre tendresse , vous devriez être plus attentifs & plus aimables que lorsqu'on vous vous le refusions ! Comment voulez-vous qu'une femme accoutumée à des soins , à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggere pour en venir à bout , puisse vous pardonner vos caprices , vos hauteurs , ces fausses jalousies si méprisantes , & que vous n'imaginiez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégoûts ? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable , & la forcer à une constance que vous ne méritez pas , & dont vous ne vous servez que pour la rendre l'objet de vos mépris ? Vous ne conviendrez pas sans doute de ces vérités ? Et plutôt à Dieu , pour les mieux désavouer , que vous ne ressemblassiez pas aux hommes dont je viens de parler ! Vous me direz que vous êtes fidele : cela peut être ; mais vous êtes comme les femmes prudes , qui vantent toujours leur retenue , & qui n'en sont pas plus estimables. Vous ne vous souciez pas de plaire à d'autres ; mais vous ne prenez aucun soin de me plaire. Votre fidélité vous pèse & vous embarrasse. Je m'apperçois à tous moments de la mauvaise humeur qu'elle vous cause , & vous me faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivaux. Mais pour revenir à Saint-Fer*** , (car je ne sais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop quand vous croyez que madame de *** puisse se résoudre à

renouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bizarreries de Saint-Fer***, & réduits souvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint-Fer*** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer qu'en le reconnoissant sur le champ ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu, par ses nouvelles conquêtes, le mérite de madame de*** ; il voudroit revenir à elle ; assurément le retour est flatteur, & devoit faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même telle épreuve a dégoûté Saint-Fer*** de l'infidélité. Il sait qu'il peut trouver des femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, madame de*** pourroit espérer de retrouver un amant plus tendre & plus persuadé de son mérite qu'il ne l'étoit avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non-seulement elle n'a pas voulu recevoir ses lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant. A propos, c'est la plus plaisante chose du monde que vous autres hommes quand vous êtes amoureux. Tout est affecté dans votre personne, jusqu'au son de votre voix. Vos regards chargés de langueurs ne se tournent jamais que douloureusement sur l'objet aimé. Votre démarche lente & abattue sem-

ble à chaque pas lui reprocher une rigueur ; vos soupirs longs & fréquents , vos insomnies , votre trouble , vos distractions : oh ! c'est un article essentiel que celui-là. Il sert à prouver que vous n'êtes plus à vous-mêmes ; c'est par-là que vous m'avez prise. A force de réfléchir sur vos distractions , il m'en vint de si fortes que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux , parce que vous étiez distrait ; & je me suis apperçue depuis , que c'est chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource. Vous paroissez triste avec tout le monde : le bruit se répand par-tout , qu'un tel , dont on vantoit la gaieté , est devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient jusqu'à celle que vous aimez ; alors elle croit la chose sérieuse : on fait que la tristesse conduit au désespoir ; elle craint que cet étourdi ne fasse un coup d'éclat , & trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme , que d'être cause de sa mort. Malheureuses que nous sommes , de nous laisser séduire par des démonstrations ridicules qui ne devroient mériter que notre mépris ! Saint-Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** , comme un homme qui s'abandonne au désespoir ; il m'a semblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être son cœur la trompe-t-elle , mais quoi qu'il en soit ; je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui ; elle en parle avec in-

DE CRÉBILLON, FILS. 197
différence, & j'aimerois mieux qu'elle eût
de la colere. Je parlerai encore pour lui ;
puisque vous le souhaitez ; mais vous ne
savez pas combien un inconstant qui veut
reprendre ses premières chaînes ; est méprisé
d'une femme raisonnable : & d'ailleurs , la
façon dont il vous répondit lorsque vous vou-
lûtes le ramener à madame de *** , est de
ces choses qui s'effacent rarement. Je vais
chez elle , vous m'y trouverez : nous tâche-
rons d'obtenir sa grâce. Quant à vous , aimez-
moi toujours assez pour n'avoir pas besoin
de demander la vôtre.



L E T T R E L I.

ON cherche la solitude, on s'ennuie du
tumulte de la ville ; mais le moyen de la
quitter avec plaisir lorsqu'on y laisse ce qu'on
a de plus cher ? Pour prévenir ce chagrin ,
on vous prie de vous trouver à cinq heures
chez vous avec monsieur de Saint-Fer ***.
L'on ira vous y prendre pour vous conduire
dans un lieu que vous ne connoissez pas , &
que l'on ne peut vous nommer. On ne vous
cache pas que l'on vous fera passer par de
terribles aventures ; mais vous êtes cheva-
lier & amoureux , c'en est trop pour man-
quer de courage. Après avoir parcouru un
pays immense , on vous fera entrer dans un

château dont un seul géant du canton de Berne, défend la porte contre tous les ennuyeux. Un vestibule superbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, selon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous passerez outre; ni monstre, ni griffons ne s'opposeront à votre passage; & ce n'est pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de chevaliers courtois vous conduiront, en cérémonie, dans des appartements magnifiquement ornés, où des demoiselles vous parfumeront, & guideront vos pas dans un cabinet mystérieux où, négligemment couchées sur des sofas brillants d'or & de pourpre, vous recevront deux princesses plus belles que les astres du firmament. A votre aspect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des soupirs que leur cœur, pénétré de plaisir, laissera partir avec violence, on vous tendra languissamment une main, que vous ne manquerez pas de baiser avec transport. La joie, pendant ce temps-là, suspendra toutes les fonctions de votre ame, & jusqu'à ce que vous soyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choses mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous mènera dans des jardins charmants, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpétuel printemps; les zéphyrs y soufflent

sans cesse un air voluptueux; les rossignols y soupirent leurs tendresses; & leurs concerts joints aux ramages des autres habitants des forêts, font, de ces lieux, une seconde isle de Cythere. Il est, dans un bois épais & sombre, une grotte plus délicieuse que toutes les beautés de cet aimable désert, couverte par un bosquet de myrthe; les faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs. La Driade amoureuse ne craint point de s'y laisser surprendre. Par un enchantement qu'on ne peut assez admirer, la nymphe fugitive ne peut en détourner les pas, & l'amour qui marche devant-elle, en l'éblouissant avec son flambeau, la conduit jusque dans la grotte qu'elle vouloit éviter. Il est vraisemblable que, lassées d'une longue promenade, les infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, & plutôt aux Dieux qu'il inspirât aux amants autant de discrétion que peut-être il inspirera de foiblesse aux amantes! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laissé des monuments de leur bonheur. Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un salon où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair crystal. La Folie sera priée de la fête, & Bacchus tâchera de

la finir aussi-bien que l'amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs courriers; on partira, & après un assez long voyage, on se retrouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux infantes, non sans pousser quelques soupirs : de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour & de fidélité, dont, pour le présent, on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, & avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainsi que cela se doit, vous leur adresserez votre oraison mentale. Adieu, Comte.

B I L L E T.

REVENEZ dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis-je que secrétaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette ; encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous pour prendre des prétextes. Vous pensez sans doute que votre absence me chagrine, vous le pensez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui me trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue & je perds. Je vais au

spectacle, & je m'y ennuie. J'ai des amants,
 dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-
 ce pas là des ressources? Croyez-vous qu'avec
 elles j'aie le temps de desirer votre retour? Et
 puis, tous les jours, je vois mon mari, il
 m'aime d'une force inconcevable, cela me dis-
 trait; & quoique vous en puissiez dire, un
 mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui
 s'absente. Tout cela veut dire que vous pour-
 riez rester où vous êtes, si les noces de madame
 de *** & de Saint-Fer *** n'exigeoient pas
 que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin
 déterminée; elle prétend par-là fixer absolu-
 ment Saint-Fer *** , jugez de sa folie. Si les
 serments d'un amant ne valent rien, de quelle
 force peuvent être ceux d'un époux? Elle
 compte sur de la fidélité, de la complaisance,
 de la tendresse; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé
 de tout cela dans son premier mariage, elle
 veut bien imaginer que Saint-Fer *** ne man-
 quera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas,
 je n'en penserois pas autant de vous, & vous
 vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à lundi
 la fête; ce sera assez pour tout le monde de
 vous voir arriver la veille. Vous me verrez,
 au reste, à votre commodité: vous ne m'accuse-
 rez pas au moins d'être gênante. Hé bien?
 Monsieur, direz-vous encore que je vous
 aime?



L E T T R E L I I.

AH! Monsieur, mes craintes n'étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd'hui si elles avoient pu me servir toujours contre vos desirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de serments, qui me coûtoient tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier si tôt avec quelle tendresse je vous aime? Vous épousez mademoiselle de la S***! Et je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'osez-vous confier votre bonheur; & quoi qu'il m'en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi pour croire que je ne vous le sacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché sur vous; mais je me croirois peu digne de votre estime, si dans cette occasion je suivois tous les mouvements qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! & c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne sortiroit point de

la vôtre ! Ces jours que vous passiez à m'assur-
 surer de votre tendresse, seront à jamais per-
 dus pour moi ! Vous vivrez pour une autre ;
 vous oublierez, dans ses bras, mon amour
 & ma douleur : vous ne me direz plus que
 vous m'aimez ; vous pourrez vous résoudre
 à ne le plus sentir ! Ah , Dieu ! qui vous
 forçoit de m'aimer ? Ne m'avez-vous choisie
 que pour me rendre malheureuse ? Ne de-
 viez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas
 toujours à moi ; & quand enfin ma passion
 a si-bien répondu à la vôtre, n'avez-vous
 pas dû vous reprocher la douleur que votre
 perte me causeroit ? Vous aimer, vous le
 dire, vous le persuader, étoient mes uni-
 ques soins. Qui pourra me dédommager de
 les avoir perdu ? Je vous voyois, je ne vous
 verrai plus. Ah, ingrat ! si vous m'aimiez
 comme je vous aime, qui auroit jamais pu
 vous arracher à moi ? Que dis-je ? malheu-
 reuse ! mon amour étoit trop peu pour vous,
 & je ne dois plus songer qu'à me conserver
 votre estime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'au-
 tres sentiments. Je les désavoue, ils ne sont
 dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez
 pas de me déplaire en achevant ce mariage ;
 j'ai prévu le sacrifice, je m'y sou mets. Vous
 m'aimez à présent, qui peut vous assurer
 que vous m'aimerez toujours, & que vous
 ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un
 établissement solide, une liaison qui peut
 finir d'un moment à l'autre, & qu'un ins-
 tant de votre caprice, ou du mien, peut

détruire à jamais. Je ne vous aime que pour vous ; & vous voir heureux , me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue si vous avez pensé de moi autrement. Oubliez-moi , ou ne pensons l'un à l'autre que pour nous estimer mutuellement. Vous me ferez toujours cher. Si j'avois changé , vous m'auriez méprisée ; si vous m'aviez abandonnée , je vous aurois haï ; n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raison veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti sans qu'il m'en ait coûté , & sans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus tendrement aimé ; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous que je vous conjure de m'oublier. Ah ! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis ne devriez-vous pas me consoler ? Avez-vous perdu pour moi jusqu'aux sentiments d'humanité ? Vous ne devez pas douter que je ne sois accablée de la plus cruelle douleur , & vous restez éloigné de moi ! Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur , que je puisse me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour , mérité-je tant d'indifférence ? Une ligne , un mot , devroient-ils tant vous coûter ? Hélas ! je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais , si vous me refusez votre vue , ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un

DE CRÉBILLON, FILS. 105

peu de pitié pour moi ne sera point un crime contr'elle; elle n'en triomphera que plus, & j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me diriez-vous pour me consoler, que vous pensassiez? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échapperoit des choses que je me reprocherois moi-même. Non, ne me voyez pas; je garderai toute ma vie le souvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant: renvoyez-moi mes lettres & mon portrait, ne conservez rien qui puisse vous rappeler mon idée: mais s'il se peut cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'ose vous demander des sentiments plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette lettre est baignée, doivent vous être un témoin fidele de la douleur que je ressens en écrivant ce funeste mot. Ne vous présentez plus à mes yeux. Je fais trop ce qu'il en coûte d'aimer sans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à mademoiselle de la S***, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous sommes séparés pour toujours. Adieu. Hélas! ne m'oubliez jamais. Daignez vous souvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappelez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.



L E T T R E L I I I.

JE vous reconnois, Monsieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, & m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes alarmes, sur le bruit de votre mariage, ne sont pas réelles? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle passion, & c'est un prétexte pour vous abandonner plus sûrement? Vous êtes le seul qui, en pareil cas, pût imaginer une chose semblable: vous ne le croyez pas; mais pourquoi me l'écrire? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée? N'est-ce donc pas assez de vous perdre, & lorsque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre sa place? Moi, méprisée! grand Dieu! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être? moi, qui vous ai sacrifié jusqu'à mon amour même; moi, qui n'étois occupée que du soin de vous marquer ma tendresse, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il est vrai que vous soyez touché de ma perte, sera-ce en me donnant un caractère odieux que vous me prouverez que je vous suis chère? Si vous me soupçonnez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre sans m'offenser, &

encore de quoi vous seriez vous plaindre d'être trop tendrement aimé. Vous auriez senti, si vous pouviez sentir quelque chose, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous ? Il me paroît par les choses que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuse, & cependant vous n'épousez pas mademoiselle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour ? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toujours à moi ? Ah ! qu'une véritable passion a bien un autre langage ! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuses ; il n'y avoit rien que vous ne fîssiez pour les dissiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épousez point mademoiselle de la S***. Si vous ne l'aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je consentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois sans murmurer à votre bonheur ; mais je ne vous verrai jamais, sans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle maîtresse, le sacrifice que je vous faisois. Peut-être que je suis injuste ; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, si vous ne m'aimez plus ? Votre inconstance & votre froideur sont la même chose pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, sans doute, mes frayeurs ; mais toute autre à ma place en seroit-elle moins susceptible ? Une lettre

fuffit-elle ! Et dans la fîtuacion où je fuis , feroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes ? Que faites-vous éloigné de moi ? Vous me croyez infidelle , & je crains que vous ne foyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles ? & pour peu que vous priffiez encore quelque intérêt à mon cœur , ne feriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité , ou jouir avec moi du plaifir de me trouver constante ? Ayez pitié de l'état où je fuis , daignez , & c'eft la feule chofe que j'exige de vous , daignez me raffurer fur mes craintes , & éclaircir vos foupçons. Que je fache fi je dois vous aimer encore , ou fonger à vous haïr à jamais.



L E T T R E L I V .

Moi ! que je vous haïffe , cher Comte , lorsque vous me donnez de fi fortes preuves de votre tendrefle ! Ne me haïffez-vous pas vous-même , de vous avoir outragé dans le temps que vous écartiez les obftacles qui pouvoient vous empêcher d'être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l'excès de ma joie ? Je ne puis douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire fur mon cœur ? Quand vous m'aurez abandon-

née, aurois-je pu m'en plaindre? Vous n'auriez fait que m'obéir, mais vous avez connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier; vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déjà réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi! je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous? Les jours que nous passons à nous tourmenter ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur? Et, lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquietent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du secours du raccommodement? Les fréquentes querelles aigrissent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences auxquelles nous nous condamnons volontairement, ne seroient-elles pas pour nous un supplice insupportable, si quelqu'un vouloit nous y forcer? Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins? Avons-nous donc des moments à perdre? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montrez quelquefois, elle est toujours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre cœur que je cherche, ce sont ces tendres épanchements

de l'ame, auxquels on peut se livrer sans
offenser la vertu. Je voudrois de cet amour
qu'on dit que Platon connoissoit si-bien, &
qu'après lui nous avons si mal connu : de cet
amour dépouillé de toute impression des
sens, dont la pratique pourtant doit être dif-
ficile, puisqu'on a tant de peine à le faire
comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de
tout cela, aimons-nous toujours comme
nous avons commencé de le faire. Notre
amour nous satisfait, & je crois que nous
perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu,
que je suis étourdie ! Il y a deux heures que
je ne vous dis que des bagatelles, & j'ou-
bliois de vous avertir que madame de ***
vous prie de vous rendre chez elle à midi ;
elle va à passer le reste de la journée,
& comme j'ai mille choses à vous dire, je
ne doute point que je n'y aille aussi. Ah !
me diriez-vous bien pourquoi je soupire ?



L E T T R E I V.

CETTE pauvre madame de la G***, après une constance de quatre ans, vient enfin de perdre son amant; & malgré ses exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que son dégoût pour elle avoit ébauché. Oui, Madame, me disoit-il il y a quelques jours, c'en est fait; les soins que je lui rends ne partent plus, depuis longtemps, que de ma reconnoissance; & sans une forte idée qui nous tourmente elle & moi depuis deux ans, nous serions bons amis, & rien de plus. Je crains que, sensible comme elle l'est, elle ne puisse me voir inconstant, sans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aie fait pour l'amener insensiblement au point de souhaiter une rupture, qui, de jour en jour, nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir pour lui dire que je ne l'aimois plus; il sembloit qu'elle choisît ce temps-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse; & j'étois obligé de la quitter sans avoir pu prendre avec elle les arrangements que j'aurois souhaités. Ces conversations, autrefois si animées, sont languissantes & stériles;

cés moments que je passois avec elle , & que l'amour rendoit si charmants; me pesent & m'embarrassent. J'ai beau m'exhorter à la constance, je sens, par le besoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles sont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut-être la cause de mon dégoût. Je vois une femme aimable, qui a de la jeunesse & de l'esprit; mais ses agréments ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle; mais mon cœur ne me le dit plus, & le reste parle vainement en sa faveur. Ne devrait-elle pas sentir par ma froideur que je ne l'aime plus; & une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble & de la fureur d'un amant? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions; & c'est, à mon sens, un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint-Fer***, ami de madame de la G***, de lui jeter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié, sauve-moi; elle veut que je l'épouse: d'ailleurs, une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle

d'un amant accoutumé à tenir un langage différent. Saint-Fer*** refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. Eh bien ! reprit-il , je ne t'en parle plus , mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein. Il sortit , & nous étions aux Tuileries , réfléchissant encore sur cette constance inusitée de madame de la G*** , quand , nous abordant avec un air effaré : c'en est fait , dit-il , je suis content , si toutefois on peut l'être en mettant au désespoir une femme qu'on a tendrement aimée. En sortant d'avec nous , il étoit allé chez elle ; elle l'y attendoit avec impatience , & le jour même avoit été pris pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L'occasion étoit pressante , l'aspect du péril le transit ; il résiste , il hésite ; elle le presse , il se fâche ; elle se désespère , & il découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit ; P*** lui donne du secours ; elle revient à elle , toute en pleurs se jette à ses pieds , & lui dit les choses du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant aussi , l'exhorte à prendre son parti. La fureur succède à l'amour ; elle veut le tuer ; il reprend son épée , se sauve , & pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi , il écrit dans la loge du suisse son congé bien signé. Il triomphoit en me contant son aventure , & m'assuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet , elle se couche après son départ , passe le reste de la journée , & toute la nuit , à soupirer

& à s'évanouir. Elle se leve avec la même douleur ; & la lumière lui étant odieuse , elle fait tirer les rideaux de sa chambre , & languissamment couchée sur un canapé , elle déplore la perte de son amant. Elle tombe encore dans une foiblesse qui fait tout craindre pour sa vie ; & peut-être qu'elle seroit morte , si le jeune duc de*** , qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du secours , ne l'eût consolée une heure après qu'elle avoit pensé expirer à ses yeux. Le duc qui a trouvé l'aventure plaisante , l'a sur le champ rapportée à ses amis. Un de ceux-là , ami de P*** , lui en a fait part. P*** , au désespoir qu'elle ne soit pas morte , & qu'elle ait accepté si-tôt consolation dont il la croyoit incapable , a senti rallumer son amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à se remettre bien avec madame de la G*** ; mais vous savez ce que c'est qu'une personne consolée ; elle l'a méprisé , & il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite J*** qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu , Comte ; avant de me faire une infidélité , souvenez-vous de l'aventure de notre ami , & de la façon de se consoler de madame de la G***.



BILLET.

LA précieuse madame de *** vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper ; je suis perdue si vous ne venez : amenez aussi Saint-Fer***, je vous en conjure ; il aime à disputer & pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins ; sans ce secours, je meurs. Vous ne savez peut-être pas à quel point ces gens sont maussades ; ils parlent sans cesse, & je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent ; jugez combien je suis à mon aise. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage. Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux, quand même vous imagineriez que je prends un prétexte pour vous voir. C'est un service qui ne restera pas sans récompense, & je vous dédommagerai de votre ennui en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête-à-tête. Viendrez-vous ?



L E T T R E L V I.

Y A-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez-vous m'estimer assez peu pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiete ? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh ! pourquoi voulez-vous en avoir , quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez ; je vous offenserois trop si je croyois votre jalousie véritable. Je connois vos caprices , & ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez grande pour se choquer , lorsque je parle à un homme qui n'est jamais venu chez moi , qui n'y viendra jamais , malgré ce que vous en voulez imaginer , & qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonneroit si je n'en découvrois pas la cause. Vous vous estimez , mais vous ne m'estimez pas ; & dans les traits de satire que vous lancez sans cesse contre mon sexe , vous ne faites de moi aucune exception particulière. Vous croyez que je vous aime , mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me supposez une nécessité absolue d'aimer quelqu'un ; & si quelquefois vous

vous

vous flattez que c'est votre mérite qui m'a rendu sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en souvient cependant, ce cœur que vous méprisez tant aujourd'hui, ne fut pas si facile à gagner. Vous eûtes besoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été si, en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j'avois pu, en suivant ce que ma raison me dictoit, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre passion; j'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachements passagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnasse? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours! & depuis quel temps votre passion ne seroit-elle pas finie, si mes soins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre; si je n'avois pas opposé à vos refroidissements une constance si égale que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avois perdu? Vous m'auriez sans doute beaucoup plus aimée si, moins sensible & moins tendre, j'avois affecté pour vous autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si, paroissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avois mis sans

cesse dans la nécessité de ne savoir que penser de mon cœur : ma coquetterie & ma dissimulation auroient éveillé un amour sur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconstance ; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je sens que je vous perds, mais sans me rendre la victime de vos fantaisies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte ; quelque douloureuse qu'elle me soit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus : pour tant de tendresse, est-ce trop d'un peu de sincérité ?



LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévu votre changement ; il m'afflige, mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours ? Et parce que mon cœur m'assuroit de ma constance, devoit-il m'être un garant de la vôtre ? Vous me quittez ; que ce soit pour une autre, ou que, dégoûté de l'amour, vous vous condamnerez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir ; on seroit trop malheureux si, quand on aime, on s'enchaînoit à

jamais , & que pour conserver une conquête dont on fait peu de cas , on renoncât à toutes les occasions qui se présentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous ; ce n'est pas votre faute , si je vous aime encore ; & vous avez fait depuis long-temps ce qui étoit nécessaire pour chasser une passion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours , & quand vous auriez pu le faire , je ne serois point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable , je celle de vous le paroître ; puisque mes seuls agréments vous avoient déterminé , il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous , & je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coûtera point , c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je vous aime encore , laissez-moi m'accoutumer , par votre absence , à vous regarder comme un homme indifférent ; votre vue me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit ; & il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essuyer. Mais est-il vrai que vous m'avez abandonnée ! Quoi , dans ce cœur qui faisoit tout son bonheur de notre union , dans ce cœur parjure , ne reste-t-il plus rien pour moi ? Ah ! que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus chères délices ! Hélas ! malgré ce que je vous

disois de votre inconstance , je ne la prévoyois pas ; tranquille sur la foi de vos sermens ; rassurée contre votre perte , par l'amour extrême que j'avois pour vous , je ne pouvois pas croire que vous fussiez capable d'une perfidie. Je sentoís que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame , & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous pussiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même , & que , dans mes derniers instans , je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbaré ! venez m'accabler par votre indifférence ; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez ; voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs , & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez , en avez-vous senti l'importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que rompant avec moi si injustement , quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé ; quand j'aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si long-temps notre bonheur , je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu , je n'ai plus rien à vous dire.

L E T T R E L V I I I.

PAR ma dernière lettre , je vous ai prié de ne me plus voir , je sentoís que votre vue entretiendrait en moi des sentiments qu'il m'est important d'éteindre ; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite , le plus affreux de mes malheurs , est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse ; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches , je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été si cruellement fermés , si ma passion , moins folle , m'avoit permis de réfléchir sur vos démarches , d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisois pour vous , vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance ; mais tel étoit mon aveuglement que je ne vous voyois que comme je desirois que vous fussiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit , je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée ; mais ai-je mérité votre mépris ? Je suis malade , vous le savez , & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il soit encore , votre insensibilité & ma fierté me sau-

vent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes , ni descendre à des prières honteuses ; mais pour avoir cessé d'être amants , avons-nous renoncé au plaisir d'être amis ? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander ; mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous , si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant ? Vous seul avez fait tous mes crimes ; sans vous je jouirois encore.... Ah ! que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles réflexions ? Elles m'éclairent sur des fautes qu'elles n'ont pas su prévenir , & redoublent mon désespoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence si , en cessant d'être aimée , je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé : mais loin que votre froideur puisse éteindre mon amour , elle semble le rallumer avec plus de violence. Que je suis malheureuse ! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendresse que vous ne ressentiez pas , & je meurs de douleur quand vous cessez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je suis ; je ne veux que vous voir , je ne serai point seule ; accoutumez-moi insensiblement à vous perdre pour toujours : dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur , il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez aussi qu'en cessant tout d'un coup de venir chez moi , vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous êtes trop honnête homme pour ne les lui point

DE CRÉBILLON, FILS. 223
épargner. Adieu, Monsieur; vos complai-
sances pour moi ne dureront pas, & je
saurai par une prompte absence vous dé-
livrer de l'embarras de les avoir long-temps.



L E T T R E L I X.

DE grace, cessez de m'écrire, sauvez-
moi de l'affront de mépriser ce que j'ai cru
digne de mon estime. Vous avez rompu avec
moi, je ne m'en suis pas plainte. J'ai assez
bien présumé de vous pour croire que vous
ne me faisiez pas injustice, & que, sans de
fortes raisons, vous ne m'auriez pas aban-
donnée. Je vous ai estimé même de la fran-
chise avec laquelle vous m'avez instruite de
votre changement. Aujourd'hui vous osez
me demander pardon! Vous pouvez m'avouer
que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû
votre éloignement! De sang-froid vous me
plongez le poignard dans le sein, à moi qui
ne respirois que pour vous! Pouvez-vous
me mépriser assez pour croire que je puisse
revenir à vous? Barbare, qui pour le seul
plaisir de me désespérer, avez agi avec moi
comme avec la femme dont on auroit le plus
à se plaindre! Encore si, déterminé par un
autre objet, vous m'aviez quittée pour vous
livrer à lui, j'aurois excusé votre inconstance,
j'aurois même poussé la générosité jusqu'à

croire que j'y aurois donné lieu ; je me serois consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez , que vous m'abandonniez sans ménagement , dans la seule vue d'éprouver si je serai sensible à votre perte , voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse durer , elle dure toujours trop ; il y a même de la cruauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée , je vous aimois assez pour me flatter qu'elle ne seroit venue que d'un excès de délicatesse , & quelque bizarres que puissent être les assurances qu'un amant veut prendre de notre cœur , elles nous sont toujours précieuses quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avoit été telle , un jour suffisoit pour votre satisfaction & mon tourment. Vous ne m'auriez pas refusé les plus légères complaisances , vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir ; & quand vous m'avez revue depuis , & toujours accablée par ma douleur , vous n'auriez pas inhumainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous osez m'écrire ! Vous pouvez , sans mourir de confusion , vous rappeler mon idée ! Vous m'aimez ! que je serois heureuse que vous disiez vrai ! Puisse cet amour faire votre éternel supplice , & puisse-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine que je vous en ai donné d'une tendresse dont le plus détestable de tous les hommes auroit été plus digne que vous.

L E T T R E L X.

EN effet , il seroit très-singulier que je vous aimasse encore , & j'imagine comme vous que cela seroit fort plaisant. Mais , mon pauvre Comte , je me suis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit que la fin de la comédie ne seroit pas agréable pour vous. Si vous saviez combien le personnage que vous y jouez à présent est ridicule , vous n'auriez pas la force de le soutenir plus long-temps. Oui , vous êtes désœuvré , languissant ; madame de *** a refusé vos soins ; je ris de vos soupirs. Que de mortification ! Consolez-vous , il y a peu d'hommes à qui la même chose ne soit arrivée ; mais étoit-il possible qu'elle vous arrivât , & qu'aimable comme vous êtes , vous vous trouvassiez rebuté de deux côtés ! Après tout , il vous reste une ressource. Vous m'avez aimée , moi , je fais comme vous vous y êtes pris pour me tromper ; imaginez quelque nouvelle façon dont je puisse être encore la dupe. Je connois votre air triste , ces soupirs affectueux que vous tirez du fond du cœur , ces petits mots si joliment dits , ces lettres si élégamment écrites , ces beaux yeux noyés dans les larmes , ce visage abattu , tout cela ne peut plus me toucher ; & je crois pourtant que c'est tout

ce que vous savez faire. Vous perdriez encore l'esprit que je ne m'en appercevrois pas. Ainsi vous jugez bien que toutes ces gentilleses ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore , c'est que vous passiez pour trompeur ; que peu de femmes de bon sens voudront vous croire , & que vous n'aimiez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas si-tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux ! Vous étiez las de m'aimer , je n'avois plus rien de touchant pour vous ; à peine vous souvenez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faites une infidélité , vous cherchez fortune ; vous ne la trouvez pas , & tout de suite vous revenez à moi. Je suis un peu cruelle , & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre ! Et quel plaisir de pouvoir disposer ainsi de tous ses mouvements ! Vous aviez cependant assez bien arrangé cette aventure ; il est vrai que vous aviez mis dans votre plan que je vous aimerois encore , sans mes caprices cela étoit naturel : vous me connoissiez , & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver si différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident , quoiqu'il soit le plus intéressant de tous. Mais sans m'arrêter plus long-temps à ce badinage , il faut répondre à votre lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conseils , & un aveu sincere de ce que je pense sur votre compte. Je ne

vous aime plus : dans le temps de ma colere , je vous en aurois dit tout autant , mais avec beaucoup moins de sincérité. Dans un état violent , on peut se tromper soi-même ; mais revenu de ce premier mouvement , on voit les choses de sang-froid , & l'on en est bien moins dupe. Il est donc vrai que je ne vous aime plus , & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir , fût-il sincere , il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaisir , & que lorsque les offenses peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous savez de quelle nature sont celles dont je me suis plainte , & je ne daigne pas les rappeler. Que votre cœur se juge lui-même , qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez , & puisse-t-il vous en dire assez pour vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables , que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois , ma passion ne s'étoit pas un moment démentie , vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous m'aimez ; vous seriez trop malheureux si vous nourrissiez des sentiments auxquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût , gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatteuses. Rendez-vous justice , & n'espérez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir , c'est à moi d'y mettre ordre : on ne se guérit bien qu'en fuyant ; & pour les passions malheureuses , il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui

les cause. Si cependant , comme vous me l'assurez , vous devez bientôt partir , je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis ni ne serai jamais votre ennemie , je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avois moins ; & la permission que je vous donne de me voir , doit vous être un sûr garant de mon indifférence.

B I L L E T.

HÉLAS ! oui , Monsieur , je vous permets de venir à l'opéra , & je vous fais même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en sorte , puisque vous le souhaitez , qu'il y ait une place pour vous : mais tous les jours d'opéra ne se ressemblent pas ; quelque tendre que soit la musique , & quelque jolies choses que vous me disiez sur *Armide* & sur *Renaud* , je me souviens trop bien d'avoir été l'une , pour souffrir jamais que vous redeveniez l'autre.



L E T T R E L X I.

J'AVOIS cru jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis assez m'étonner quand je songe aux choses que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offense, lorsque je vois que l'amour ou la vanité (car vous avez sûrement plus de l'une que de l'autre) se mêle encore de vos démarches. Savez-vous bien que l'homme du monde qui me seroit le plus indifférent, seroit plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai si tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & sur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma tendresse avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conservé avec plus de soin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne suis pas surprise que vous ayez voulu cesser de m'aimer, puisque je ne vous touchois plus: il étoit naturel que vous finissiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agréments. Quelque chose qu'on dise de la constance, elle ne dure qu'autant que l'amour; & d'ordinaire il ne subsiste qu'autant que les desirs qu'il fit naître ne sont pas entièrement satisfaits. J'ai bien senti, lorsque je me suis livrée à votre ardeur, qu'elle dimi-

nuerait, que je vous perdrais; mais entraînée par un sentiment qui étouffait ma raison, en connaissant le péril que je courais, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque temps plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma faiblesse, & malgré ce qu'il m'en avoit coûté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce temps dura peu, vos desirs s'affoiblirent: comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant: ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dus à votre cœur: un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma faiblesse; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé? Il ne me seroit pas de m'en plaindre: vous étiez maître de vous-même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chère? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore? Vous exigez de moi des complaisances: celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d'autres; je vois à regret

qu'elle vous entretient dans des idées que, pour votre repos, vous auriez déjà dû détruire; & si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de générosité à ne vous point vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire, & si je m'en sentoie pour vous, je ne répondrois de rien; mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie, sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me serois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit; & c'est bien le moins que je vous croie de bon conseil. Adieu, Monsieur; mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie ne me le permettra pas demain, & je ne puis répondre du reste de la semaine. Vous pouvez sur ceci arranger vos plaisirs, ou vos affaires.



BILLET.

VOUS avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon mari. Vous vous souvenez qu'en pareil cas vous imaginâtes la même chose, & qu'elle vous réussit; mais dans ce temps-là, je vous aimois & je fus bien aise de me servir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle; mais quand on est pas bien amoureux, on n'est guère inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuiferoient, & je vous conseille de les garder tous pour madame de N***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous : je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible; trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté. Mon mari vous portera tantôt ma réponse, & je vous prie de ne plus l'employer à d'épareils mesages; je suis honteuse de l'avoir souffert, & je ne serois pas pardonnable de le souffrir encore.



L E T T R E L X I I .

IL est vrai que le prince de *** m'aime; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le prince de ***. La façon dont nous avons vécu ensemble, ne me permet pas de dissimuler; & d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime; mais je ne fais pourquoi, vous que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire? Avez-vous donc oublié que mon cœur est si tendre, que, fût-il occupé par trente amants, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le prince n'en a pas poussé, & que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit inflexible. Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'apercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu si l'on n'en a pas assez pour amuser une femme; & malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites. Il me jure qu'il

m'adore; il le prononce d'un ton pénétré, qui ne lui sied pas mal; & ses yeux, plus éloquents que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manières douces & attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime sans espoir; & ne fussent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons désintéressées. Que voulez-vous que je vous dise? Peut-être qu'il me trompe; mais il ne me déplaît pas: & auprès d'une personne aussi dégoûtée de l'amour que je l'étois, ce n'est pas mal avancer que de persuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuses qualités, je ne crois pas que je m'en amuse long-temps. L'amant le plus aimable cesse aisément de l'être, la certitude d'avoir plu le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que désormais je congédierai les soupirants avant le moment de foiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimère, elle n'est pas dans la nature, & c'est le fruit le plus sot de toutes nos réflexions. Quoi! par un vrai sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse

changer quand on est mécontent de son choix ! Il faut s'affervir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut ; essuyer les dégoûts que lui cause une trop longue passion ; souffrir un maître où l'on ne devoit trouver qu'un esclave, & se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus ! Est-il rien de plus ridicule, & ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle ? Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, & je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous savez d'ailleurs que, lorsque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi ; vous n'êtes point parti, & je ne suis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaisances. Adieu, Monsieur ; la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, est moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire : il m'étoit important de me rendre mon repos ; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer ; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie qu'en vous faisant voir dans mon cœur des sentiments qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.



BILLET.

Vous êtes malade ! Ah ! traître ! Et l'on veut que j'en sois la cause ! Je serai donc coupable désormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons essayez-vous ma foiblesse ? La dernière fois vos larmes , aujourd'hui... Vous dirai-je de guérir ? vous mettez votre santé à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous serviriez du pardon que je vous accorderois que pour me faire de nouvelles insultes. Il est passé ce temps heureux que vous me demandez encore ; à peine vous en souvenez-vous ; pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant ? Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien , puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même , je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Je sens que vous me donnez déjà de la pitié , ce n'est qu'en vous voyant que je puis répondre du reste.



L E T T R E L X I I I .

AH! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes! témoin hier de mes pleurs & de ma foiblesse, que voulez-vous de plus? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatteroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts, & craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guere de l'être. Resterez-vous long-temps dans cette idée? Revenez-vous véritablement à moi? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse & de reconnoissance? Je vous ai vu des transports qui m'ont paru sinceres; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître! Vous vous êtes vu un rival, & vous ne m'avez cru digne d'être aimée que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien si long-temps à vous, alloit vous échapper; & c'est plus pour faire sentir au prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins,

& vous avez imaginé une espece de honte à me perdre. Je n'avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvements; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifférence, le desir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par ces deux mouvements, ils ne cessoient qu'à votre vue; je ne me sentoís plus que de l'amour, & les seuls vœux que je pusse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur moi-même pour ne vous voir qu'en public! Combien ne m'en coutoit-il pas pour vous éviter! Que ne vous aurois-je point dit, si je m'étois abandonnée à moi-même! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre! & comment n'aurois-je pas voulu les essuyer! & je vous écrivois que je ne vous aimois plus! Et vous vous le croyiez! Est-ce avec la passion qui me dévorait qu'on exprime bien l'indifférence? Vous aurois-je écrit si je n'avois pas pris en vous le même intérêt? Mais si vous vous mépreniez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards? Ils étoient les interpretes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour! Vous ne pouviez pas un soupir qui ne m'en arrachât :

plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes alarmes; jalouse jusqu'à la fureur, vos yeux ne me paroissent regarder rien indifféremment; j'y voyois de la tendresse pour tout le monde, & je ne croyois que moi seule incapable de vous en inspirer. Si je voulois rappeler votre souvenir, j'oublois tous les sujets de plainte que vous m'aviez donnés, & rien n'étoit cher à ma mémoire que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jetois les yeux sur votre portrait; je me disois vainement que c'étoit l'image d'un perfide; je n'y voyois que ces traits que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes, que n'avez-vous dans le cœur la tendresse qui brille dans vos yeux? Vous me dites avec tant d'ardeur que vous m'aimez, pourquoi laissez-vous faire à votre esprit l'ouvrage de votre cœur? Que je vous plains si vous me dites ce que vous ne sentez pas! Et comment exprimez-vous si-bien ce qui vous touche si peu? Contente aujourd'hui de vos sentiments, faites que je le sois toujours. Tout à moi, comme je serai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi; qu'unis à jamais, nous oublyions dans nos transports qu'il y ait au monde quelque chose qui nous puisse séparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'univers, nous suffisant à nous-mêmes, libres de tous soins,

inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les passer dans les plaisirs que donne une passion vive & délicate ! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui succéderoit, nous perdriens avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le passé ne nous offriroit un souvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laisser perdre du présent ; & dans les charmes d'une passion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur ; & la mienne toujours plus vive, vous empêcheroit de sentir la nécessité où vous seriez de n'être attaché qu'à moi : mais puisque je ne puis prétendre à un bonheur si grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de solitude pour vous qu'où je ne serai pas ; que tous les objets qui vous environneront, ne servent qu'à vous faire désirer celui qui vous manquera ; qu'en butte aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens ; qu'exposé à toutes les occasions de m'être infidèle, vous pensiez que je suis seule digne de vous. Vous ne sauriez me donner trop d'amour pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir. Je serois morte de douleur si, dégagé pour jamais, je vous avois vu porter à une autre les sentiments qui ne devoient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimasse le prince de *** ! Et quand il auroit

été vrai que vos procédés m'eussent guérie, me connoissez-vous assez peu pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau, une continuation de déshonneur? J'aurois trop bien justifié votre inconstance & vos mépris. Vous savez que je ne m'engage pas facilement. Vous savez que dans certains moments je ne me consolais de vous avoir perdu que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer, par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse si vous me rendiez assez de justice pour croire que vous n'en avez pas besoin! Mais je connois votre délicatesse, & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi, & plutôt au ciel que pour rendre votre triomphe aussi éclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite! Adieu, je viens de m'appercevoir que ma lettre est d'une longueur effroyable, & que je ne m'y suis pas assez bien tenu parole: mais j'ai été si longtemps sans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété: si vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je sens. Ce n'est plus la peine au moins d'abrégier nos visites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui

m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante est très-mal, & je pars dans ce moment pour aller passer la journée chez elle. Je serois inconsolable de cet incident, si je ne croyois pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous!

B I L L E T.

J'ALLOIS vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. J'avois bien des choses à vous mander; maintenant je ne fais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir: mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester; & puis.... Mon Dieu! que de choses embarrassantes dans la vie! Que vous importe ce cabinet? J'aurois envie d'aller à la campagne avec madame de***, mais je n'ai garde de prendre cette résolution sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.



L E T T R E L X I V.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de*** est devenue dévote. T*** est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le comte de***, aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, & la prude madame de*** se divertit à être amoureuse. La sèche marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page, & ses vieux amants. C'est une femme immuable celle-là ! Ces infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veuille vous en garantir ; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée : soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D*** étoit avant-hier au service de madame de***, aujourd'hui il ne lui est de rien ; mais en revanche, il est de tout à la vieille comtesse, dont le galant rend ses devoirs à la première ; & les deux bonnes dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier

à *** , vous avez eu raison de me dire qu'on y médisoit de nous. La charitable N *** , que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pour-quoi s'en fâcher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; & si l'on ne donne point de prise à la médifance, est-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces courtisans inoccupés, ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempéramment, & médisantes par envie? Telle aura eu mille amants, & se sera encore plus déshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'est un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille madame de *** s'est déchaînée contre nous; mais de toutes les médisantes? c'est celle dont je fais le moins de cas. Je suis sûre qu'elle aura parlé en termes si précieux qu'on ne l'aura point entendue: on pourroit dire d'elle, si on vouloit, que tel marquis bel esprit qui la voit assiduellement, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les sujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D *** , a tenu des propos insolents, & vous voulez l'en punir? laissez-le avec son fard, sa voix féminine, & ses mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris; laissez-le vivre, c'est assez nous venger. La jeune de *** vient de reparoitre plus brillante, & moins redouta-

ble que jamais ; elle embellit par les absences , & elle est peut-être la seule qui puisse conserver autant de charmes au milieu de tant de peines. Les amants lui reviennent en foule ; ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus , & les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de *** , qui n'a jamais éprouvé la même fortune , croit que cela ne durera pas , & que dans le nombre même de ses conquêtes , elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de *** , & ce vieux marquis de *** , qui n'a jamais eu que de l'imagination , viennent de se prendre d'une passion , dont ceux qui s'y connoissent ne savent que dire : madame de S*** prude , mais sensible ; le marquis amoureux , mais comme on l'étoit autrefois ; madame de S*** attachée au goût moderne , le marquis respectant l'autre , vu la commodité dont il est pour les amants ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites personnes dans leurs tendres discours : en vérité , cela est hideux. Depuis que la dame a eu la générosité de prendre le marquis sur son compte , on n'entend plus chez elle que des dissertations sur la délicatesse de l'amour. Tous les jours le marquis lui envoie des réflexions sur chaque livre de l'Astrée , & retient , par ses doctes discours , la pétulance de la dame. Elle n'a jamais vu , dit-elle , faire l'amour de cette façon , & gronde contre la jeunesse de la cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne soit que par nécessité , le marquis cependant n'en

veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes; & malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez madame de ***, qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, & croit que cela sauve la réputation; l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette manière d'aimer, si ce n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources & de la complaisance; il remplit le temps qu'elle ne donne pas au marquis, & il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guere à huis clos. Miséricorde! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médifance! Mais je suis piquée, & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

B I L L E T.

*V*ous faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinence de croire que pour un rendez-vous cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres, du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'est-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans

des jardins charmants ; si je ne me trompe , j'étois Flore , Zéphyre ne vous ressembloit pas , & pourtant je le trouvois le plus aimable dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté , & me prioit de la lui pardonner ; comme vous m'avez mise dans cette habitude-là ; je le faisois sans peine , & il étoit à m'en remercier , lorsqu'on m'a rendu votre lettre , & troublé les remerciements de Zéphyre. Quelque mine que je fasse , je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue ; quoique vous n'en valiez pas la peine , il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

B I L L E T.

NON , je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari , ses fréquents séjours à V*** , le besoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vaque , les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois , son rang , ses richesses , son esprit , les études qu'il fait sur des choses auxquelles il n'a jamais pensé , tout m'inquiète. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint-Fer*** , il les trouve justes , & vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler , & je ne les vois que plus grands , puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes , vous y apprendrez mon départ , & votre indifférence me le rendra moins

sensible. Quoi ! supposé que mes crantes soient mal fondées , n'est-ce pas assez que je vous les marque pour vous les faire ressentir ? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace , si l'amour vous le faisoit partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur ; & si nous nous séparons je serai seule à répandre des larmes. Vous n'en jouirez pas du moins ; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur , & j'aime mieux en mourir que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous si éloigné de moi ? Je connois votre aversion pour les affaires , & je ne doute point que vous ne fussiez déjà de retour , si les plaisirs ne vous arrétoient point. Quoi qu'il en soit , ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une lettre ; ce n'est qu'en partant que vous pouvez vous excuser , & me faire avouer ce que je sens encore pour vous , tout ingrat que vous voulez paroître.

L E T T R E L X V.

LES voilà donc confirmés ces cruels pressentiments que nous avions l'un & l'autre ! Notre malheur n'est que trop certain ; l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur , il a enfin obtenu ce qu'il desiroit , & il m'entraîne dans un pays qui , quelque beau qu'il puisse être , ne sera jamais qu'un pays

Barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut donner de tourments. La crainte de votre inconstance m'occupoit autrefois toute entiere ; mais je ne fais si je n'aimerois pas mieux vous voir inconstant, & vous voir toujours, que de vous perdre fidele. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma situation ? Je vous aime ; mais que dis-je, aimer : ah ! que ce terme est foible pour ce que je sens ! & je vous quitte pour jamais ! & ce qui acheve de me désespérer, hélas ! vous m'aimez aussi ! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre, nous qui nous plaignions d'un seul moment passé sans nous voir, qui ne connoissions pas d'autres plaisirs ? Je vous quitte pour jamais. Pour jamais ! grand Dieu ! Puis-je écrire ce mot sans mourir ? Avons-nous pu mériter d'être si malheureux ? C'est donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ; moi qui, pour la rendre heureuse, voudrois sacrifier la mienne. C'en est donc fait, nous ne nous reverrons plus ! nous serons pour jamais séparés ! Seroit-il possible que les adieux que nous nous fimes, il y a si peu de temps, fussent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tue. Quoi ! toutes les heures, tous les moments vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés sans cesse à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne sera donc pour moi qu'un jour malheureux ! Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort ! Je les verrai.

s'écouler ces jours affreux , sans jouir un seul moment de votre présence ! Je ne vous verrai plus ! Mes yeux vous chercheront vainement ! Encore s'il me restoit , dans un malheur aussi cruel , l'espérance de vous revoir un jour ; toute remplie de ce moment heureux qui vous offrirait à moi , que l'espoir de vous retrouver & de vous revoir fidèle soulagerait mes tourments ! Un si grand plaisir ne pourrait être acheté par trop de larmes ; mais ce qui met le comble à ma douleur , je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs , vous ne pourrez me plaindre longtemps ? Hélas ! je ne serai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil que je ne serai plus présente à votre cœur , & que notre amour ne vous paroîtra qu'un songe , dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeler le souvenir. Seroit-il vrai que vous puissiez me rendre si malheureuse ? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé , combien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois ; souvenez-vous , & c'est la seule grace que je vous demande , que mon amour a causé les malheurs de ma vie , qu'il l'a terminée. Oui , mon cher Comte , je ne survivrai point à votre perte , je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu ; je croirois vous faire injure si je vous disois de presser votre retour ; vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent ;

dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus : on pousse la barbarie jusqu'à vouloir me priver de mes larmes ; & dans le temps où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité qui me prive de vous pour toujours. Adieu. Que je vous voie, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je fais, en souhaitant votre vue, toutes les peines que je me prépare ; mais je serois heureuse d'expirer entre vos bras !



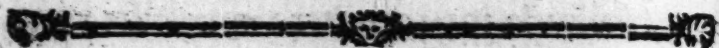
L E T T R E L X V I.

NON, ne me suivez pas ; je suis dans un état où vous ne pourriez me voir sans mourir de douleur ; votre vue augmenteroit la mienne ; & dans l'affreuse situation où je me trouve, c'est un plaisir que je dois me défendre sévèrement. Non, je ne vous verrai plus ; en vain vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux ; depuis six mois je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette idée me fait soutenir la vie avec moins de désespoir. Que ferai-je en effet dans le monde, accablée de la plus vive douleur ; sans espoir de la voir finir, puisque je vous aimerai jusqu'à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours.

heureux que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours ? Ils sont perdus pour nous , & le souvenir qui nous en reste , ne peut qu'augmenter notre désespoir. Comment pourrai-je soutenir une absence éternelle , moi qui compte tous les moments que je passe sans vous ? Encore si j'avois la consolation de vous savoir heureux ! si vous pouviez n'être pas sensible à notre séparation , si vous me perdiez sans regret , ah ! j'en mourrois de douleur. Je ne sais ce que je veux ; je souhaite , je desire même que vous ne m'aimiez plus , je n'envisage qu'avec horreur ce que vous souffrirez ; & rien ne me fait cependant supporter mes maux , que la certitude où je suis que vous les partagez. Quand je songe à l'état où je vous ai vu , à ces adieux si cruels , où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes , où tant d'yeux , témoins de nos actions , nous forçoient à les contraindre , où l'ame en proie au plus cruel désespoir ; mourant d'amour pour vous , je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conservez-vous , du moins , au nom de tout ce que vous avez de plus cher : que je serois heureuse si c'étoit moi ! Ménagez-vous , vivez heureux ; mais ne m'oubliez point. Rappelez-vous quelquefois mon idée , vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort ; je serois trop punie si je traînois plus long-temps une vie si douloureuse. Je pensai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le nom. On fit arrê-

ter, nous descendîmes : que j'eus de plaisir à voir ce lieu ! Nous visitâmes les appartements ; on me montra celui que vous habitez : votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai sans connoissance. Mon mal, qui dura assez long-temps, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passé la nuit dans votre lit ; nuit la plus triste, la plus douloureuse qu'on puisse imaginer. J'ai été le matin dans votre parc : hélas ! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regretter ; que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé votre portrait ! Il me sembloit que j'allois expirer en le baissant ; hélas ! mon tombeau m'auroit rappelée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes ? Veux-je augmenter votre désespoir ; je suis sûre que vous m'aimez, & je tremble pour vous, si vous êtes dans l'état où je suis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ; je vous y ai vu pour la dernière fois. Ah ! Dieu ! vous m'y chercherez vainement ! Nos souhaits ne pourront point nous rapprocher ? Est-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne serai-je donc point délivrée de tant de peines, de Jours funestes ! ne finirez-vous jamais pour moi ! Je le desire, je l'espère ; je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des temps plus heureux : ayez-vous pu croire

que mon ame fût au dessus de tant de maux ? Je sens que j'y succombe , & je le sens avec joie. Adieu , mon cher Comte , vous faites tous les malheurs de ma vie ; plutôt au ciel que je ne causasse pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vivoit que pour vous. Adieu ; puisse cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas ! je vous ai perdu pour jamais , que je me croirois heureuse de mourir.



L E T T R E L X V I I .

IL y a trois jours que j'attends inutilement une lettre de vous : ah ! vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique ressource étoit dans votre souvenir ; je me flattois donc en vain ! Je me suis donc trompée , quand j'ai cru que mes malheurs ajouteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner , ingrat , lorsque vous savez que je meurs pour vous ? Vous n'aviez pas long-temps à vous contraindre. Mais pourquoi souhaité-je encore d'être aimée ? Quelle est mon espérance ? Dans l'état funeste où je suis , la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus , pourquoi chercher à nourrir des desirs qui ne subsistent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à mourir à moi-même. Rendez-moi , s'il se peut , mon

repos. Barbare ! n'est-ce donc pas assez de
 votre absence pour m'accabler ? Il falloit,
 pour rendre mes jours plus infortunés, que
 je ne doutasse plus de vous avoir perdu. Vous
 m'abandonnez ! Ah s'il vous reste encore de
 moi un léger souvenir, tournez les yeux vers
 moi, envisagez ma situation. C'est peu de ne
 vous plus voir ; ce seroit bien moins de mourir ;
 mais, grand Dieu ! quel objet s'offre
 tous les jours à mes regards ? qu'il me re-
 proche de crimes, & qu'il me rappelle dou-
 loureusement votre idée ! Vous ne sauriez
 concevoir mes malheurs ; ils sont au dessus
 de toute expression. Quand même vous m'ai-
 meriez encore, & que vous sentiriez notre
 éloignement comme je le sens, vous auriez
 toujours dans votre affliction des ressour-
 ces que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue ;
 mais vous pouvez pleurer votre perte en
 liberté ; personne n'interrompt votre tristesse,
 personne ne peut vous interroger sur le sujet
 de vos larmes ; vous n'êtes point forcé à
 montrer de la tendresse à quelqu'un que
 vous n'aimez pas ; vous pouvez me donner
 toutes vos pensées, tous vos regrets ; vous
 ne connoissez pas la contrainte, & vous
 avez le plaisir d'employer tous vos moments
 à votre douleur. Infortunée que je suis ! ai-
 je depuis six mois joui d'un instant de tran-
 quillité ? Ah ! que ne suis-je séparée du reste
 du monde ! Dans la solitude, du moins,
 rien ne gêneroit mes soupirs. Attachée toute
 entière à votre idée, je goûterois la dou-

cœur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillé de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous auroit dicté ce conseil ; quand, touché de mes maux , vous vous feriez résolu , pour les faire cesser , à n'être plus aimé , que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ! Quand je le voudrois , pensez-vous que je pusse y réussir ? Vous qui , dans le tumulte du monde , dans la solitude , dans la nuit , m'occupez sans cesse ! Vous , unique objet de tous mes maux , vous enfin dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon cœur ! Plus il est déchiré ce cœur , plus il se remplit de vous. Ah ! souvenir trop douloureux ! moments passés dans les plaisirs ! moments perdus à jamais ! pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire ? Vainement je veux les en bannir , ils me suivent par-tout. Si le sommeil , au milieu de mes larmes , ferme un moment mes yeux , ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos ; mes malheurs en deviennent plus vifs ; votre image occupe d'abord mes sens ; je vous vois sensible ; vous partagez ma douleur , j'ai le plaisir de pleurer avec vous , j'entends votre voix. Souvent ces idées funèbres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmants où , nous laissant emporter à notre passion , nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me trouve dans vos bras , j'entends vos soupirs , je vous accable des plus vives caresses ; vos transports excitent les

miens , je ne suis plus à moi-même , je meurs... ; mais cette illusion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jetée , je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un songe ; je vous cherche , je vous appelle , je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi ; mes desirs renouvelés me jettent dans une inquiétude affreuse ; mes pleurs recommencent , je passe le reste de la nuit dans le plus cruel désespoir : le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour que pour le détester , & la seule espérance qui me soutienne , est d'apprendre que vous m'aimez encore. Une seule de vos lettres me calme ; je la relis sans cesse. Pourquoi cherchez-vous à m'accabler ? Craignez-vous qu'il ne manque quelque chose à mon infortune ? & faut-il que ce qui y met le comble , me vienne d'une main si chère ? Dans l'état où je suis , à qui pourrai-je avoir recours ? Et si vous m'abandonnez , qui m'aidera à supporter les restes d'une vie si languissante ? Peut-être que , plein d'une autre passion , vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié trompez-moi. Laissez-moi ignorer à quel point je suis malheureuse. Que je quitte la vie sans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à me reprocher d'en avoir avancé le terme. Dans votre dernière lettre , vous voulez que je vous oublie , vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de

mon idée, vous ne trouvez dans mon absence, que de nouveaux sujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il est vrai que je vous sois toujours chère, n'oubliez pas combien vous me devez de tendresse, & si je ne vous suis qu'indifférente, combien vous me devez de soulagement & de pitié.

L E T T R E L X V I I I .

CIEL! que venez-vous de m'apprendre? Hélas! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver? Quoi! madame de***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir! vous l'avez vue comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint-Fer*** comme vous ferez peut-être vous-même. Ah! que cette idée me fait frémir! Ce n'est pas la perte de ma vie qui m'effraie; mais, juste ciel! que vois-je après moi! Quelle horreur! que de fautes, & quel repentir! Hélas! je la rejoindrai bientôt. Mais que mon sort sera différent! Elle est morte sans remords, & ses derniers moments n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit sa douleur, ses larmes étoient légitimes: mais quel fu-

neste état que le mien, puisque je dois me reprocher jusqu'aux soupirs que m'arrachent mes malheurs ? Ensevelie sans cesse dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'end distraire. Votre perte, l'affoiblissement de ma santé, une mort prochaine, des remords dont je suis perpétuellement déchirée; mon amour, qui, dans un corps abattu & dans une ame timorée, s'accroît & vit de ses tourments. Infortunée dès à présent, craignant encore plus l'avenir, n'osant me rappeler le passé, brûlant du desir de vous revoir, & ne l'espérant plus : c'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienféances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pu pleurer que cette mort funeste, dont monsieur de M*** paroît aussi pénétré que moi. Son opiniâtreté à ne point me quitter, sa pitié, son attachement, ses pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me désespérer. Je voudrois être accablée de sa haine ; je voudrois qu'il ne me vît point ; je voudrois enfin qu'il me détestât autant que je me déteste moi-même ! Je ne le vois jamais sans frémir. C'est en vain que je veux quelquefois, pour m'excuser ma foiblesse, me rappeler ses désordres ; je sais qu'ils ne peuvent justifier les miens ; je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inspire : je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour ; mais je ne puis vous oublier. Que dis-je ? vous oublier ! Vous réglez au milieu de mes plus tristes idées. Je crois que vous

me regrettez, & je me console de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir ? Ah ! si vous m'aimiez encore, aurois-je besoin de vous le demander ? Ne savez-vous pas que votre vue appaiseroit mes tourments, ou du moins que j'en mourrois plus contente ? Vous ne m'aimez plus ; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurois déjà vu. Hélas ! & que viendriez-vous faire ici ? Pourquoi veux-je vous percer le cœur ? Quel spectacle j'offrirois à vos yeux ! Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords & mon supplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre cœur ! Vous me devez cette consolation, puisque rien n'a pu m'arracher à vous, & que si je ne vous avois pas aimé, je me serois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas ! ce n'est pas que je vous le reproche, peut-être est-ce la dernière fois que je vous écris ; si cependant le ciel n'en dispose pas autrement, je vous assurerai encore que je ne cesserai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint-Fer*** la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à supporter son désespoir, mais cachez-lui mon état. Hélas ! vous n'aurez peut-être que trop tôt besoin des mêmes secours.



LETTRE LXIX.

Vous ne savez pas dans le temps que vous vous obstinez à partir, & que vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ; vous ne savez pas que , quelque diligence que vous puissiez faire , vous n'arriverez que pour me voir expirer. La mort n'est elle pas d'elle-même assez douloureuse , & voudriez-vous , par votre présence , augmenter les horreurs de la mienne ? Croyez-moi , ce spectacle funeste seroit trop affreux pour vous ; vous ne me verriez pas vous-même , sans mourir , dans un état si déplorable : évitez une image qui ne feroit qu'aigrir votre désespoir , & laissez-moi , dans ces derniers tourments , en supporter seule tout le poids. Il faut nous séparer pour toujours : tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus ! Recevez ce coup avec fermeté , & puisque rien ne peut changer nos malheurs , soumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu , qu'avois-je à souhaiter , de finir une vie dont tous les instants sont marqués par le désespoir ! Mes jours sont enfin parvenus à leur terme , & puisque vous m'aimez , puisque vous pouvez par vous-même juger des maux que je souffre , loin de vouloir que je vive , félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à

des tourments cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être s'il m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurois-je revu qu'infidèle? Faut-il que dans l'état où je suis, jouissant à peine de la lumière, cette idée me soit si douloureuse? Dans quelles dispositions, grand Dieu! la mort va-t-elle me surprendre? Que de moments dont je ne devrois me souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir! Quelle confusion d'idées! Comment se peut-il que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous? Je ne serai donc bientôt plus! cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacroit tous ses vœux, victime de sa passion même, & de son désordre, va expier par la mort sa foiblesse & son crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je? Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez, & s'il se peut, vivez heureux. Je sens que ma fermeté m'abandonne. Cruels moments! Adieu; s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.



L E T T R E L X X.

IL n'est plus temps de se flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais; je sens que je me meurs. Ce n'est plus une femme foible, emportée par sa passion, qui vous écrit; c'est une infortunée qui se repent de ses fautes, qui les voit avec horreur, qui en sent tout le poids, & qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de son attachement. Triste reste de ma foiblesse, qui, au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force à penser à vous! J'ai brûlé vos lettres; & c'est par ce sacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plutôt à Dieu qu'avec lui j'eusse perdu tout souvenir de vous! Que mon ame seroit tranquille, & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les instants! Objet d'horreur pour moi-même, quelle sera mon infortune, si je ne suis pas un objet de pitié? Que je supporterois avec joie mes malheurs présents, si je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! que de tourments à essuyer avant que de finir! que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie, si mes maux se ter-

minoient à sa perte ! Mais , grand Dieu ! que ferai-je ? que deviendrez-vous ? Je vois dans un avenir dont je ne jouirai pas , des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois , j'entends vos regrets , je partage votre désespoir , je le sens. Ah ! funeste idée ! Mes larmes ont déjà prévenu les vôtres. Je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puissent vos jours être plus fortunés que les miens ! Puissent mes vœux être exaucés ! Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi ; mais ne vous rappelez pas mes foiblesses. Assurez Saint-Fer*** que je meurs son amie. Prenez soin de lui ; qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage son désespoir ! Aimez-vous toujours. Mes pleurs & mon saisissement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi ; mais conservez-vous. Je ne serai peut-être plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu. Il faut songer à profiter des moments qui me restent. Je suis parvenue au dernier de mes jours , & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu , adieu , adieu pour jamais.

Fin des lettres & du premier volume.

